



R: 779.

s'est mon livre
esterio ... 10 ... 1639

... conaert ...

LES FABLES D'ESOPE.

OV INSTRVCTIONS MORALES ET POLITIQVES, ſur diuerſes Fables, tirées tant d'Eſope, que des autres Autheurs.

Auec la vie d'Eſope, miſe de nouueau en meilleur François qu'elle n'eſtoit par cy deuant aux premieres Impreſſions.

En faueur de la Ieuneſſe.



A ROVEN,

Chez CHARLES OSMONT, ruë aux Iuifs, prés le Palais.

M. DC. XXX.

Auec Priuilege du Roy.





LE LIBRAIRE AV LECTEVR.

DEvx principales raiſons m'ont incité, de mettre ſur la preſſe ce diſcours de la vie d'Eſope, le profit que ie peux attendre d'vn liure qui doit eſtre ſi general à tout le monde, & la crainte de la perte que ie pourrois faire, en l'impreſſion d'vn œuure imparfait de la plus plaiſante & importante piece, de tout ce liure; ces Fables m'eſtans tombées entre mains, & conſiderant qu'elles ſeroient grandement vtiles &

necessaires au public, ie me suis plustost resolu de les imprimer de cette façon (maintenant qu'Esope parle bon François) qu'en vne langue que aujourd'huy on entend point, ou que l'on ne veut point entendre : Il y auoit ià long temps (comme c'est le deuoir d'vn Libraire de remarquer les matieres les meilleures pour la vente) que i'auois enuie d'inciter quelque bonne plume, d'entreprendre cét œuure : l'autheur de ces Fables, qui sont en suite de la vie, l'a bien commencé, mais ses occupations ordinaires l'on distrait de la poursuite, le laissant imparfait de la vie : Et me voyant engagé bien auant en l'impression d'vn liure qui seroit petit, & de peu de consequence, s'il n'y auoit que les Fables seules, la necessité du liure que l'on me demandoit & la crainte de perdre ce que i'y auois employé m'ont forcé de prier vn de mes

amis de le paracheuer: Ce n'eſt pas tout d'entendre la voix d'vn homme parlant du public, le voyant ſes raiſons ont bien plus d'authorité & de force, ſa parole ſe coule bien plus aiſément dans nos oreilles lors que vous lirez en ce diſcours la vie d'Eſope, vous vous imaginerez quel eſtoit le perſonnage, ſa ſtature, ſes mœurs, ſa doctrine, ſon eſprit, ſa malice, ſa prudence.

Eſope de ſeruile condition deuenu libre, ayant tant de fois changé de maiſtre, vient en fin ſe rendre entre vos mains: Non point pour eſtre employé aux œuures ſeruiles & manuelles, non pour interpreter les augures ny pour rechercher les myſteres les plus cachez de la curieuſe antiquité, mais pour ſeruir de Pedagogue à la ieuneſſe de ce temps, reformer leurs mauuaiſes habitudes, puis par ſes bons enſeignemens & preceptes inſtruire ces Aiglons que vous nour-

rissez leur faisant prendre le vol bien auant dedans le Ciel de la Renommée. Que s'il se trouue quelqu'vn qui reiettant cét œuure comme puerille & indigne de son esprit le mesprise & n'en tienne compte, ie le feray parler à Esope, qui luy dira ce qu'autrefois il dit au Marchand qui l'achepta des mains de Zenas: *Achapte moy & tu verras le profit que ie t'apporteray*, puis apres auoir contenté le Libraire de si peu, qu'il vous vendra son liure, voyant ce que vous pourrez apprendre par la lecture d'iceluy, vous direz non point comme le Marchand, *Ie n'ay rien achapté, ie n'ay rien debourcé:* mais i'ay trouué vn thresor qui m'a cousté bien peu de chose.



PREFACE.

IL est certain que les belles qualitez du corps ont vn grand aduantage, pour faire paroistre celles de l'esprit, attendu que les operations de l'Ame dependent aucunement des Organes: Mais on ne voit gueres en vn mesme subiet toutes les conditions requises à la perfection d'vne creature. Car tout ainsi qu'vn bon Musicien, sçait accorder les tons graues auec les aigus, & les bas auec les hauts: La Nature compose vne douce harmonie des biens & des maux, des perfections auec les deffauts. Car iamais selon Euripide, le bien n'est separé d'auec le mal, point de beau iour qui n'aye sa nuict, de corps qui n'aye ses ombres, ny de beau vi-

sage qui n'aye ses taches. Nous ne sçaurions produire vn exemple de tous ceux que iamais les lettres ont fait triompher de l'oubly, ou l'on puisse remarquer plus clairement ce contrepois des graces de l'esprit auec les deffauts du corps, que le premier Autheur de ce liure. Car il y a subiet de s'estonner que son esprit l'vn des plus beaux que la nature ait produit, n'a esté retenu par les imperfections d'vn corps mõstrueux comme le sien, & les malheurs d'vne naissance obscure, comme vn diamant demeure quelquesfois caché parmy les balieures. Il semble que la Nature ait pris plaisir à brider les efforts d'vne belle ame en la renfermant dans les cachots d'vne prison si desagreable, ou plustost que tirant aduantage de ses manquemens, elle ait tasché par l'vnion de parties si disproportionnees faire paroistre la meilleure piece de son ouurage d'vne gloire toute sienne. Il n'est pas nouueau de voir des esprits bossus dans

vn corps bien adiusté, comme des espées de fer dans vn fourreau de veloux, & bien que celuy-ci semble auoir merité quelque part en l'histoire pour les insignes defauts de son corps, toutesfois l'antiquité en a produit plusieurs semblables, comme vn Thersite, mais elle n'a point d'esprit que nous puissions accomparer au sien, que l'on vante tant qu'on voudra les Apophtegmes des Anciens, que la Grece face estat des sentences de ces Sages, de la subtilité des Oracles: Ie ne croiray iamais qu'il y ait rien de comparable à cet ouurage, vous y voyez des puissans mouuemens d'esprit, sans artifice ny estude, des efforts que la liberté de son esprit faisoit contre la seruitude, à laquelle la Fortune auoit assubietti sa condition, vne vie tousiours semblable à soy mesme, & dissemblable à tous, horsmis à son ouurage. Et partant vne inuention admirable de pratiquer les plus profonds secrets de la Philosophie morale, apprise dans l'eschol-

le de la Nature. Car comme les Abeilles tirent du miel de plusieurs herbes ameres & contemptibles, desquelles nous ne sçauons point l'vsage, de mesme cét esprit doüé d'vne sagacité merueilleuse à l'industrie de tirer des moralitez excellentes de la Nature de toutes les especes, pour confire l'aspreté des autres sciences. Ceste maniere de Philosopher est des plus hautes & des plus pathetiques, d'autant que l'entendement humain est plus facilement esmeu par des obiects palpables, que par des ratiocinations abstractes & difficiles ou par l'exemple des choses immaterielles. Aristote l'a bien recogneu, quand il dit que la meilleure cognoissance vient des choses sensibles & externes, & qu'il n'y a rien dans l'intellect qui ne procede des sens exterieurs, par le moyen des especes intentionelles: Aussi les Philosophes les plus estimez de l'antiquité ont suiuy ce genre d'escrire: Comme Pytagore qui par des Nombres, des Hie-

roglyphiques, des Figures & Metaphores empruntées des choses vulgaires, à laissé des mysteres incogneus. Et l'Escriture saincte, qui est la plus parfaite Philosophie, n'est elle pas parsemee de Paraboles & Similitudes? n'employe elle pas comme cét Autheur l'exemple des bestes pour redarguer la vanité des hommes, ne renuoye elle pas le paresseux à la fourmis, pour apprendre la preuoyance, le Presomptueux à la Colombe pour la simplicité, & l'Insensé au Serpent pour estre instruit en la prudence. Mais c'est assez d'auant-propos pour vn ouurage de cét estoffe; Car comme le corps de l'Autheur n'a point esté susceptible de parure & d'ornement, son esprit ne veut autre visage que le naturel, qui se fait assez recognoistre par l'histoire de sa vie, & les traicts de son liure.



LA VIE D'ESOPE.

Du Pays d'Esope, de sa premiere condition, son industrie pour faire preuue de son Innocence.

CHAP. I.

ESope le plus imparfait, & le meilleur esprit de tous les hommes de son temps, selon la pluspart des autheurs, qui en font mention fut natif d'vne ville de Phrigie nommée Ammorion la Grãde. Il auoit la teste aiguë, le nez plat, le col court, les léures grosses, le teint brun, la face bazannée & toute noire, & pour cette cause fut appellé Esope, qui vaut autant à dire qu'Etiopien, le ventre luy poussoit par deuant, bossu par derriere, les pieds tors, surmontant peut estre le Thersite d'Homere en deformité. Il begayoit & auoit peine à parler, la voix cassée & malplaisante ne

pouuant pas prononcer articulément, ce qui peut estre fut la cause de sa seruile condition. Son maistre croyant qu'il fust inutile à toute autre chose, l'employa au labourage de ses terres & pour cét effet l'enuoya aux châps, là où il se mist à trauailler de toutes ses forces, il ne se passa pas beaucoup de temps, que son Maistre desirât voir ce qu'auoient fait ses seruiteurs s'y en alla, là où estant arriué vn laboureur du pays luy fit present d'vn plat de tres belles figues, & admirant la beauté de ce fruict, voulut quelles luy fussent gardees pour les manger, lors qu'il seroit de retour des estuues, Agathopus l'vn de ses seruiteurs ayant la charge de cela, les serra dans la despence, Esope y estant entré apres pour quelque affaire, Agathopus auec quelques autres seruiteurs, se seruant de l'occasion presente de manger les figues, comploterent par ensemble de ietter le chat aux iambes à Esope, & qu'estant seul contre deux, les raisons qu'il pourroit apporter ne seroient pas plus fortes que les leur, veu mesme, disoient-ils, que n'ayant pas bien l'vsage de la parole, il pouuoit aussi manquer de hardiesse. Ils se depeschent de manger les figues, & à chasque morceau disoient malheur sur

toy pauure Esope; Le Seigneur reuenu du bain demãda ses figues, Agathopus feignant de les chercher & ne les trouuant pas, luy dit qu'Esope estoit entré n'agueres & qu'il falloit qu'il les eust mangées. Le Maistre commanda qu'on le fist venir, & le voyant luy dist, vien ça malotru pourquoy as-tu esté si effronté & si peu respectueux enuers moy, que de manger ce fruict qui m'auoit esté presenté par excellence? ne sçauois-tu pas bien que i'auois commandé à Agathopus qu'il me les gardast? le pauure Esope ne pouuant pas bien faire ioüer le ressort de sa langue, les autres cognoissant son deffaut de Nature, & ne luy donnant pas le loisir de se pouuoir iustifier, le Maistre desirant en tirer raison luy commande de se despoüiller, Esope se iette à ses pieds & ioignant les mains qui faisant le deuoir de la lãgue, dõnerent à cognoistre à son Maistre qu'il demandoit quelque temps pour faire preuue de son innocence, le Maistre ne voulant pas chastier l'innocent pour le coulpable, luy accorde, Esope ne pert point le temps, prent de l'eau tiede qu'il beut, & mettant les doigts dedans sa bouche, pour faciliter le vomissement, reietta toute l'eau qu'il auoit aualee sans autre chose, &

presentãt le gobelet aux autres, requist qu'ils en fissent le mesme, lesquels reculans iusques à ce que ils en eussent receu expres commandement de leur Maistre present à ceste action, ils en prindrent autant qu'auoit fait Esope, ils n'en eurent pas si tost fait, que (leur estomac ne pouuant receler vn tel larcin, ny estre complice d'vne telle meschanceté) les figues reuindrent à la premiere assignation. Le Maistre voyant vne telle imposture commanda qu'ils fussent chastiez selon leur demerite.

Esope reçoit pour vn bien fait, le don de bien parler.

CHAP. II.



Velques iours en apres, le Maistre satisfait de la fidelité d'Esope s'en retourne, laisse Esope occupé iournellement au labeur, continuer son ouurage. Deux Pelerins Prestres de Diane, passant par là ne sçachant pas bien le chemin, le prierent au nom de Iupiter l'Hospitalier, de leur mon-

strer

ſtrer le chemin qui les menaſt à la ville, il vous les fait ſeoir à l'ombre d'vn arbre, & apres leur auoir appreſté quelque choſe dequoy ſe rafreſchir, les guida quelque eſpace de temps iuſques à les mettre au droict chemin, eux voyant l'obligation qu'ils luy auoient pour vn tel bien fait, ne ſçachant comme le remercier de ſa courtoiſie & charité, leuant les yeux au Ciel implorerent pour luy l'aſſiſtance Diuine, Eſope reuenu, las du trauail, ſe repoſant ſur l'herbe à la fin ſe trouue eſpris de ſommeil, la grande chaleur le conuiant à ce faire, en ſongeant il luy eſtoit aduis que la fortune luy deſlioit la langue, & donnoit cours & facile mouuement à ſa parole, ſe reſueillant puis apres, & ſe trouuant tout autre qu'il n'eſtoit, & prononçant ce qu'il vouloit, parlant auſſi bien, voire mieux que les autres, attribua ce benefice comme receu de la part de Iupiter.

De la vendition d'Esope.

Chap. III.

Zenas surintendant des affaires de la maison, vint voir le trauail des seruiteurs & apperceuant vn qui à son gré trauailloit assez lentement, le mal traicta & de coups & de paroles, voyant Esope que c'estoit contre toute raison, luy dit qu'il auoit tort de les frapper tous de la sorte, & que quand son Maistre viendroit il luy en feroit le recit. Zenas l'oyant ainsi parler, disoit: si cestuy-ci conte l'affaire au Maistre le premier, mon cas va mal, il est besoin que ie le preuiẽne, il s'achemine pour venir en la ville trouuer son Maistre, qui le voyant venir luy demande la cause tout estonné de le voir: Zenas luy dit, ce qui m'amene en ceste ville, est vne chose merueilleuse & monstrueuse arriuée à vostre maison, (comment luy dit le Seigneur) est-ce quelque arbre qui a porté son fruict auant la saison, ou quelque beste qui a conceu contre Nature, non dit Zenas: Mais Esope qui de muet qu'il estoit, est à present le mieux & le plus mal parlant du monde,

vous ne sçauriez vous imaginer les iniures qu'il m'a contées, ce qu'il dit de mal de vous, les blasphemes qu'il vomit contre les Dieux: Le Seigneur tout fasché d'ouyr ceste nouueauté, luy dit: Ie te donne desormais Esope, fay ce que tu voudras de luy: Zenas, s'en va, rapporte à Esope, qu'il auoit droict & puissance sur luy, lequel sans s'en estonner d'auantage luy dit, fay de moy à ta volonté. Vn marchãd peu de tẽps apres, passant par là & cherchãt de village en autre du bestail pour acheter, s'adresse à Zenas, luy demande s'il n'auoit rien à luy vendre, lequel respond qu'il n'auoit qu'vn esclaue masle à vendre: Le marchand voulut le voir, le voyant venir commença à rire à gorge desployée, luy disant: ou as-tu pris ce pot, est-ce vn tronc d'arbre ou vn homme, si ce n'estoit l'vsage qu'il a de la parole, ie dirois: que se seroit vne cruche enflée, pourquoy m'as tu destourbé pour voir ce bel oyseau, & disant cela passoit outre, Esope le suiuant, le crie, le marchand tourne visage, & dit à Esope, va t'en d'icy, chien contrefait, Esope luy demande encor, pour quel suiet es-tu icy venu? le Marchand luy respond, ie suis icy venu pour faire emplaite & achapter quelque chose de bon, mais ie n'ay que

faire de toy parce que tu me ferois inutile:
Esope luy replique, achepte moy, si tu me
crois, car ie te puis aider en beaucoup de cho-
se, & suis pour te rendre de grands seruices.
En quelle sorte me pourrois-tu seruir? dit le
Marchand, tout le monde tasche à se deffai-
re de toy, Si tu as à ta maison des enfans ver-
nards, pleurans à chasque minute, fay moy
leur Pedagogue, ie te promets que m'ayant
vne fois enuisagé, ils s'appaiseront inconti-
nent, le Marchand persuadé & se soufriant,
dit à Zenas: combien vendras-tu ce porte
malheur? Zenas luy dit que trois oboles, le
Marchand les luy conta, disant: ie n'ay rien
achapté, ie n'ay rien despendu, ils se mettent
en chemin par ensemble, & estant venus au
logis, il ne fut pas plustost aduisé de deux pe-
tits enfans qui estoient encor à la mammelle,
que saisis de peur qu'ils auoient d'Esope, se
mirent à pleurer: alors Esope dit au Mar-
chand, vois-tu maintenant que ce que ie t'ay
dit est veritable? le marchant se riant, luy
dit: va donner le bon iour & faire cognois-
sance auec tes compagnons, qui le voyant
ainsi contrefait se disoient l'vn à l'autre, que
leur Maistre auoit esté trompé de leur auoir
achapté vn camarade si laid & difforme, qui

ne pourroit seruir que de contrecharme à sa maison.

Esope choisit le plus pesant fardeau, lequel à la fin se trouue le plus leger.

CHAP. IIII.

IL fallut quelque temps apres, que le Marchand pour quelque affaire qu'il auoit, fist vn voyage en Asie, il donna ordre pour son depart, distribuant à vn chacun ce qu'il deuoit porter, chacun fait sa basle & s'equipe le mieux qu'il peut. Esope impetre de ses cōpagnons le plus leger fardeau, qui luy est accordé, les autres estoient d'aduis que ce nouueau venu ne portast rien, mais voyant n'estre pas raisonnable estre seul seruiteur inutile, voulut auoir pareillement sa part à la charge : ses Camarades luy donnent le choix, & apres les auoir maniez & considerees les vns apres les autres, il choisit vn panier dans lequel estoit la prouision de bouche, lequel estoit de beaucoup plus pesant que les autres far-

deaux, ils commencent à le gaber, & le reputer comme vn fol, ayant demandé le plus leger, & choisissant le plus lourd, toutesfois pour luy complaire ils le chargent sur ses espaules, lequel ayant vn peu plus que sa portee alloit chancelant, tantost d'vn costé, tantost d'autre: Le Maistre le considerant, luy dist: Esope a desia gaigné son argent, puis qu'il est si prompt au trauail, il porte ce qu'vn cheual deuroit porter, ils arriuerent vn logis à la disnee, il distribua à chacun la portion du pain par le commandement de son Maistre, par ce moyen son panier demeurant à demy vuide, alloit deuant & plus viste que les autres, au souper il demeura entierement deschargé tout a fait vuide, de sorte que ses compagnons qui auparauant se mocquoient de luy, l'estimerent comme vn homme de sens & d'esprit, iugeant bien qu'en l'eslection des fardeaux il auoit plus iudicieusement choisi que les autres.

La seconde vendition d'Esope.

CHAP. V.

LE Marchand arriué en la ville d'Ephese, vendit vne bonne partie des seruiteurs qu'il auoit emmenez auec luy, il ne luy resta que ces trois: le Grammairien, le Chantre & Esope, il passa en l'Isle de Samos par conseil de l'vn de ses amis, où il les fit vestir de neuf, & en ceste sorte il les exposa en vente en plein marché: mais pource qu'à Esope l'on ne pouuoit faire d'habits à son propre pour estre trop mal basti, il le reuestit d'vn sac & le mit au milieu des deux autres, ceux qui iettoient les yeux sur Esope se prenoient à rire & le brocardoient en passant, luy au contraire les regardoit asseurément, Xantus Philosophe & bourgeois de Samos, se trouua au marché admirant l'inuention du marchand, qui auoit placé le hideux & contrefait entre les deux beaux ieunes hommes bien dispos, gaillards, & de bonne taille, afin que la laideur de celuy du milieu dõnast lustre aux deux autres, s'approcha d'eux, demanda au

Chantre quel estoit son pays, il respondit qu'il estoit de Capadoce, que sçais-tu donc faire? il luy respond, qu'il sçauoit faire toutes choses, Esope ne se peut tenir de rire oyant cela, monstrant ses dents mal arrengees, les Disciples de Xantus le tenoient pour vn monstre, l'vn d'eux voulant sçauoir l'occasion pourquoy il auoit rit, il renuoya bien loin celuy qui luy osa faire vne telle demande, luy disant: retire toy d'icy brebis de mer, Xantus demande au marchand le prix du Chantre, & ayant entendu qu'il cousteroit mille oboles, estonné de si grande somme s'en alla à l'autre, & luy demanda de quel pays il estoit, lequel respondit qu'il estoit Lydien, & s'enquestant ce qu'il sçauoit faire il luy fait pareille responce que le premier, qu'il sçauoit faire toutes choses, Esope se mit aussi tost à rire: l'vn des Disciples curieux de sçauoir la cause, luy vouloit demander pourquoy il auoit rit, l'autre luy dit: si tu veux estre appellé bouc marin tu le feras: Xantus demande le prix du Grammairien, le marchand luy fit trois mille oboles, le Philosophe estonné d'vn prix si excessif, laisse son marchand & s'en va, les Escoliers le suiuent: luy demandent si ces seruiteurs

n'estoient pas à son gré, il leur dit qu'il n'a-uoit pas enuie d'achapter des seruiteurs si precieux, l'vn d'iceux luy dit, il n'y a aucune loy qui deffende d'achapter le difforme, c'est celuy peut estre qui vous rendra plus de seruice que les autres, achaptez-le nous le payerons, ce ne seroit pas la raison, que i'emportasse la marchandise & que vous la payassiez, ma femme n'auroit peut estre pas agreable, le seruice d'vn homme si difforme, à cela ils respondirent qu'vn homme n'estoit pas sage qui se laissoit gouuerner par vne femme, demandons luy premierement à quoy il sera propre, deuant que parler du marché, & s'adressant à Esope il luy dit, esiouy toy? Esope luy respondit, comment, ie n'estois pas fasché, le Philosophe estonné de cette soudaine responce, luy demanda qu'est-ce que tu es? à cela Esope, ie suis noir, lors Xantus luy dit, ie te demande d'où tu es nay? Esope, du ventre de ma mere, ie veux dire en quel pays tu naquis? alors Esope, ma mere ne m'a pas dit si ce fust en haut ou en bas. Xantus de rechef, mais encor que sçais-tu faire? Rien, parce que mes compagnons faisant tout, ne m'ont rien laissé de reste. Les Escoliers approuuans sa responce, dirent: la diuine pro-

uidence il a bien respondu, il n'y a aucun qui sçache tout faire, & c'est la cause pourquoy il a rit. Xantus, veux-tu que ie t'achapte? faites ce que vous voudrez, personne ne vous force : Xantus luy demande as-tu volonté d'estre homme de bien? si ie t'achapte, & encor que vous ne m'achaptiez point, ie ne laisseray pas de l'estre : Xantus luy dit, & quand ie t'auray achapté, tu t'en voudras fuir? quand ie me seray proposé de le faire, ie n'en prendray pas vostre aduis, lors qu'vn petit oyseau trouue quelque endroit par ou sortir de sa cage ou il est enfermé, ne demande pas congé à son maistre de s'enuoler: tu as raison, mais tu es bien difforme? A quoy respondit Esope, O Philosophe! il faut considerer l'esprit & non la face, quand vous achaptez du vin si apres l'auoir gousté il vous semble bon, vous ne prenez pas tant garde à la beauté des futailles comme à la bonté du vin. Lors Xantus dit au Marchand ; & bien combien vends tu ce mal fait icy? le Marchand dit, tu n'es icy que pour mespriser ma marchandise, achaptes l'vn de ces deux, & tu auras cestuy cy par dessus, Xantus luy dit ie n'en veux point d'autre: le marchand donc luy dit, prens le donc pour soixante oboles, les Escoliers

luy conterent de l'argent, & de ceste sorte Esope changea de main, les peagers qui n'estoient pas loin, s'enquerant qui l'auoit achapté, & qui l'auoit vendu, chacun de honte se taisant pour le bas prix, Esope s'escria voyci le vendeur, voyci l'achapteur, que si si tous deux se taisent, ie suis affranchy: les Peagers contens, prenant plaisir à cecy, donnerent gratuitement ce que de droit leur deuoit payer le Philosophe Xantus.

Xantus presente Esope à sa femme.

CHAP. VI.

VOila doncques Esope en la possession de Xantus, lequel s'en va auec luy en sa maison; il prist enuie à Xantus de faire de l'eau, & retirant sa robbe pissoit en marchant, ce qu'apperceuant Esope, le tirant par sa robbe luy dit: vendez-moy promptement, ou ie m'enfuiray: Xantus luy demande, le suiect: parce que ie ne vous pourrois pas seruir, respond-il: Car si vous, mon Maistre, qui n'estes point suiet à reprehensiõ d'auoir trop tardé, cõme vn seruiteur, & qui pouuez faire ce

que bon vous semble, vous ne donnez point relasche à Nature, comme excuserez vous vn pauure garçon comme moy, quand vous m'enuoyerez à quelque affaire pressée & de consequence, si par cas fortuit Nature en chemin me contraignoit de faire le semblable, ce me seroit force de chier en volant ou dedans mes chausses: Xantus luy dit, ie fay cela pour euiter trois maux, si ie me fusse tant soit peu arresté, le Soleil m'eust bruslé la teste, en apres la terre eschauffee m'eust bruslé les pieds, finalement l'odeur vehemente de l'vrine montant au cerueau me l'eust offensé, ie suis satisfait dit Esope de vostre responce. Xantus proche de son logis cõmanda qu'Esope n'entrast pas tout à coup, n'estant pas raisonnable de presenter deuant sa femme qui estoit delicate, qui aimoit la proprieté & la gentillesse, le plus contrefait des hommes: ainsi entrant dit à sa femme vous ne me reprocherez plus maintenant le seruice que me font vos chambrieres, car ie vous amene vn esclaue masle, que ie vous ay achapté le plus gaillard & gentil qui soit en toute la contrée, il est icy deuant la porte du logis: les seruantes tenant les paroles de leur Maistre pour chose veritable, s'entrequerel-

loient de ialousie qu'ils auoient pour ce nou-
ueau seruiteur, la femme de Xantus en voulut
auoir vne veuë, vne des seruantes plus hastée
que l'autre, estimant que cela luy seruiroit de
quelque chose pour s'acquerir les graces de
ce seruiteur nouueau venu, accourt à la porte
l'appelle, laquelle le voyant luy dit, est-ce
toy qu'on appelle Esope? Ouy, certes ce fist
il, la seruante luy dit, n'entre pas plus auant
dedans la maison, car te voyant ils s'enfui-
ront tous, l'autre seruante vint en apres, qui
luy dit quand tu entreras que ce soit le visage
couuert, & n'approche nullement de moy. Il
entra dōc, & apres que sa Maistresse l'eust en-
uisagé, elle tourna sa face en arriere, disant:
d'où auez vous amené ce monstre, ostez-le
de deuant moy. Il semble Monsieur que vous
voulez auoir vne autre femme que moy, que
ne me voulant pas dire bonnement decla-
rer que ie me retire, vous m'auez achapté vn
monstre, qui ressemble plustost à vne teste
de chien qu'à vn homme, donnez moy mon
doüaire & l'argent de mon mariage, & ie me
retireray chez mes parens. Xantus creuoit de
despit, qu'Esope qui par le chemin luy auoit si
facetieusemēt parlé de son vrine, maintenant
qu'il en estoit de besoin, ne respondoit rien à

sa femme : Esope luy dit, iettez là dans vn precipice. Xantus luy dit, ie te feray bien parler d'autre façon, infame que tu es : Ie luy porte autant & plus d'affection qu'à moy mesme, Esope lors frappant du pied contre terre dit à haute voix, Xantus Philosophe se laisse gouuerner par sa femme : Puis s'adressant à sa Maistresse luy dit, ie crois Madame que ce seroit tout vostre desir, de voir aupres de vous vn mignon de seruiteur, que vous auroit achapté mon Maistre, qui fust dispos, gaillard & de bonne grace : vous contempler toute nuë dedans vn bain, s'esbatre auec vous au grand deshonneur, & en despit des argumens de vostre mary. Que tu as bien dit Euripides ! l'impetuosité des vagues salées de la mer est grande, l'ardeur du feu est vehemente, c'est vne chose dure & difficile à supporter que la pauureté, ceste vie est pleine de miseres & d'aduersitez, mais chose qui soit plus difficile à supporter que la mauuaise humeur d'vne femme, il n'y en a point. C'est pourquoy, Madame, il ne vous seroit pas bien seant de souhaitter, le seruice de ceux qui par leurs belles actions & gentillesses, ternissant la reputation de vostre Philosophe, pourroient à iamais faire vne bresche

irreparable à vostre honneur. La Dame ne sceut que respondre à ces paroles, & se tournãt vers son mary, luy demãda ou est-ce que vous auez pris ce babillard ? ce contrefait, me semble estre plaisant & facetieux. Ie veux faire appointement auec luy, & Xantus luy dit, Esope ? ta Maistresse se veut raccorder auec toy, Esope en se mocquant luy respond, c'est vne chose de grande entreprise que d'appaiser vne femme, & Xantus luy dit, tais toy donc desormais ? Car ie t'ay achapté pour seruir, & non point contredire.

La responce d'Esope au Iardinier.

CHAP. VII.

VN iour apres Xantus s'en alla en vn Iardin pour achapter des herbes, ayant Esope en sa compagnie, le Iardinier fait amas des herbes qu'il demandoit & les luy apporte, Xantus ouurant sa bource pour les payer. Le Iardinier luy dit, qu'il ne vouloit point d'autre payemẽt que la solution d'vne question qu'il luy feroit. Pourquoy est-ce que les herbes,

leſquelles plantées en ſaiſon, encor que ie les cultiue ſoigneuſement & auec bien de la peine, ne viennent point ſi bien ny en telle perfection que les autres que la terre produit de ſon bon gré, ſans eſtre cultiuée, & neantmoins croiſſent pluſtoſt que les autres? Xãtus quoy que ce fut vne queſtion de Philoſophie, ne ſceut dire autre choſe, que cela comme les autres choſes eſtoient gouuernees par la prouidence Diuine: Eſope oyant ceſte reſponce aſſez impertinente ſortir de la bouche d'vn Philoſophe ſe priſt à rire, ſon Maiſtre s'en formaliſant, luy dit: ris tu Eſope ou ſi tu te mocques? Ie me mocque, luy reſpond-il, non pas de vous, mais de celuy qui vous a ſi mal enſeigné, car les Sages doiuent rendre raiſon de ce qui eſt gouuerné par la prouidence Diuine, mets moy en ta place & ie luy reſoudray ſa queſtion. Parquoy Xantus, retournant vers ce iardinier luy dit: ce n'eſt pas à vn homme comme moy, employé iournellement dans les accademies à diſputer des matieres les plus releuees, & à deſmeſler les ſecrets les plus cachez de la Philoſophie, à venir maintenant dans vn iardin decider vne difficulté de iardinier de peu de conſequence: Mon garçon te donnera

conten-

contentement de ta demande si tu la luy propose, ce drosle pourroit-il nous dire quelque chose de bon? dit le Iardinier, Esope luy respond quand vne vefue ayant des enfans de son premier mari, se remarie en secondes nopces à vn homme qui à pareillement des enfans de sa premiere femme, elle est vraye mere des enfans qu'elle a emmenez, & marastre de ceux de son nouueau mary, elle traicte les siens vn peu plus soigneusement que ceux qui ne luy sont rien que par emprunt, elle arrache le plus souuent la nourriture de la bouche des autres pour la donner à ses propres enfans, elle affectionne naturellemét ceux qui sont sortis de ses flancs: & haissant les enfans de son nouueau mari les reiette comme estrangers: ainsi en est-il de la terre laquelle estant vraye & naturelle mere, de ce qu'elle pousse & engendre de son bon gré & marastre de ce que tu plantes, nourrit & entretient bien mieux ce qui est legitimement sien, que nõ pas les herbes que tu plantes, lesquelles comme bastardes ont plus de peine à croistre & deuiennent plus malaisément: Le Iardinier satisfait & tout ioyeux, luy respond: tu m'as releué d'vne grande peine, prend ces herbes & t'en va, & quand

tu en auras affaire d'oresnauant, dispose de ce iardin comme si c'estoit à toy.

De la lentille cuite & des cinq pieds de pourceau, trouuez dedans le pot.

CHAP. VIII.

XAntus quelque temps apres s'en alla aux estuues auec Esope, & trouuant là quelques vns de ses amis, commanda à Esope de retourner au logis pour faire cuire de vne lentille, Esope s'en va, met cuire auec l'eau vne seule lentille dedans vn pot, Xantus prie ses amis de venir disner de ce qu'il y auroit d'apresté chez luy, protestant que c'estoit plustost l'affection qu'il auoit en leur endroit que pour l'excellence du disner, car il n'auoit que de la lentille, & qui falloit plustost faire iugement de la fidelité d'vn ami par la bonne volonté que par la quantité & qualité des viandes. Xantus hors du bain, dit à Esope apporte nous à boire, Esope incontinent print de l'eau du bain & leur en apporta: Xantus infecté de ceste

puanteur luy dit, qu'est-ce que tu nous apporte icy ? c'est du bain respond Esope, ainsi que vous me l'auez commandé : Xantus ne voulant pas donner à cognoistre à la compagnie qu'il estoit fasché fit semblant de rien, il cómanda à Esope d'apporter le bassin, Esope court querir le bassin, demeurant là planté debout. Xantus luy dit, ne donnes-tu point à lauer? à quoy respondit Esope, il faut que ie face ce que vous me cómandez: vous ne m'auez point dit mets de l'eau au bassin, laue mes pieds, apporte mes pãtoufles, vous ne m'auez rien dit de cela. Xantus mal content, se tournant deuers ses amis leur dit : Ie n'ay point achapté vn seruiteur mais bien vn maistre, ils s'assirent à table ; Xantus demanda si la lentille estoit cuite, Esope tirant auec la cuiller le grain de lentille la luy apporta : Xantus prenant ce grain, pour faire essay s'il estoit cuit ou non, le froissant auec ses doigts dit, elle est assez cuitte, apporte là : Esope lors ne vuidoit rien dedans les escuelles que l'eau toute pure & en distribuoit à chacun, & Xantus dit, où est la lentille ? Esope luy respond, ie vous l'ay apportée : n'as-tu cuit qu'vn seul grain? non certes, car vous m'auez dit que ie fisse cuire vne lentille en singulier,

& non pas des lentilles en plurier. Xantus donc mal content, des algarades d'Esope, de peur de dõner suiet à ses hostes de se plaindre, dit: va donc porte malheur que tu es, m'achapter 4. pieds de pourceau, & les met promptement cuire, & nous les apporte. Esope court, fait promptement ce qu'il luy est enchargé: Xantus fasché des tours qu'Esope luy ioüoit iournellement voulant trouuer iuste occasion de le battre, lors qu'il estoit le plus occupé, luy tire le plus secrettement qu'il peut vn des pieds du pot & le cacha: Esope visitant son pot, ne trouuant que trois pieds, se doute de la mal façon, de peur d'estre surpris, court à l'estable couppe le pied à vn pourceau qu'on engraissoit, le met cuire dedans le pot auec les autres. Xantus craignant que le larcin du pied de porc ne donnast occasion à Esope de s'enfuir, le remit dedans le pot, & en apres le versant dedans le plat: Xantus en conta cinq, & dit, qu'est ceci Esope, il y en a cinq? Esope luy demande, combien de pieds ont deux pourceaux? huit dit, Xantus: Esope, il y en a donc icy cinq, & le porc qu'on engraisse là bas en a trois: Xantus fasché dit, ne vous auois-ie pas bien dit que ce malheureux me feroit troubler:

lors Esope dit, il n'y peut auoir d'erreur, Monsieur, car ce qui est de trop en l'adition est de moins en la soubstraction : Xantus ne trouuant encor occasion de le battre, se teut.

Du present fait à la bien aimée de Xantus.

CHAP. IX.

XAntus conuié de se trouuer en vn banquet de l'vn de ses escoliers, mit à part quelques morceaux de viande de la plus delicate qu'il peust choisir, les donne à Esope, qui estoit tout proche de luy, luy disant porte ceci à ma bien aimée : Esope les prend, les porte, & en chemin il ruminoit à part soy : i'ay maintenant occasion de me venger de ma Maistresse, qui quand i'estois nouueau venu sans cesse me brocardoit, & par cela l'on pourra voir si elle a de l'amitié pour mon Maistre : il arriue au logis luy monstre les viandes qu'il apportoit, & luy dit : Madame, mon Maistre m'enuoye porter ceci non pas à vous, mais à sa bien aimée, il appel-

le la chiene, luy baille morceau à morceau toute la viande, luy disant: tien mignonne, vien ma petite, mange les viandes que mon Maistre t'enuoye, cela fait il s'en retourne: son Maistre luy demande s'il auoit tout donné à sa bien aimée, il dit: ouy, elle a tout mangé en ma presence, qu'à elle dit en mangeant? elle ne m'a rien dit, respond Esope: mais à part soy elle vous remercioit; La femme de Xantus irritée de ce que son mari aimoit mieux vne chiene, que sa propre femme, eut recours à l'ordinaire des femmes, aux pleurs, entre dans sa chambre apres mille imprecations, elle proteste ne vouloir plus viure desormais, ni demeurer en sa compagnie. Apres que chacun eust bien beu, les questions marchoient aussi dru que les verres d'vn costé & d'autre, l'vn d'entre eux demanda quant est-ce qu'il y aura de grands troubles & dissentions entre les hommes? Esope qui estoit proche de luy, respõd: quand les morts ressusciteront, ils demanderont ce qu'ils possedoient en terre, cette responce fit rire les escoliers, qui dirent ce nouueau seruiteur à vn esprit subtil: & vn autre proposa. Quelle est la cause pourquoy la brebis que l'on mene à la boucherie ne fait point de

bruit, & le pourceau gronde incessamment, pource dit Esope, que l'on a de coustume de traire le laict à la brebis & de luy tōdre la laine dessus le dos : quand on la prend par les pieds elle ne soupçonne rien de mal, quelque ser quelle voye, il luy semble qu'elle ne doit rien endurer que ce qu'elle a accoustumé : quand à la truye elle n'est ni tiree ni tonduë, & on n'a point de coustume de la trainer à choses semblables, & sçachant bien que sur soy elle n'a rien de bon que sa chair, elle mene grand bruit ; ceste responce apporta du contentement & de la recreation aux assistans qui donnerent force loüanges au bel esprit d'Esope.

Xantus de retour en sa maison croyant carresser sa femme en la belle humeur qu'il estoit, s'approche d'elle : sa femme luy dit n'approchez pas de moy, donnez ce qu'il me faut pour mon doüaire, que ie me retire d'où je suis venuë, allez allez flater vostre chienne que vous auez si bien traictée. Xantus bien estonné de ces propos, pensa incontinent qu'Esope estoit meslé en cét affaire : il s'adresse à sa femme, mon cœur, luy dit-il, auez vous point aussi bien haussé le gobelet que moy ? à qui ay-ie enuoyé les viandes

ſinon à vous ? par Iupiter vous ne me les auez point enuoyez, mais à voſtre chienne: l'on fait venir Eſope auquel Xantus demande, à qui as-tu preſenté ce que ie t'auois donné ? Eſope dit à voſtre bien aimée: Xantus demãde à ſa femme, femme n'auez-vous rien receu? rien, dit-elle, & Eſope dit, à qui m'auez vous commãdé de faire le preſent? à ma bien aimée dit Xantus, & Eſope ayant fait venir la chienne, ceſte-ci, dit-il, vous aime bien: voſtre femme encor que vous la teniez pour la meilleure du mõde, pour vn rien elle ſe dépite, ſe tourmẽte, elle iniurie, elle a touſiours vn pied leué pour s'en aller: mais frappez voſtre chienne tant que vous voudrez, iettez là dehors de la maiſon, elle ne s'en ira pas pour cela, ains mettant en oubli toutes les iniures & menaces, reuiendra vous faire la feſte & remuant la queuë ſe ioüera auec vous comme auparauãt. Lors Xantus dit à ſa femme, vous voyez maintenant qu'encor n'y a point de ma faute, mais bien de celuy qui la apportée? elle ne print point ceſte excuſe en payement: elle trouſſa bagage, & ſe retira chez ſes parens: lors Eſope dit à ſon Maiſtre, ne vous auois-ie pas biẽ dit que voſtre chienne vous aimoit mieux que voſtre femme?

Esope fait retourner la femme de Xantus.

CHAP. X.

XAntus bien affligé de la malicieuse obstination de sa femme, enuoye quelques vns de ses amis, pour tascher par prieres & douces paroles de la ramener à la raison, mais elle n'i vouloit entendre: Esope s'adresse à luy, luy disant: ne vous affligez pas d'auantage, Monsieur, Ie trouueray bien l'inuentiõ de la faire reuenir biẽ prõptement de son bon gré: Esope prend de l'argent, s'en va au marché, fait prouision de chapons, léuraux, perdrix, beccasses, & autres telles choses necessaires pour vn banquet, va de porte en porte, demandant quelque chose à achapter: passant par le logis des parens de sa Maistresse, demande s'il n'auroient rien à vendre pour faire vn festin, il parle à vn seruiteur du logis, qui luy demande qui estoit celuy qui faisoit le festin, il respond: que c'estoit pour les nopces du Philosophe Xantus, qui se remarioit demain, le seruiteur prom-

ptement rapporte ce qu'il auoit entendu à la femme de Xantus, laquelle toute esmeuë se haste de reuenir à la maison de Xantus, elle luy parle luy dist que tant qu'elle viuroit, il n'en auroit pas d'autre, & de ceste sorte par l'inuention d'Esope elle reuint en la maison de Xantus, tout ainsi que par sa malice elle en estoit sortie.

De quelles viandes Esope traicte les hostes de Xantus.

CHAP. XI.

XAntus desirant à son tour traicter quelques vns de ses amis, donna de l'argent à Esope, auec charge d'achapter tout ce qu'il trouueroit de bon & d'excellent, il s'appreste & en chemin disoit à part soy : Ie veux monstrer à mon Maistre comme il ne faut point commander mal à propos, il fait emplaite de langues, en met rostir quelques vnes, les presente sur la table : les Disciples admiroient l'inuention d'Esope, de leur auoir baillé pour entree de table vne viande tellement propre à des Philosophes, comme

Instrument seruant à parler, & à bien s'expliquer, le second seruice ce fut de langues boüillies, car quoy qu'ils demandassent autres viandes, il ne leur seruoit que des langues accommodées en diuerses façons: Les Disciples voyant tant de plats de langues, dirent: n'as-tu que des langues à nous apporter? à force de manger des langues, nous nous sommes escorchez les nostres: Xantus, se montant de colere, luy dit: vien ça malheureux auorton, ne t'auois-ie pas commandé d'apporter tout ce que tu trouuerois de bon & d'excellent? ie suis, dit Esope, bien aise de ce que vous me reprenez en la presence de tant de Philosophes, lesquels i'appelle à tesmoins si ce que ie dis n'est veritable. Y a-il chose en ce monde meilleure, & plus excellente que la langue, la langue n'est elle pas l'inuentrice des arts? sans la langue nous n'aurions maintenant parmi nous tant de braues hommes qui excellent en toutes sortes de sciences? par la langue on enseigne les plus cachez secrets de la Philosophie; par elle nous donnons; par icelle nous receuons, voulez vous persuader la paix à vn peuple animé l'vn contre l'autre, embarrassé en des dissentions ciuiles, il faut que ce soit par le

moyen de l'eloquence, la langue est le prin-
cipal ressort de l'eloquence, par la langue on
se saluë les vns les autres, l'on accouple par la
langue les hommes & les femmes par vn lien
indissoluble d'vn legitime mariage : Par elle
on establit des Monarchies, on bastit des Vil-
les, on fait des Loix pour tenir en bride vn
peuple libertin : Bref, par la langue toute sor-
te de societé humaine est entretenuë, ie con-
clus donc qu'il n'y a rien de meilleur que
la langue : Les Disciples approuuerent le di-
re d'Esope & donnerent le tort à Xantus.

Le lendemain les Disciples en la compa-
gnie de Xantus, tomberent en propos des
langues qu'Esope leur auoit apportées le
iour d'auparauant : Xantus disant que la ma-
lice de son seruiteur en estoit la cause, au-
iourd'huy ie parleray à luy en vostre presen-
ce. Xantus donc appella Esope, luy com-
mandant d'apporter toutes choses mauuai-
ses & de nulle valeur : Esope s'en va au mar-
ché & achapte encor des langues, apres qu'il
les eust accommodez les seruit sur table, les
conuiez mal contens de tant de langues
murmuroient sourdement, Esope leur appor-
te pour le second & troisiéme seruice encor
des langues : Xantus, ne pouuant plus

supporter cela. Qu'est-ce cy, dit-il, t'ay-ie dit à present que tu nous achaptasse toutes choses bonnes, ne t'ay-ie pas enchargé que tu achaptasse tout ce que tu trouuerois de mauuais ? Esope respond, Qui a-il de pire que la langue ? combien voyez vous par elle de Royaumes bouleuersez, de Villes saccagées & entierement destruites : combien de meurtres, d'attentas, de guets à pents, d'assassinats : combien de filles violées, combien de sacrileges commis, n'est-elle pas l'instrument des mensonges, des sermens, des maledictions, vne parole mal entenduë, vn equiuoque, vn faux rapport n'apportera-il pas du desordre, & de la dissention à vn mesnage : combien de mariages ont esté rompus pour vn entendu dire, vn seul mot fera amasser vn tas de peuple, vn autre luy fera employer le fer l'vn contre l'autre, entre gens d'vn mesme pays & d'vn mesme sang, c'est de là d'où procede quelquefois la totale ruine d'vn Royaume, en vn mot la langue est le motif & la cause de tous les malheurs du monde. Esope ayant fini : L'vn des Disciples dit à Xantus cét homme icy est pour te faire enrager, car il a l'esprit autant malin qu'il a le corps imparfait, auquel Eso-

pe respondit, vous estes ce me semble bien mal appris & par trop curieux de vouloir irriter le Maistre contre le seruiteur.

Esope amene vn homme sans soucy à son Maistre.

CHAP. XII.

XAntus cherchant occasion de pouuoir chastier Esope, luy dit: tu as appellé ce mien amy curieux, meschant que tu es: trouue moy vn homme auiourd'huy qui soit sans curiosité & soucy, Le lendemain doncques Esope estant en la place pour quelque affaire, regardant deçà delà vit vn paysan que ià long temps estoit assis en vn certain lieu, lequel à son iugement luy sembloit estre simple & sans soucy, & s'approchant de luy: luy dit, bon homme, mõ Maistre te veut auiourd'huy traiter, le paysan ne s'informant de rien autre chose, suit Esope, qui le mene droit au logis de Xantus, il se met à table auec ses souliers ords & sales: Xantus demãda, qui est cestuy-ci, c'est l'homme sans soucy, dit Esope, Xantus dit à l'oreille de sa femme, fai-

tes ce que ie diray, ie vous prie, afin que ie trouue iuste occasion de bien battre Esope, puis apres dist à haute voix à sa femme, mettez de l'eau au bassin & lauez les pieds de nostre hoste, Xãtus pensoit que le paysan ne le deust iamais permettre, & par ce moyen auroit raison de chastier Esope : La Dame execute le commandement de son mary, laue les pieds de son hoste, le villageois pensoit à part soy, si la Maistresse du logis (encor qu'elle puisse laisser cela à faire à ses seruantes) me veut tant honorer que de ses propres mains me lauer les pieds, ie n'ay que faire de m'en soucier, il presente ses pieds : La Dame les luy laue & se va seoir à table, Xantus commande que l'on luy donne à boire, le paysan disoit à part soy, il est raisonnable qu'ils soiẽt seruis les premiers (puis qu'ils sõt Maistres du logis) mais puis qu'ils le veulent ainsi, ie ne m'en dois pas formaliser d'auantage? le villageois mangeoit d'vn bon appetit : Xantus donne le tort à son cuisinier d'auoir mal appareillé cette viande, pour cela luy fait despoüiller la robbe pour le bien frotter : Le paysan voyant que ceste viande estoit bien cuite & bien accommodee, disoit a part soy; Si le Maistre veut chastier son ser-

tiiteur, qu'y feray-ie : Xantus cependant estant au bout de ses finesses estoit marry de ce que son hoste manquoit ainsi de curiosité. On apporte de la pasticerie, ce paysan manioit ces pieces de four, que peut estre iamais n'en auoit-il gousté, & les emmonceloit ainsi que du pain; Xantus dit à son pasticier tout en colere pourquoy n'as-tu point mis, meschant que tu es, du poyure & du miel en ceste tarte, le pasticier respond : si la tarte n'est cuite comme il faut donnez m'en le blasme, si elle n'est bien assaisonnee prenez vous en à ma Maistresse : Ie vous asseure, dit Xantus que si ma femme à fait cela qu'elle sera bruslée toute viue, il fit derechef signe à sa femme qu'elle eust patience, il se fait apporter du bois pour faire vn bucher & y fait mettre le feu, feignant y vouloir ietter sa femme toute viue : il regarde en face le paysan s'il ne se leueroit point de sa place, pour l'arrester, lequel disoit à part soy il n'a pas de raison de vouloir ainsi brusler sa femme, elle n'a pas merité le feu, puis s'adressant à Xantus, luy dit : Si vous pensez, Monsieur, qu'il soit raisonnable de ce faire, attendez moy vn peu iusques à tant que ie sois retourné de ma maison, querir ma femme afin que vous les

brusliez

bruslie toutes deux ensemble. Xantus l'oyant parler de la sorte, & voyant sa franchise naturelle, dist: voyci vn homme vrayement sans soucy, pour recompense & guerdon de ta victoire, ie t'affranchiray bien tost & te mettray en pleine liberté.

La responce d'Esope au Preteur, & le rapport qu'il fist à son Maistre, de ceux qui estoient aux estuues.

CHAP. XIII.

XAntus desirant s'estuuer, enuoya (deuant que d'y aller) Esope, voir s'il y auoit beaucoup de personnes aux estuues, il fait rencontre en chemin du Preteur, lequel cognoissant Esope pour appartenir à Xantus, l'arreste, s'enquiert de luy ou il alloit, Esope passant outre, respond qu'il ne sçauoit, le Preteur s'imaginant que par mespris ou par mocquerie il luy auoit ainsi respondu, le fait traisner en prison: Esope lors se tournant vers le Preteur luy dit, ne voyez vous pas maintenant, ô Preteur la verité de

ma responce, ie ne pensois pas aller là où on me mene par force, ie n'auois garde de respondre que i'allois en prison, ne sçachant pas si ie deuois faire rencontre en chemin de vostre personne: le Preteur estonné d'vne responce si soudaine, luy donne la liberté. Esope arriué aux estuues, y apperçoit vne grande multitude de gens entrer & sortir chopant tous l'vn apres l'autre à vne pierre qui estoit au beau milieu du passage: vn seul homme l'apperceuant, la prend la met autre part. Esope de retour vers son Maistre, luy rapporte qu'il n'auoit veu aux estuues qu'vn seul homme: Xantus s'appreste pour y aller, y estant arriué dit à Esope, qu'est ce-cy Esope, ne m'as-tu pas dit que tu n'auois veu qu'vn homme? ouy dit Esope: i'ay troué cette pierre (la monstrant au doigt) à l'entrée à laquelle tous allans & venãs heurtoient: mais vn seul homme de tous ceux que vous voyez là, l'ostant de sa place la mise ailleurs, auant que d'y chopper comme les autres: c'est pourquoy ie n'ay veu que cét homme seul, les autres estant des bestes en comparaison de cestuy-ci. Xantus alors dit: Il n'y a rien à quoy Esope ne face responce.

Esope respond aux demandes de Xantus: Xantus s'oblige de boire toute l'eau de la mer.

CHAP. XIII.

XAntus reuenant de sa garderobbe demanda à Esope, la raison pourquoy les hommes regardoient leur excrement apres qu'ils auoient esté au siege? Esope luy respond, c'est qu'au temps passé vn homme viuant tres delicieusement prenoit plaisir d'estre long temps au retrait, de sorte que les entrailles en fin luy sortirent hors du ventre, les autres craignãs que pareille chose ne leur arriuast, ont du depuis tousiours cõtinué à regarder l'ordure de leur ventre: mais vous n'auez que faire, Monsieur, de regarder à cela, de peur de perdre vostre cœur, car puis que n'en auez point, vous ne le sçauriez perdre.

Xantus vn iour à table en compagnie de Philosophes, ayant vn peu plus haussé le gobelet que de coustume; Esope le voyant en cét estat s'engager en des matieres, que bien sage, il eust eu biẽ de la peine à les demesler;

dit à son Maistre : Monsieur, Bacchus ne va iamais sans ces trois choses, il chasse l'humeur melancolique de l'homme, le rendant guay & iouial : Secondement il l'endort & l'enyure, en troisiéme lieu luy trouble le sens, le rend sans iugement & incapable de raison : Vous qui auez desia assez beu, cela vous serue maintenãt d'aduertissement. Xantus desia yure luy dit, va t'en porte-malheur à tous les diables auec tes aduis.

Vn des Disciples voyant que Xantus en auoit plus que sa charge, luy dit : Y a-il quelqu'vn, Monsieur, qui se voudroit vanter de boire toute la mer, ie me fais fort de cela, dit Xantus : ie la boiray, & mettray en cas que ie ne le face ma maison en depost : l'autre mettant chose à l'encontre de mesme valeur pour confirmation des paches de leur gageure baillerent leurs anneaux. Le lendemain matin Xantus se leue, s'habille, se lauant la face, s'apperçoit de la mãque de son anneau : demanda à Esope s'il ne l'auoit point veu, Esope luy respond : qu'il ne sçauoit ou il estoit, & qu'il sçauoit seulement qu'il n'auoit plus de droict à sa maison : Xantus demande la cause, Esope luy respond : hier quand vous estiez à table le verre a la main, vous vous

estes obligé de boire la mer, en foy dequoy vous auez baillé vostre anneau en gage: Xantus pensant à part soy, disoit: y a-il chose au monde qui me soit plus precieuse que ma foy? Ie te prie maintenant Esope, que par ton moyen ie puisse sortir honnestement de cette gageure, si ton esprit te suggere quelque bon expedient, ou quelque subterfuge declare le moy, & que ne manquant point de parole, les conditions de nostre accord soient declarées nulles.

En ce qui concerne l'accomplissement de vostre promesse, respond Esope: c'est chose qui ne se peut faire, I'ay vn bon expedient pour rendre vostre gageure de nul effect, quand dōc vous vous trouuerez auiourd'huy ensemble: Ne faites aucune demonstration d'auoir peur, mais dites hardiment de sens rassis ce que vous auez accordé hier, tout yure que vous estiez: Faites vous apporter vne table auec son equipage au bord de la mer, que vos seruiteurs vous presentent dedans des vaisseaux de l'eau de mer à boire, quand vous verrez tout le peuple assemblé pour se trouuer à ce nouueau miracle, vous prēdrez en main vn des vaisseaux plein d'eau salée, & le monstrant aux assistans vous de-

manderez à celuy cõtre qui vous auez gagé, Quelles sont nos conuentions? il vous respondra que vous auez gagé de boire la mer, puis vous tournant vers les assistans, leurs direz en ces termes: Vous sçauez hommes de Samos, qu'il y a plusieurs grosses riuieres qui se vont rendre dedans la mer, ie me suis submis de boire la mer, non pas les riuieres qui se deschargent dedans: que cét Escolier destourne les riuieres & les empesche d'y entrer, lors ie boiray la mer entiere. Voila Xantus bien aise, lequel voyant que c'estoit là le nœud de l'affaire, & que ceste ruse luy seruiroit deschapatoire, pour se desuelopper de cét accord, il conuoque tout le peuple au bord de la mer, lequel curieux de voir l'issuë de cette nouueauté s'y trouua en assez bon nombre. Apres auoir proposé ce qu'Esope luy auoit enchargé de dire, les assistans tous estonnez luy donnerent d'vn commun accord force loüanges auec acclamation generalle. L'escolier se venant rendre aux pieds de Xantus, se confessa vaincu, priant Xantus de vouloir cõsentir la rupture de cét accord, ce que luy accorda Xantus, à la requeste du peuple present à ceste action.

De l'ingratitude de Xantus.

CHAP. XV.

XAntus retourne à sa maison, Esope desirant batre le fer lors qu'il est chaud, trouue l'occasion de parler à luy, & luy dit : Monsieur, ie vous ay rendu beaucoup de bons seruices, du depuis que ie suis auec vous, ie vous ay toute ma vie fait plaisir, ay-ie pas bien merité d'estre affranchy? Xantus le repoussant rudement en arriere, le renuoya bien loin, luy disant : n'ay-ie pas bonne volonté de t'affranchir? sors & te tien hors la porte, & si tu vois deux corneilles viẽ me le dire, s'il y en a deux ce sera bon signe, s'il n'y en a qu'vne ce sera mauuais augure: Esope sort, & voit deux corneilles perchées sur vn arbre, retourne le dire à son Maistre: Xantus sort & cependant qu'il sortoit vne des corneilles s'enuola & n'en voyant qu'vne dit, ne m'as-tu pas dit, garnement que tu es, que tu en auois veu deux : ouy respond Esope, mais cependant que ie vous suis allé querir vne des deux à pris le vol : lors Xantus

(en colere de ce qu'il pensoit qu'Esope se moçquoit de luy) ordonna que l'on luy donnast les estriuieres : Cependant qu'on le battoit, vn homme de la part du Preuost vint prier Xantus de souper. Alors Esope dist en lamentant le malheur est bien auiourd'huy pour moy , i'ay veu deux corneilles & ie suis fustigé , & vous qui n'en auez veu qu'vne vous allez faire bonne chere , ie vous dis dõc pour ceste cause l'augure n'est pas veritable: Xãtus recognoissãt la viuacité de l'esprit du personnage, commanda qu'on le laissast.

Esope descouure les fesses de la Maistresse.

CHAP. XVI.

XAntus quelque temps apres enuoya conuier ses Disciples, donnant la charge à Esope d'y pouruoir , d'apprester toutes choses necessaires pour le festin : Esope alla au marché , fait venir toutes sortes de viandes à cét effect requises, les decharge en la salle ou par hazard sa Maistresse dormoit, il falloit qu'il vint & allast çà & là où il estoit

de besoin, il tira sa Maistresse par la robbe, luy disant : Madame, il vous plaira prendre garde à ceste viande que ie viens d'apporter, de peur que (quand ie seray sorti hors de la salle pour donner ordre au reste) les chiens n'en emportent quelque piece : va (dit-elle) ou tu voudras & ne te soucies de tes viandes i'ay des yeux aux fesses : Esope retourné en la salle apperçoit sa Maistresse le dos tourné vers la table, dormir mieux qu'auparauant, se ressouuenant de ce qu'elle luy auoit dit qu'elle auoit des yeux au derriere, luy descouure les fesses tout bellement, sans luy rompre son repos : Xantus entre dans la salle auec les escoliers, & voyant sa femme en ceste posture, appelle Esope pour sçauoir la cause, il respond: I'ay deschargé les viandes que i'auois apportees dessus la table de la salle, I'ay prié ma Maistresse quelle y eust vn peu de temps l'œil iusques à ce que ie fusse reuenu, de peur qu'il ne se trouuast manque de quelque piece de chair, elle toute endormie me respond que ces fesses auoient des yeux, & ie les luy ay descouuertes : malheureux luy dit Xantus, pour le respect de mes amis qui sont icy presens, ie te pardonne pour ceste heure, mais ie te promets

bien que tu passeras quelque iour par mes mains.

Esope ne laisse entrer qu'vn seul de tous ceux qui estoient inuitez.

CHAP. XVII.

XAntus se delibera vn iour de vouloir traicter les principaux Orateurs Philosophes de la ville, il les pria tous de disner, il commande expressément à Esope de se tenir à la porte, & de ne laisser entrer aucune personne horsmis les Philosophes, & gens de lettres : Vn des conuiez frappa à la porte, Esope respond : luy demandant, que remuë le chien ? l'autre tout en colere s'imaginant que l'on l'auoit appellé chien, s'en va mal content : Les autres y arriuent aussi, lesquels oyant Esope parler de la façon, s'en retournent murmurãt des iniures qu'ils pensoient leur estre dites : vn entre les autres heurte, Esope luy demande ainsi qu'aux autres que remuë le chien, l'autre respond la queuë & les oreilles : Esope iugeant ceste responce n'estre pas d'vn ignorant luy ouure

la porte, le mene à son Maistre, luy disant: Monseigneur, il n'est venu que cestuy-ci de Philosophe à vostre banquet: Xantus en fut desplaisant, croyant que c'estoit en mespris de sa personne que ce qu'ils en auoient fait: le lendemain Xantus se trouua en l'Academie: ceux que le iour auparauant il auoit priez de festiner luy reprochent qu'il n'auoit pas d'enuie de les traiter, puis qu'il auoit mis à la porte ce contrefait d'Esope, pour les iniurier les appellant chiens: Xantus fasché de ces reproches appelle Esope, luy demande raison de ce qu'il auoit ainsi chassé ses amis auec iniures, Esope respond: vous m'auez commandé de ne faire entrer aucun homme lourdaut & grossier en vostre maison, mais seulement les Philosophes & gens de sçauoir: lors Xantus luy demande, & quelles gens sont ceux icy, ne sont-ils pas gens de lettres? nullement, respond Esope: Car apres qu'ils eurent heurté, Ie leur demanday à chacun d'eux: Que remuë le chien? n'entendant rien à ce langage & croyant estre iniuriez s'en alloient ainsi que des bestes: De tous ie n'en ay fait entrer qu'vn seul qui est cestuy-ci: qui m'a respondu cathegoriquement à ma demande, alors tous

d'vn commun consentement approuuerent ce qu'Esope auoit fait.

Du Thresor trouué & de l'ingratitude de Xantus.

CHAP. XVIII.

VN iour Xantus prenant Esope auec soy s'en alla voir les sepulchres, & prenoit plaisir à lire les Epitaphes & inscriptions qui estoient dessus les tombeaux d'vn chacun. Esope apperçoit ces lettres Grecques, Α.Β.Ο.Δ.Ε.Θ.Χ. grauees en vne pierre, les mõstre à son Maistre, & luy en demande la signification: Xantus apres auoir quelque temps pensé à part soy, n'en sceut trouuer l'interpretation; Esope luy dit: Monsieur, que me donneriez vous de recompense, si je vous fais auoir vn thresor qui est en quelque part caché autour de ce pillier: Xantus luy respond, tu te peux fier en moy; tu receuras ta liberté & la moitié du thresor: Esope à quatre pas du pillier ouurant la terre trouua le thresor & le porta à Xantus, luy disant: donnez moy ce que vous m'auez pro-

mis, voyci le thresor que ie vous apporte, & Xantus luy respond, ie n'en feray rien, si tu ne me dõnes à entendre ce que signifient ces lettres : car i'estime bien plus le sens caché en ses lettres que le thresor trouué, Esope luy respond: celuy qui a caché ce thresor en terre est vn homme de sçauoir, qui a fait grauer ces lettres, qui veulent dire : α ἀποβὰς, β, βήματα, τ, τέσσαρα, ο, ὀρύξας, ε, εὑρήσεις, θ, θησαυρὸν, χ, χρυσίου c'est à dire, tu trouueras en reculant 4. pas de ce pillier vn thresor d'or. Xantus luy dit en se mocquant, ie n'ay pas enuie de me deffaire d'vn seruiteur qui trouue si bien les thresors enseuelis en terre, à cause de la viuacité & subtilité de ton esprit ie ne te dõneray pas ta liberté, Esope alors luy dit: ie vous monstreray doncques que ce thresor ne vous appartient pas, mais au Roy de Constantinople, pour lequel il a esté caché en ce lieu : Xantus luy demande comment le sçais-tu ? ces mesmes lettres le disent : α, ἀπόδος, β, βασιλεῖ, δ, Διονυσίῳ, ο, ὃν, ε, εὗρες, θ, θησαυρὸν, χ, χρυσίου. C'est à dire, Rend au Roy Dionysius le thresor d'or que tu as trouué : Xantus voyant que c'estoit le thresor du Roy, dit à Esope : tu en auras la moitié du thresor, à la charge que tu tiẽdras cela secret, & que personne n'en orra

parler? Esope luy respond, si vous m'en faites part de la moitié ce n'est pas vous qui me le donnez, mais celuy-là mesme qui a caché le thresor : ayez vn peu attention à ce que veu-lent dire ces lettres : α, ἀνελόμενοι, βα, βαδίσαντες, δι, διέλεσθε, ο, ὃν, ε, εὕρετε, θ, θησαυρὸν, χ, χρυσίου. c'est à dire, diuisez entre vous esgalement le thresor d'or que vous auez trouué.

Xantus luy replique, il ne seroit pas à propos de faire cela icy, portons-le au logis nous le partirons à loisir, & là ie donneray ordre de te mettre en liberté, ils n'y furent pas si tost arriuez que Xantus se deffiant d'Esope, craignant que par son langage l'affaire ne vint à estre descouuerte, il le fist mettre aussi tost prisonnier, & comme l'on le menoit en prison, Esope disoit à haute voix : est-ce ainsi que les Philosophes tiennent leurs promesses? vous ne vous contentez pas de ne me donner pas la liberté que vous m'auez promise : mais qui pis est, en recompense vous me faites trainer en prison par force? Xantus luy dit, si tu estois vne fois en pleine liberté, tu m'accuserois & porterois tesmoignage contre moy, ce neantmoins il commanda qu'il fust relasché : lors Esope voyant que son Maistre luy manquoit de promesse,

.i luy auoit tant de fois reïterée de le vouloir affranchir, luy dit: vous auez beau me ɔurmenter & me malfaire, c'est temps peru à vous de tant reculer & esquiuer, vos inentions & subterfuges ne pourront iamais mpescher qu'auant qu'il soit peu de temps a despit de vous, ie ne sois affranchy.

L'affranchissement d'Esope.

CHAP. XIX.

Lors qu'en la Ville de Samos on celebroit publiquement vne feste solennelle, il arriua vn merueilleux prodige. Vn Aigle volant vint fondre tout à coup au milieu de la ville, lequel arrachāt l'Anneau public, l'emporta en l'air & le ietta finalemēt au sein d'vn cerf: les habitans de Samos, estonnez d'vn si estrange euenement, & ne pouuant quasi que s'imaginer d'vn cas si prodigieux: vn chacun forgeant des explications à sa fantasie, s'assemblerent tous pour aller prier en corps le Philosophe Xantus, qui tenoit rang du premier bourgeois de Samos, de leur donner l'explication d'vn si estrange

cas; Xantus surpris demanda du temps pour y penser, preuoyant qu'il auroit bien de la peine de donner raison à vne populace de ce fascheux enigme, qui le tenoit tant en teste. & que peut estre ne seroit pas à leur contentement. Pour ceste cause de retour en son logis, se trauailloit en vain l'esprit & la peine qu'il prenoit le rendoit tout chagrin & melancolique, voyant qu'il ne pouuoit auoir aucun esclarcissement de cét accident: Esope le voyant tout triste & pensif, luy demande la cause, luy disant: qu'elle chose Monsieur, vous est elle arriuée qui vous rend tellement chagrin qu'à force d'y songer, vous semblez estre quasi hors de vous mesme? Remettez sur moy ie vous prie vostre affaire, ie vous promets de m'en acquitter si bien que cela vous tournera en honneur & loüange. Demain iour termé de donner vostre responce, quant vous serez arriué en la place vous ferez entendre aux bourgeois de Samos, attendans vostre responce, que vous n'auez iamais appris à deuiner, & que ne sçauez pas ce que c'est de donner interpretation des prodiges ny des choses accidentelles; mais que vous auez vn seruiteur chez vous, qui se cognoist en beaucoup de choses & qui peut

estre

estre en quelque façon pourra contenter leur curiosité, si ie leur donne raison de leur affaire, vous aurez l'honneur d'auoir en vostre seruice vn tel homme qui sçait, cognoist & peut donner raison des accidens, qui marquent les choses futures qui sont cachées au reste des hommes. Xantus ne preuoyant pas à quoy Esope visoit, se laisse facilement seduire & emporter : par telles & autres raisons qu'il luy allegua, il se trouue le lendemain en l'Hostel de la ville, & y trouuant quantité de monde qui là l'attendoit, leur proposa ce qu'Esope luy auoit conseillé, & leur parla en ceste sorte.

« Beaucoup de personnes d'entre vous « (Messieurs de Samos) penseront sans dou-« te qu'vn homme que le sçauoir esleue, & « fait paroistre par-dessus le reste des bour-« geois d'vne ville, doiue sçauoir toutes cho-« ses, & rendre raison de tout ce qu'on luy « propose. Lors qu'il luy arriue quelque cho-« se d'extraordinaire (comme cét accident « qui est arriué en vostre ville) celuy-là à qui « vous auez recours à peut estre autant « besoin d'instruction & d'esclarcissement « comme vn chacun de vous, & vous le for-« cez de vous declarer vne chose qu'il n'en-

" tend point, & dont il n'en eut iamais cō-
" gnoissance. Et encor que la Philosophie
" soit vne science des choses diuines & hu-
" maines, on ne doit pas de là inferer qu'vn
" sage puisse rendre raison generalement de
" toutes choses diuines & humaines; elle a
" bien cette proprieté de rendre le naturel
" de l'homme plus humain & docile luy fai-
" sant perdre cette ferocité naturelle, luy
" baille en main la bride de ses passions, &
" luy donne entrée vn entiere cognoissance
" de soy-mesme, elle apporte quant & soy
" vne science de la nature des choses celestes
" & terrestres, vne instruction du culte di-
" uin, luy fait en fin ouurir les yeux, & le
" conduit au chemin de la verité: mais en
" ce qui concerne de deuiner les augures, &
" interpreter les prodiges, elle n'y fut iamais
" sçauante. Aussi ce n'est pas à moy que vous
" deuez auoir recours, pour auoir lumiere
" de ce que vous desirez. Si vous auez quel-
" que difficulté à me proposer touchāt la na-
" ture des Dieux, ie vous en donneray toute
" la satisfactiō qu'il me sera possible: vn gar-
" çon que i'ay en mon seruice, (lequel i'ay
" esprouué en beaucoup de telles occurren-
" ces estre diuinement inspiré) vous donne-

" sa, peut estre declaration de ce que vous
" pretendez, & vous releuera de la peine ou
" vous estes.

Il n'eust pas plustost acheué que tous ensemble, prierent Xantus de faire comparoistre Esope, lequel venu se tenoit debout au milieu de l'assemblee. Les Samiens considerant sa laideur & mauuaise façon, se mocquant de sa stature, disoient entre eux, que pouuons nous esperer de bon de ce faux visage? il faut qu'il nous apporte toutes choses diuines, puis que son corps n'a rien de semblable à l'homme, & qui ressente en rien son humanité, de quel pays viennent ces souches parlantes: les autres respondoient on nous l'a emmené icy pour ioüer quelque farce, pour donner du passetemps au peuple: par telles & semblables paroles, ils blasmoient celuy qui seul d'entre tous leur sceut predire ce qu'vn iour arriueroit de leur liberté. Esope estendant la main, signe du silence qu'il requeroit, leur parla en cette sorte: Quelle est la cause, Messieurs de Samos, que vous m'auez en derision, vous vous mocquez de mon visage hideux & cõtrefait, la nature me pouuoit faire naistre auec vne beauté de corps, pareil à vn chacun de vous, mais elle en

à disposé autrement, & m'a donné peut estre en recompense de ma defformité des aduantages en l'esprit que vous n'auez pas, & ne cognoissez pas encore, il ne vous est pas bien seant de ietter des brocards à la trauerse, à vn homme de qui vous esperez cognoistre la source, la cause, & l'issuë de vostre maladie, & qui par ses bons aduis vous peut apporter vn souuerain remede: vous n'auez pas tant égard à la beauté & à la forme exterieure des bouteilles faites auec beaucoup de curiosité par vne main ouuriere, comme à la bonté & delicatesse du vin entõné dedans: Aussi ne deuez vous pas considerant l'homme à la face, faire vn temeraire iugement de sa personne, puis qu'il arriue souuent que sous vne laide figure, la nature place vn entendement tout a fait diuin, qui supplee au deffaut de ce qu'il luy a donné de manque en son corps. Apres qu'il eust acheué, ils luy dirent: tu peux parler maintenant Esope, si tu as quelque chose à dire pour le bien de ceste Republique: Lors Esope reprenant son halaine dist, Messieurs de Samos, la fortune de tout temps meslee auec les dissentions, auiourd'huy propose vn prix excellent de gloire, au Maistre & au seruiteur: Si le seruiteur est sur-

monté par le Maistre, il court risque d'estre bien battu par son Maistre, que si au contraire le Maistre est vaincu par le seruiteur, de despit & de colere il sera pareillemēt chastié, de ceste sorte de quelque costé que la chance tourne, le Maistre s'attribuant tousiours le droit, le seruiteur aura tousiours le tort: ce seroit deroger à vostre qualité, qu'vn esclaue qui n'a rien à soy que sa parole, parlast en presence de tant de braues & nobles citoyens de cette ville: si vous me faites ce bien que de me faire mettre en pleine liberté, ie vous diray franchement & sans crainte, ce que ie pense de la verité de vostre prodige, qui vous a esté iusques à present occulte: lors tout le peuple tout d'vne voix prie Xantus, de vouloir affranchir Esope: lequel pressé tant par les prieres & acclamations du peuple, que par l'instance que luy fait le Preteur, remist la liberté d'Esope aux Samiens, malgré qu'il en eust: Aussi tost apres vn trompette de la ville profera ces mots, ce faisant ouyr de tout le monde, le Philosophe Xantus donne la liberté d'Esope aux Samiens: de ceste façon, ce qu'Esope auoit predit quelque temps auparauant, sur vn refus que luy fit le Philosophe Xantus, que malgré luy il luy donne-

toit sa liberté, se trouua estre veritable: Esope donc en liberté au milieu du peuple, dist: Vous sçauez, Messieurs, que l'Aigle est le Roy des oyseaux, lequel rauissant l'anneau du Preteur, la laissé cheoir au sein d'vn esclaue: cela vous presage qu'vn puissant Roy, de ceux qui sont maintenant viuans en terre, doit bien tost venir auec main forte, pour opprimer & rauir vostre liberté: & que cassant & annullant toutes vos loix, se rendra Maistre de vostre ville, aura droit sur vos biens & sur vos vies, vous faisans tributaires à son Empire.

Cette sinistre interpretation, apporta à Esope auec la liberté autant de gloire & de reputation, qu'aux habitans de Samos d'apprehension & de fascherie.



CROESVS VEVT conquester l'Isle de Samos.

CHAP. XX.

BIen tost apres les Samiens receurent commandement du Roy Lydie Crœsus, ou de luy payer tribut annuel, tel qu'il leur voudroit imposer, ou que faute de ce faire, ils s'attendissent d'auoir la guerre : C'estoit ce qu'ils apprehendoient le plus, que de venir en sa puissance. Voyant que l'inclination de la plufpart d'entr'eux panchoit plustost du costé de la paix que d'auoir la guerre sur les bras, de crainte qu'ils auoient de la puissance de Crœsus: aimoient mieux subir le ioug, que de viue force repousser courageusement l'effort de celuy qui vouloit enuahir leur pays ; ils se deliberent pour ceste cause d'en communiquer à Esope, lequel leur dit: Puis que les principaux & les plus apparents d'entre vous, ont opiné & trouuent bon que l'on doiue payer le tribut

au Roy Crœsus, à quoy vous peut seruir mon aduis, nonobstant en peu de paroles ie vous diray, ce qu'il vous est expedient de faire.

La fortune nous monstre qu'en cette vie, il y a deux chemins, celuy qui tend à liberté l'entree en est fort difficile à tenir, raboteuse, pleine de mauuais pas, & de perils: l'issuë toutesfois en est belle, plaisante & delicieuse: l'autre qui va rendre à seruitude, de premier abord est facile, grande, spacieuse au commencement: mais tout au rebours, la fin en est penible & ennuyeuse, pleine d'helas & de repentis. Les Samiens virent que cette parabole s'adressoit à eux, animez par les remonstrances d'Esope, se resolurent tous de mourir plustost mille fois pour la deffence de la liberté de leur pays, que de se sousmettre, & si laschement s'assubiettir à aucune puissance estrangere: ils renuoyerent les Ambassadeurs sans rien determiner, lesquels de retour en Lydie, rendent conte au Roy de leur legation, ils luy dirent: qu'apres qu'ils furent arriuez en Samos, ils auoient en pleine audience, fait recit de ce qui les menoit en leur ville: qu'ils auoient trouué les principaux de la ville irresolus, en balan-

ce de ce qu'ils deuoient faire, & que sans vn petit bout d'homme, qui par vne raison qu'il leur allegua, leur fit changer à tous vnanimement d'opinion, ils se deliberoient plustost de prester le col, que de souffrir la guerre en leur pays. Crœsus voyant que la peau du Renard n'auoit de rien serui en ceste affaire, voulut employer celle du Lyon: le peu de conte que l'on auoit fait de ses Ambassadeurs, l'animerent encor d'auantage à vouloir emporter de force ce que les persuasions de ses agents n'auoient peu obtenir, il se delibere au plustost d'entrer auec main forte, & de prendre à quelque prix que ce fust l'Isle de Samos, mais entendant par la bouche de ses Ambassadeurs, que l'entreprise en estoit tres difficile la fin incertaine, & qu'il auroit bien du trauail à venir à bout d'vn peuple si bien conseillé, leur enuoya des Ambassadeurs pour leur demander Esope, leur faisant offre de la paix s'ils le luy enuoyoiét, tant il estoit desireux de voir celuy qui par vne seule raison auoit rasseuré vn peuple intimidé de l'ombrage de sa puissance, & qui luy auoit rompu son coup de cõquester vn si beau pays rendant son dessain vain & inutile. Les Ambassadeurs arriuez en Samos demãdent Eso-

pe, au nom du Roy, les Samiens pour se deliurer du danger eminent qui les menaçoit, accordent de leur liurer Esope, ce que voyant Esope au milieu de l'assemblée leur parla ainsi : Il ne me sçauroit arriuer plus grand honneur, Messieurs, & ie n'estime pas en peu de chose d'estre choisi entre tant de personnes, pour comparoistre deuant la grandeur de Crœsus : mais auant que ie parte, ie vous diray qu'vn iour les Loups recommencerent la guerre contre les Brebis, les chiens qui estoiẽt du party des brebis les deffendoient à belles dents, si bien que les Loups preuoyans qu'ils n'y gaigneroient que des blesseures, enuoyerent des Ambassadeurs vers les Brebis, leur proposant que si, pour oster tout soupçon d'inimitié, ils vouloient condescendre de leur liurer les Chiens, ils les laisseroient d'oresnauant viure en paix : les Brebis aueuglez de leurs belles remonstrances, leur baillerent les chiens leurs gardiens, qui aussi tost furent deschirez en pieces à belles dents par les Loups, & puis apres se ietterent sur les brebis, & les deuorerent l'vn apres l'autre, destituez de tout secours : Les Samiens prenant à bon droit, pour eux l'application de cette Fable, vouloient se desdire

& retenir Esope : mais n'y voulant nullement consentir s'embarqua en la compagnie de l'Ambassadeur du Roy Crœsus.

Du depart d'Esope, & de son arriuee en Lydie, rapporte aux Samiens les nouuelles de la liberté de leur ville.

CHAP. XXI.

ESope arriue en Lydie, le Roy voyant vn petit homme si malfait, le regardãt d'vn œil coleré, luy dit: regardez vn peu cét auortõ qui m'a empesché de cõquerir vne si grãde Isle: Esope selon la coustume du païs l'ayant salué, luy respond: Tres puissant Roy, ie ne suis point icy venu vers vous par force, par contrainte, ny par necessité : c'est de mon plein & entier mouuement, permettez moy de vous dire quelque chose. Vn homme s'amusoit à prendre des sauterelles pour les tuer, il prist aussi vne Cygale auec, & la voulant pareillement tuer : la Cygale le prie de ne la tuer point sans suiet, ie suis vne petite crea-

ture innocente, ie n'endommage point les bleds des hommes, ie ne fais tort à personne, au contraire ie rends vn son plaisant & harmonieux de mes aisles, &ie dõne aux passans du contentement, & n'ay pour toute chose que la seule voix: l'homme voyant que c'estoit la verité, luy donne la liberté & la vie: tout ainsi en est-il de moy, Sire, ie vous demande la vie prosterné à vos pieds, ne me tuez point sans iuste cause, ie ne suis point pour faire mal, ny endommager aucun: au contraire ie suis vtile à beaucoup de personnes, leur donnant de bons & profitables aduis, sortans de cette teste: Le Roy oyant Esope raisonner de la sorte, luy dit: ce n'est pas moy Esope, mais la Diuine prouidence qui t'a sauué la vie: Demande moy donc ce que tu voudras, & ie te le donneray: Esope alors luy demande qu'il pleust à sa Maiesté de faire appointement auec les Samiens, ce que le Roy luy accorda: Esope se iettant à ses pieds le remercia de sa debonnaireté & courtoisie, ce fut en ce temps qu'il composa ses Fables, lesquelles il laissa au Roy Crœsus: & sont encores de present en la maison Royalle en Lydie. Le Roy l'enuoya pour Ambassade en Samos, auec lettres de creance pour

terminer le different, & faire appointement auec les Bourgeois de Samos, lesquels sortans hors de leur ville au deuant de luy, luy apporterent force chapeaux de fleurs, & pour luy faire plus d'honneur, firent faire par toute la ville des ieux & dances publiques, Esope faisant lecture des Lettres du Roy, leur monstra qu'vn bien fait n'estoit iamais perdu, que se ressouuenant de la liberté qu'il auoit euë par leur moyen, il auoit impetré de Crœsus la liberté de leur pays. Esope en apres se resolut de quitter l'Isle de Samos, pour s'en aller par le monde disputer auec les Philosophes. Il arriue en Babylone & faisant preuue de sa doctrine, en peu de temps gaigna la faueur du Roy Lycerus, qui le rendit biẽ tost apres, vn des premiers de sa Cour: la paix estoit lors generalle par tout le monde, les Roys s'entr'enuoyoient par lettres des questions Sophistiques les vns aux autres, leur accord estoit tel entr'eux que celuy qui en trouueroit l'interpretation auroit vn certain tribut, que luy payeroit celuy, qui luy auroit enuoyé la question, celuy au contraire qui n'en pouuoient venir à bout, payeroit le mesme prix à l'autre: Esope excellent interprete des Problesmes, enuoyez au Roy

Lycerus, faisoit voler bien loin le renom & la gloire du Roy Lycerus, donnant solution des questions des autres, & en enuoyant pareillement, desquelles ils n'en pouuoient donner raison, laquelle chose apportoit à Lycerus vne infinité de tresors en ses coffres.

Esope adopte Ennus, son ingratitude & perfidie enuers Esope.

CHAP. XXII.

Esope se voyant sans heritiers, à qui laisser ses biens qu'il possedoit, adopte vn Gentilhomme nommé Ennus, il le presente au Roy, & luy recommande comme si s'eust esté son propre & naturel enfant, l'instruit & luy fait apprendre toutes sortes de sciences, fait ce qu'il peut pour son aduancement, luy monstre quelle est la plus seure voye, qui tend à felicité: mais c'est tirer de l'eau d'vne pierre, que de vouloir redresser par preceptes, vn naturel peruers & malin, il suit tousiours son inclination. Esope vient à s'apperceuoir qu'Ennus auoit eu affaire auec sa

concubine, le veut chasser de sa maison: Ennus vient à le sçauoir, propose de s'en venger, ne se contentant pas de son premier mesfait, accumulant peché sur peché contrefait vne lettre en laquelle il escriuoit sous le nom d'Esope qu'il estoit plustost prest, de faire plaisir à ceux qui enuoyoient des Problesmes à Lycerus, pour interpreter, que non pas à Lycerus mesme, & l'ayant cachetée du seau d'Esope, la donne au Roy Lycerus, lequel donnant plustost creance au seau d'Esope, qu'à toute autre chose, commanda tout en colere à Hermipus, que sans dilation il fist assassiner Esope. Hermipus, sans passion, iugeant bien que le Roy à tort irrité cõtre Esope innocent, mis entre ses mains pour estre occis, sa mort viẽdroit en apres à couster plus d'vn repenty à Lycerus, ayant tesmoigné autrefois toute sorte d'affection enuers Esope, ne luy voulut pas manquer encor à ceste fois qu'il en auoit le plus affaire, il le fait cacher dedans vn sepulchre, le nourrissant là dedans tout le temps qu'il y fust: Lycerus ordonne qu'Ennus succederoit à l'office vacquãt d'Esope, luy dõne la mesme charge qu'auoit Esope: Nectenabo Roy d'Egypte vint à sçauoir la mort d'Esope, enuoye à Lycerus vne lettre le

contenu de laquelle estoit qu'il luy enuoyast des maçons qui luy peussent bastir vne tour laquelle ne touchast ny au Ciel ny en terre, & vn personnage qui donnast responce, à tout ce qui luy seroit demandé : s'il le pouuoit faire il luy payeroit tribut, sinon Lycerus le luy payeroit. Lycerus n'eust pas plustost leu les lettres de Nectenabo que voyant que nul ne pouuoit entendre la question de la tour, le repenty ne suiuit aussi tost, d'auoir ainsi fait plustost par passion, que par raison, mettre à mort le pauure Esope, estimant auoir perdu le soustient & le principal appuy de son Royaume. Voyant Hermippus l'affliction & les doleances du Roy, pour la mort imaginée d'Esope: le voulut le destromper & luy faire sçauoir qu'il estoit encor viuant, sçachant bien de quelle importance estoit la vie d'Esope aux affaires du Royaume, on fait venir Esope tout vilain & crasseux, le Roy le voyãt en cét estat ne se peut tenir de pleurer, il commande que l'on le laue & que l'on aye soin de luy: Esope se purgea de ce dont on le chargeoit, & respondit pertinemment aux poincts de son accusation : le Roy vouloit qu'Ennus receust le chastiement de sa desloyauté & perfidie : Esope interceda pour

luy

luy & impetre du Roy sa grace. Lycerus donne à Esope la lettre de Nectenabo, pour la lire, quand il l'eust leuë il se prist à rire & trouua incontinent la solution de la question. Il fait rescrire au Roy Nectenabo, que aussi tost que l'Hyuer seroit passé, on luy enuoyeroit des ouuriers qui luy bastiroient sa tour, & vn hõme qui respõdroit à ses demandes : Lycerus donc renuoya les Ambassadeurs d'Egypte, & remit Esope en sa premiere dignité luy rendant tout ce qu'Ennus auoit vsurpé.

Les Preceptes que donna Esope à Ennus.

CHAP. XXIII.

Esope mettant sous le pied le souuenir du tort qu'Ennus luy auoit pensé faire, le reçoit derechef en sa maison comme son propre enfant, luy laissant les preceptes qui s'ensuiuent.

Mon fils, il te faut en premier lieu aimer & seruir Dieu par dessus toutes autres choses. Tu porteras toute ta vie respect & obeissan-

ce au Roy, comme à vne chose sacrée, & l'image de Dieu viuant en terre. Tu monstreras tousiours à tes ennemis vn visage terrible & affreux, afin que leur ostant le moyen de te nuire tu leur ostes pareillement toute occasion de te mespriser. Monstre toy affable & benin à tout le monde, sois d'vne douce conuersation auec tes amis, de facile accez enuers ceux qui voudront traiter auec toy, par ce moyen tu leur desroberas le cœur, attirant à toy par ta courtoisie, l'amitié d'vn chacun. Tu souhaiteras tout malencontre à tes ennemis, tout heur & prosperité à tes amis. Gouuerne doucement ta famille, traite auec toute douceur ta femme, de peur que (suiuant son naturel leger & inconstant) il ne luy vienne en fantasie de se placer auec vn autre, car ce sexe veut estre flatté & quād par belles paroles on le peut auoir, c'est lors qu'il a l'esprit le moins porté à mal faire: Qu'il ne sorte de ta bouche aucune parole qu'auparauant tu n'ayes songé quant & comment tu dois parler: Fuy ces discours inutiles faits à plaisir, & à perte de veuë comme chose de peu de profit & d'efficace, qu'il ne t'aduienne iamais de te repentir d'vn bien que tu auras fait, tu dois ainsi continuer tous-

iours à bien faire, tost ou tard tu en receuras la recompense. Ne porte point enuie à ceux qui font bien, de peur que le dõmage ne tombe dessus toy, esiouy toy auec eux & tasche par tous moyens de faire encor plus de bien qu'ils ne font. Tu auras soin particulier de tes domestiques, afin que te craignant comme Seigneur, ils te reuerent cõme bien faicteur, si tu as quelque chose de secret caches-le, & ne la communique pas à ta femme, car elle cherche & tente toutes sortes de voyes de se rendre maistresse. Amasse de iour en iour pour le lendemain, car il vaut bien mieux laisser apres sa mort ses ennemis riches, que viuant chetiuement auoir en vie besoin de ses amis, saluë volontiers ceux de ta cognoissance que tu rencontreras par le chemin, car si tu fais autrement tu seras estimé par tout glorieux : & par ce moyen tu tomberas en la mesdisance du monde. Ne donne point entrée en ta maison au calomniateur, ne preste point l'oreille à ses cauillations & mesdisances, car faisant rapport de ce que tu fais ou ce que tu dis, il ne t'espargnera non plus que les autres. N'entreprend aucune chose, qui te puisse en quelque façon apporter de la fascherie, ne t'afflige point de chose qui te

me saduiēne, tout est perissable & suiet à changement. Reiette loin de toy ceux qui te conseilleront de malfaire, bouche tes oreilles à leur mauuais aduis & pernicieux dessains. Hantes ceux à qui tu desires ressembler fuyant la conuersation des personnes qui ne font gloire que du vice. Ennus voyant de quelle affection Esope procedoit enuers luy, attaint au cœur viuement, tant par ses bonnes instructions, que par sa propre conscience, s'en alla incontinent apres, de vie à trespas.

La nourriture de quatre poussins d'Aigle.

CHAP. XXIIII.

ESope appella tous les Oyseleurs du pays, & leur commanda de luy apporter tous les poussins d'Aigles qu'il trouueroit, il en choisit quatre sur quantité d'autres, il leur apprist peu à peu à roidir le col, à porter des corbeilles, puis quelque peu de temps apres y mit des enfans leur faisant prendre le vol, quel-

que part qu'ils voulussent, & de cette façon il les nourrissoit en cette obeyssance, le renouueau venu, Esope appreste tout ce qui luy estoit necessaire pour son voyage, se met en chemin pour aller en Egypte, mettant en inquietude tout le peuple de ce qu'il deuoit faire de ces Aigles, Esope fait sçauoir au Roy d'Egypte sa venuë. Nectenabo dit aux Princes de sa Cour, i'ay bien esté abusé, i'ay creu qu'Esope n'estoit plus viuant au monde, le lendemain en apres, il prist vne robbe de pourpre, & fait reuestir tous les Princes de sa Cour de robbes blanches, il portoit sur son chef vne couronne de diamans: & assis en son throne fait comparoistre Esope, auquel il demanda: à qui m'accompares-tu, Esope? il luy respond, au Soleil du Printẽps: & ceux qui sont à l'entour de toy, à des espics meurs. Le Roy admirant la viuacité de son esprit luy fit presens d'inestimable valeur, le lendemain, le Roy reuestu d'vne robbe blanche, & les Princes de sa Cour de rouges, manda Esope: auquel comme auparauant, il luy demanda: que te semble-il de la grandeur & Maiesté de mon Empire? vous estes vn Soleil, vos Princes des rayons prouenant du mesme Soleil, lesquels s'espandant par tout

vostre Royaume, luy donne lustre & splendeur, le tenãt tousiours en vn estat florissant. Nectenabo, luy dit : Lycerus n'est rien en comparaison de moy, Esope tout en riant luy respond : il ne faut pas ainsi mettre en auant ces paroles, si vous accomparagez vostre Royaume à vostre peuple, il reluira ne plus ne moins que le Soleil fait au milieu des astres : Mais si vous entrez en comparaison contre le Roy Lycerus, la grandeur, la magnificence de son Royaume, opposé au vostre l'obscurcira de telle façon que perdant tout son lustre, descheant de sa premiere splendeur, le vostre aupres, ne sera que des tenebres. Nectenabo voyant comme bien à propos auoit respondu Esope, luy demande : nous as-tu fait venir des maçons pour bastir la tour? Esope respond il ne reste plus que sçauoir le lieu : le Roy sort de la ville & luy monstre le lieu. Esope dispose son affaire, & place aux quatre coins de ce lieu les quatre Aigles auec les quatre garçons : chacun dans sa corbeille, la truelle en la main, & parlant le langage qu'il auoit appris aux Aigles, leur commanda de prendre le vol, les enfans esleuez en l'air crioient : donnez nous du bois, de la pierre, de la chaux pour bastir cét

edifice pour lequel nous sommes icy: Nectenabo voyant ces maistres maçons prendre le haut de l'air, par le moyen de ces Aigles, dit: d'où nous sont icy venus ces hommes volans, Esope luy respond: Lycerus vous les enuoye, ils croissent en son Royaume: & encor hõme que vous estes, vous voulez aller du pair auec vn Roy pareil aux Dieux. Nectenabo dit, Esope ie suis vaincu. I'ay vne autre question à te proposer Esope, i'ay des iumens en mon escurie, lesquelles quand elles oyent hannir les cheuaux qui sont en Babylone, elles conçoiuent tout incontinent: Esope luy dit, Sire, ie vous donneray demain raison de vostre question. Estant de retour en sa maison, il fit lier vn chat & le mena battant par toutes les ruës de la ville: les Egyptiens voyant mal traicter cét animal qu'ils auoient en reuerence, l'arracherent par force des mains de ceux qui le battoient, & en firent rapport au Roy: le Roy fait comparoistre Esope deuant luy, auquel il dit pourquoy as-tu commis vn tel crime, ne sçais tu pas que nous reuerons le Chat, comme nostre Dieu? Sire, luy respond Esope, c'est que l'autre nuict passée ce malheureux Chat à fait vn grand dommage au poulier du Roy

Lycerus, il y est entré de force a estranglé & mangé son coq de iouste, le meilleur & plus hardy qui fust en la terre, & celuy qui luy annonçoit les heures de la nuict, le Roy luy dit: N'as-tu point de honte de mentir de la façon, comme est-il possible que ce Chat en vne nuict soit allé d'Egypte en Babylone? Esope lors se sousriant, luy dit: Et comment, Sire, peuuent conceuoir les Iumens d'Egypte, en oyant le hannissement des Cheuaux de Babylone? le Roy par cela cogneut combien grande estoit la prudence d'Esope. Le Roy curieux de plus en plus de cognoistre la viuacité de l'esprit d'Esope, fit venir de la ville d'Heliopolis, les hômes les plus expers en questions Sophistiques, & leur apresta vn festin, auquel se deuoit trouuer Esope à table: vn de ces Heliopolitains, dit à Esope: ie suis enuoyé de par mon Dieu, pour te demander la solution d'vne question, Esope luy respond: c'est mal parlé à vn Philosophe comme toy, Dieu qui est la source de toute science, qui ne peut rien apprendre de nous, depart liberalement aux hommes si peu de cognoissance qu'ils ont des sciences, n'a pas besoin de nos interpretations, pour cette raison tu n'es pas seul ignorant, mais tu accuses

encor ton Dieu d'ignorance: Vn autre Heliopolitain pour couurir l'affront que son voisin auoit receu d'Esope, par la proposition d'vne question, luy dit: dedans l'enclos d'vn grand & spacieux temple, il y a vne forte colomne, laquelle contient à son enclos douze villes, chacune de ces villes est bastie sur trente pilotis de bois, tout à l'entour desquels courent deux femmes incessamment l'vne apres l'autre.

Esope luy respond, les enfans de nostre pays se proposent cela les vns aux autres, le temple, c'est le monde: le pillier c'est l'an, les villes sont les mois, les poutres sont les iours des mois, les deux femmes ce sont le iour & la nuict, lesquelles se suiuent de pres l'vn l'autre: le iour d'apres Nectenabo assemble les grands de sa Cour, leur disant: Esope sera cause que nous deuons payer au Roy Lycerus le tribut, vn d'iceux luy dit: Nous luy dirons qu'il nous propose des questions que nous n'auons iamais ouy ni entendu: Esope leur dit, ie vous donneray la responce touchant cela, il se retire chez soy & en vn petit morceau de papier escrit ce qui s'ensuit: Nectenabo confesse deuoir au Roy Lycerus mille talens, & le lendemain il pre-

senta cét escrit au Roy, & auant que le Roy desuelopast cét escrit: ses Princes luy dirent, & nous sçauons cecy & l'auons ouy, & nous le sçauons de certain: Alors Esope leur dit, ie vous remercie de bon cœur, puis que vous m'accordez la debte.

Le Roy voyant que le contenu de ce billet, estoit la confession de la debte, leur dit: Ie ne doy rien, & neantmoins vous tesmoignez contre moy. Les autres changeant de notte, dirent nous n'en sçauons rien, & nous n'en auons ouy parler, s'il est ainsi dit Esope: Voila la solution de ma question, Nectenabo rauy en admiration, dit: i'estime le Roy Lycerus, d'auoir en sa possession vn personnage d'vne si rare doctrine? & ayant fait deliurer la debte du tribut à Esope, luy donne congé & le renuoye en Babylone, estant de retour se presente deuant le Roy, luy apporte le tribut de Nectenabo, & luy fait vn recit de ce qui s'estoit passé en Egypte: Lycerus en recompense, luy donne le tribut: & luy fait esleuer vne statuë d'or à Esope.

Du voyage d'Esope en Delphes.

CHAP. XXV.



Velque temps apres, Esope eut enuie de voyager en Grece, il fait trouuer bon son voyage au Roy, qui neantmoins ne luy donna congé, que à condition qu'il retourneroit en Babylone, & qu'il y vseroit le reste de sa vie, il passa par plusieurs villes de la Grece, s'arrestant tantost d'vn costé, tantost d'autre : laissoit par tout preuues suffisantes de son sçauoir : Il arriue en Delphes, les Delphiens l'escoutent, mais n'en faisant point de cas, il ne luy firent ni honneur ni bon accueil : Esope quelque peu fasché, les regardant leur dit: vous estes semblables Bourgeois de Delphes, au bois porté des ondes de la mer, le voir de loin quand il est agité des vagues, il paroist à nostre veuë gros & de grand prix, si tost que le flot la ietté au riuage c'est tout autre chose, alors nous voyons que ce n'est pas chose de grande valeur, quand i'estois esloigné de vostre ville,

entendāt parler de vous, ie vous auois en admiration, mais du depuis que ie suis icy arriué ie me suis destrompé, voyant à present que vous estes les plus lasches & les plus inutiles de tout le reste du monde: Les Delphiens picquez de ce discours, craignans qu'Esope qui s'estoit tant acquis de creance parmi le monde, au partir d'auec eux passant par les autres villes, sa malice ne les fist descheoir de leur reputation, complotterent par ensemble de l'assassiner, ils tirerent vne phiole d'or du temple d'Apollo, lequel estoit en leur ville, & la mirent secrettement parmi les hardes d'Esope.

Esope ignorant de la conspiration, se met en chemin, pour aller en Phocis: les Delphiens le suiuent à la trace, l'arrestent, se saisissent de sa personne, l'accusant de vol & de sacrilege: prennent sa deposition: Esope innocent d'vn larcin qui luy est imputé, nie tant qu'il peut au fait, & voyant en eux vne grande meschanceté & perfidie, tasche s'il peut par raisons ou par exemple, qui leur apporte, de les appaiser: Les Delphiens armez de despit, & d'indignation contre luy, se roidissent contre & rendent ses discours inutiles, & visitant son bagage trouuent la phio-

le du temple enuelopee dedans ses hardes, luy monstrent à vne quantité de peuple present à cét action, qui suiuant d'ordinaire l'animosité & la querelle des principaux d'entre eux, luy mettent la main sur le collet, le trainent par force en prison, auec bruit & grand tintamarre.

Voyant Esope que son affaire alloit de mal en pis, considerant que toutes ses ruses & subtilitez estoient bout à bout de beaucoup trop courtes, pour pouuoir eschapper de ce malheur qui le talonnoit, tout outré de douleur d'vn si subit changement, faisoit quelques regrets à part soy en la prison où il estoit: vn de ses amis nommé Damas, le vient visiter & l'entendant ainsi se lamenter, luy demande le suiet de sa plainte.

Esope luy dit, vne ieune femme à qui son mary estoit decedé, pleuroit & se tourmentoit sans cesse: protestant demeurer le reste de ses iours dans le tombeau où il auoit esté mis: vn paysan qui labouroit vn champ pres de là, apperceput ceste Dame toute esplorée, la regarde, & remarquant en sa face vne beauté que la tristesse ni les larmes ne luy pouuoient oster, en deuient amoureux, il s'approche & prenant place aupres

d'elle dans le tombeau pleuroit auec elle, elle pleuroit la mort de son mary, & le paysan amoureux pour l'amour d'elle, la femme estonnée de le voir pleurer luy demande la cause, il dit auoir perdu sa femme, auquel la femme luy dit, & moy i'ay aussi perdu mon mary. Alors le paysan luy dit, si cela est ainsi, nous sommes tous deux de libre condition, marions nous ensemble: ie vous porteray autant d'affection comme à ma premiere femme, & vous vous me cherirez comme vostre premier mary, leur accord est fait ils se marient: mais cependant qu'ils se lioient ensemble, vn larron en deslioit les bœufs & les en leua, le paysan retourné, & apperceuant la manque de ses bœufs se prist à pleurer, la femme suruenant, luy demande la cause, il luy respond: ie pleure maintenant à bon escient. Autant en puis-ie dire de moy, qui apres auoir franchy tant de perils, eschappé tant de dangers, euité tant d'inconueniens par mes inuentions & finesses, ie pleure maintenant à bon escient, preuoyant qu'il ne me peut venir secours d'aucune part, & que ie ne puis eschapper du lieu où ie suis, duquel n'en sortiray que par arrest de ma condemnation.

La Mort d'Esope.

CHAP. XXVI.

LEs Delphiens firent sortir Esope hors de prison, pour le conduire à la mort, ils choisirent le lieu le plus eminent pour le faire monter, & de là le precipiter de haut en bas, il leur contoit: le rat deuenu ami de la grenoüille, la conuia à souper, l'introduit dans la despence d'vn homme riche: pleine de toutes sortes de viandes, il prie la grenoüille de se bien traiter, la grenoüille luy vient rendre la pareille, l'inuite à son tour à son festin: mais afin que tu ne te lasses en nageant, luy dit elle, i'attacheray ton pied au mien auec vne fisselle, afin que tu nages plus aisément: & de ceste sorte saute dedans l'estang, & nageant iusques au fond de l'eau, le pauure rat n'en pouuant plus se mouroit & disoit, tu me fais mourir miserablement, mais vn plus grand que toy vengera ma mort: vn Aigle apperceut ce rat nager sur l'eau, emporte le rat & la grenoüille attachee l'vn a l'autre, de

ceste façon les deuora tous deux ensemble: Vous me menez par force & sans raison au supplice; mais bien tost apres, ma mort sera vengée, ou par quelques vns de la Grece, ou par le Roy de Babylone: Nonobstant toutes ses allegations, les Delphiens ne luy pardonnerent pas: Esope se iette dedans le temple d'Apollon; pensant estre là dedans en plus grande seureté; mais c'estoit ietter du bois dans le brasier, ils le retirent de là dedans & le trainent au supplice, escoutez moy Bourgeois de Samos, leur disoit Esope: Vn lieure se voyant poursuiui d'vn Aigle, se retire dedans la taniere d'vn escarbot; le supplie de le mettre à couuert dans sa cauerne contre les griffes d'vn puissant Aigle qui le poursuiuoit. L'escarbot prie au nom de Iupiter cét Aigle; de pardonner à vn animal indigne de sa colere; qui estoit en sa cauerne comme en lieu de seureté; & de ne faire point de mespris de sa petitesse; l'Aigle tout courroucé qu'vn si petit animal luy vouloit faire teste, frappant l'escarbot de l'aisle met le lieure en pieces, & le mangea sur le champ, l'escarbot irrité de l'affront qu'il venoit de receuoir, suit l'Aigle à la volee: pour sçauoir le lieu ou elle faisoit son nid, & s'y
estant

estant coulée fist rouler les œufs du haut en bas & les cassa, l'Aigle fasché de la perte de ses œufs, ne pouuant remedier à cette affaire, que chãgeant de place, fist son nid en plus haut lieu: l'escarbot le descouure, fait comme la premiere fois tomber les œufs, l'Aigle ne sçachant à quoy se resoudre, s'aduise de Iupiter, qu'elle estoit en sa sauuegarde, fait ses œufs pour la troisiéme fois dedans son giron, & les luy recommande : l'escarbot voletant iusques au Ciel, laisse tomber dedans le sein de Iupiter vne boule toute ronde de fiens, lequel se leuant debout pour secoüer l'ordure, ne songeant plus à l'Aigle, laissa tomber incontinent les œufs tant recommandez en terre & les fracassa, Iupiter venant à sçauoir le fond de la querelle que l'escarbot en indignation de l'iniure receuë de l'Aigle, faisoit tous ses efforts pour en faire finir la race, parla à l'Aigle en faueur de l'escarbot, & le tança d'auoir ainsi mesprisé l'escarbot, qui le prioit à son nom de pardonner au liéure.

Iupiter ne voulant pas que la race des Aigles defaillist, conseilla à l'escarbot de faire appointement auec l'Aigle, mais l'escarbot offencé ne voulut point d'accord, pour ceste

cause Iupiter remit la procreation des Aigles en vne saison, que les escarbots ne se monstrent point: Messieurs de Delphes, ne permettez pas que l'on vous face à iamais ce reproche, d'auoir mesprisé vn puissant Dieu, le temple duquel est dedans l'enclos de vostre ville, dedans lequel ie me suis retiré, n'irritez point vn Dieu en la sauuegarde duquel ie me suis ietté, il a les bras longs pour chastier les malfaicteurs, & pouuez tenir chose asseurée qu'vn tel crime tost ou tard, ne demeurera iamais impuny.

Les Delphiens ne tenoient conte de ce qu'Esope leur disoit, & luy pour tascher de les esmouuoir à pitié, voyant que c'estoit temps perdu, leur dit: Oyez dõc cruels & sanguinaires, vn laboureur auoit passé tout le temps de sa vie aux champs, sans iamais auoir esté en la ville, il eut enuie d'y aller, ses gens attelerent le chariot & le laisserent aller tout seul, comme il estoit en chemin l'air s'obscurcist, vne grosse tempeste de pluye & de vent s'esleue, l'orage estoit grande & l'obscurité vniuerselle, les asnes se fouruoyant du chemin alloient ou bõ leur sembloit, en fin de temps apres auoir bien erré, les asnes se mettent charrette & le vieillard dans vn fossé. Le

vieillard destitué de tout secours se lamentoit ainsi. O Iupiter quelle grande offence ay-ie commis? en quelle façon ay-ie peché cõtre ta diuinité? d'auoir permis que ie sois ainsi miserablement tombé dans ce precipice, faut-il que ie perde ainsi la vie & que ie sois traicté de la sorte, non point par des cheuaux courageux, ni par l'obstination de quelques mulets: mais par les plus lasches de tous les animaux du monde: Autant en puis-ie dire de vous traistres que vous estes, ce me seroit vne grande consolation en mon malheur, si ie venois à mourir par les mains d'vn peuple courageux & magnanime que non pas estre ainsi malicieusement assassiné par la plus infame & peruerse nation qui soit sous le Ciel.

Estant pres de faire le saut de haut en bas, pour tenter le dernier coup, il leur dit ceste derniere Fable: Vn homme ayant vne tres belle fille laquelle il aimoit grandement, enuoya sa femme au champs, estant resté seul auec sa fille, la prend à force: La fille voyant l'effort que son pere faisoit de luy rauir sa pudicité, luy dit: c'est meschamment fait à vous mon pere, vous taschez à m'oster ce que vous me deueriez cõseruer au peril de milles vies: I'aimerois beaucoup mieux estre deshonorée par plusieurs autres que par vous, qui m'auez engendrée: C'est à vous à qui ie parle maintenant nation abominable, ie priserois plus mille fois mourir, enseuely dans les ondes de la mer, ou bien d'estre noyé dãs le gouffre & le perilleux destroit d'Afrique, que de souffrir iniustemẽt sans cause vne mort

par vos mains qui vous sera à iamais ignominieuse, i'appelle à tesmoin le Dieu souuerain du tort que l'on me fait, ie meurs contre toute iustice & equité, il m'exaucera sans doute & vengera en peu de temps par feu, guerres, maladies, & autres inconueniens ceste mienne mort. Ils le font monter donc sus vn coupeau des roches Phedriades, & delà le precipiterent de haut en bas, cela aduint viron la cinquantiéme Olimpiade. Peu de temps apres la peste se met dans la ville, l'Oracle consulté respond: qu'il estoit besoin de faire reparation de la mort d'Esope, & voyant la grand faute qu'ils auoient commise de l'auoir iniustement fait mourir, ils luy dresserent en sa memoire vne Pyramide, les principaux de toute la Grece sçachant que l'on auoit fait mourir Esope, furent en Delphes & firent eux mesmes la recherche & la vengeance de ceux qui auoient esté autheurs & conspirateurs de sa mort.

Fin de la vie d'Esope.



INSTRVCTIONS MORALES ET POLITIQVES TIREES DE DIVERSES FABLES.

Fable Premiere.

De l'Amour & de la Folie.



TOvs les Dieux ayant vn iour esté mandez par Iupiter, pour resoudre de quelques affaires touchant le gouuernement de la terre, ils n'eurent pas plustost receu ce commandement, qu'enuieux les vns sur les autres à qui

paroistroit le plus obeissant en moins de rien, ils se trouuerent deuant Iupiter, pres de receuoir ses commandemens, & de contribuer de toutes leurs Puissances à l'execution de sa volonté.

Mais comme il y auoit vn grand silence à cause du lieu & de la presence de celuy qui presidoit, voila qu'vne forme de batterie s'entend à la porte du Ciel, en sorte que la rumeur croissant, cela fut cause que Iupiter comme tous les Dieux, voulut sçauoir qui estoient ces impudens qui apportoient si peu de respect à vne compagnie si celebre, tellement qu'il enuoya tout aussi tost Mercure, lequel trouua que c'estoient l'Amour & la Folie qui faisoient ensemble à coups de poing, ce qui luy donna occasion de rire en telle sorte, que sans leur demander ny la cause ny le subiet de leur querelle, il s'en retourna à l'assemblee & ne leur

sceut faire d'autre rapport que celuy cy. Ie viens de voir l'Amour & la Folie qui se battent, & i'ay eu tant d'enuie de rire quand ie les ay veu aux mains, que ie n'ay peu leur demander le subiet de leur combat ; mais quelques autres m'ont appris que ç'a esté la Folie, qui s'estans rencontré à la porte en mesme temps que l'Amour, a voulu passer deuant, ce que l'Amour empeschant de tout son pouuoir, la Folie l'a pris par derriere, & le iettát par terre luy a donné vn grand coup de poing sur les yeux, tellement que de faux borgne qu'il estoit ; ie croy que l'on peut dire à present que c'est vn meschant aueugle. Le voyci venir qui vous vient faire sa plainte, par laquelle vous apprendrez plus amplement le subiet de son infortune: Il n'eut pas plutost acheué, que l'Amour entre le visage tout couuert de sang, ses cheueux tous cordelez à force de pous-

siere & de bouë, dont ils estoient chargez: sans carquois, sans fléches, les plumes de ses aisles toutes vsees, ny restant plus que les gros tuyaux, qui le faisoient prendre plustost pour vn diable, que pour vn Dieu, en cette sorte il parut deuant toute la compagnie: laquelle à cét aspect fut tellement meuë de compassion, que son estonnement ne se peut exprimer que par vn long silence: ce que voyant l'Amour, & qu'il auoit vne audience tout autre que la façon de faire de Mercure ne luy auoit fait esperer, Il leur commença à leur parler en ceste sorte.

„ Grands Dieux, de qui la puissance
„ ne se mesure que par la volonté, &
„ dont la bonté & la misericorde sont
„ sans terme; Ie me viens plaindre vers
„ vous du tort & de l'iniure que m'a
„ fait vne nouuelle Deïté, que l'on
„ nomme la Folie & vous demande

iustice auec autant de supplication „
comme vous deuez auoir de ressen- „
timent de l'outrage qui m'est arriué, „
parce qu'estant outragé comme vous „
me voyez, & si peu de clarté qui me „
restoit, ostee par vn malheureux coup „
de poing, qu'elle m'a donné. Vous „
autres qui cherissez les blessures qui „
viennent de ma part, & qui ne viuez „
point si vous n'estes animez de l'A- „
mour, Il est à craindre que ne sçachás „
plus me conduire, & faisant toutes „
choses par hazard: Ie ne vous blesse „
aussi bien de quelque vieille qui par „
sa laideur & deformité peut porter le „
nom de sorciere, cóme de la nymphe „
la plus belle & la plus agreable, que „
vous puissiez vous proposer de seruir „
& d'aimer, & par cette raison conside- „
rez que ce n'est plus mon interest qui „
parle mais le vostre, & qui vous presse „
de reprimer par vostre iustice vne „

„ effronterie qui ne peut estre toleree
„ qu'à vostre confusion.

L'Amour eut parlé dauantage, Mais la Folie qui ne se pouuoit tenir en place, & mesme que la grand enuie de parler luy auoit fait ouurir & refermer la bouche deux ou trois fois tant elle auoit d'action pour sa cause, tout cela luy fit rompre toute sorte de respect, & se presenter ou elle dit tout aussi tost.

„ I'aduouë tout ce dont l'Amour
„ s'est plaint, & ne croy pas qu'aucun
„ nous iuge (s'il est bien sensé) que ce
„ ne soit à mon aduantage, il se plaint
„ de ce que i'ay voulu marcher deuant,
„ & ie luy demanderois volontiers quel
„ rang il voudroit que ie tinse, luy de
„ qui les traicts & les fléches ne font
„ point de bresche en vne ame, que l'on
„ ne m'en face aussi tost la cause, & qui
„ n'a point de viuacité dans ses entre-
„ prises que par mon action, que l'on

s'enquiere vn peu de ceux de qui l'âge ,,
& la longueur des iours acquis se- ,,
roient bien vn siecle d'annees per- ,,
duës qui leur cause faire tāt de badine- ,,
ries, tant de simagrees, & en vn mot ,,
pratiquer dans l'aage des vieillarts, ,,
les folies des ieunes gens que l'on leur ,,
demande qui leur cause ces trāsports. ,,
Sans doute, ils ne respondront iamais ,,
que ce soit l'Amour, ains au contrai- ,,
re que c'est la Folie qui seule leur ,,
donne ces saillies d'esprit, & que sans ,,
elle leur aage à trop d'experience ,,
pour ne cognoistre pas les surprises de ,,
l'Amour ; mais que pour la Folie il ,,
est pardōnable à qui que ce soit d'estre ,,
fol parce que c'est le propre d'vn bon ,,
esprit d'en auoir vn petit traict, que ,,
l'on s'enquiere apres de ceux là mes- ,,
mes qui par raisons doiuent tenir ,,
son party, à cause de la ieunesse qui ,,
dispose leur nature à gouster sa vo- ,,

„ lupté, que l'on leur demande qui leur
„ donne ceste temerité de rompre vne
„ porte pour passer, puis apres par vne
„ fenestre, d'estre toute vne nuict dans
„ vne ruë pour au leuer du Soleil, baiser
„ cinquāte fois l'huis d'vne maisō, pour
„ l'amour de celle qu'ils ayment, & puis
„ en l'entretien s'amuser à mille petits
„ fatras de discours pour ne sçauoir le
„ plus souuent que dire auec vne infi-
„ nité de babioles, pour lesquelles il
„ faut feindre s'interesser à cause de la
„ complaisance que l'on doit à la chose
„ aymée, que l'on leur demande en sin-
„ cerité de conscience, apres qu'il n'ont
„ plus tant de passion & que les yeux
„ de leur iugement peuuent voir la ve-
„ rité de leurs actions; qu'est-ce qu'ils
„ estiment le plus puissant dans toutes
„ ces choses qu'ils viennent de faire, ils
„ respondront asseurément que quoy
„ que l'Amour en soit la cause, que la

vigueur d'icelles n'appartient rien „
qu'à la Folie, que sans elle l'Amour „
n'est qu'vne stupidité, qui nous rend „
chagrins, melancoliques, importuns, „
de mauuaises humeur, & en vn mot „
à peine; & à charge de tous ceux qui „
nous reçoiuent, là où ceux qui ont vn „
petit traict de ma Folie, apres que „
leur passion les a fait tesmoigner par „
les yeux combien sont puissants les „
charmes qui detiennent leurs ames „
apres que par vn long extase, ils ont „
monstré qu'il ne se peut plus rien ad- „
iouster à leur douleur; vous les voyez „
partir de la main faire le saut rond, & „
la capriole au bout pour tascher de „
se rẽdre plus agreables, proferer mil- „
le belles choses à la loüange du suiet, „
aimé & estre perpetuellemẽt en actiõ, „
ce qui les rend tellement considera- „
bles dans vne compagnie qu'autant „
qu'vn amoureux sans estre vn peu Fol „

„ est fuy & reietté autant celuy-ci est-il
„ cheri & desiré d'vn chacun.

Elle eut parlé d'auantage comme ne se sçachant taire. Mais Iupiter se leuant de sa place, & luy faisant le signe du silence, s'en alla prendre les voix & deliberer auec la compagnie ce qui se pourroit faire en vne affaire si importante. Les opinions furent diuerses & beaucoup pencherét à la rigueur, apprehendans, comme ils disoient, que si la punition ne s'en faisoit que la Folie qui par ces raisons vouloit faire croire qu'elle estoit entierement necessaire au commerce de l'Amour, il estoit fort à craindre que l'Amour ne se sçachant plus conduire elle ne fust si effrontée de prédre son arc & ses flesches & de se mettre en sa place, & ainsi que ceux qui d'oresnauant seroient blessez de ses traicts receuroient ce reproche, qu'ils seroient espris de la Folie & non pas de

l'Amour, les autres plus doux disoient que le mal estoit arriué qu'il n'y auoit point de remede, & qu'il n'estoit pas à propos n'y possible de condamner vne Deïté ; que la Folie en estoit vne qui auoit desia acquis beaucoup de creance parmy le monde, tellement que sa punition aporteroit de la rumeur & de l'alteration en l'esprit de ceux qui n'affectionnent la vie qu'à condition de cette liberté, qu'il estoit plus à propos de les remettre bien ensemble que de les aigrir d'auantage, & les obliger en dépit l'vn de l'autre, à tyranniser vne ame, & la rendre par ce moyen plustost hebettee & sans esprit que folle ny amoureuse : Iupiter considerant toutes ces raisons, comme il est tousiours plus porté à la douceur qu'à la punition, se tourna du costé de la derniere, & prononça en ceste sorte.



IVGEMENT.

Apres auoir ouy les raisons d'vne part & d'autre, & consideré les diuers interests qui meuuent nos passions, Nous auons ordonné & ordonnons que l'Amour d'ores en auant pour couurir l'affront qui luy a esté fait, prendra vn bandeau, raccommodera ses aisles, & se fournira

de fleſches à l'ordinaire pour reblesſer comme auparauant ceux qu'il aduiſera bon eſtre, mais d'autãt que la Folie a eſté ſi temeraire que de luy creuer les yeux, & par ce moyen luy oſter toute ſorte de conduite, eu eſgard aux accidens qui en pourroient arriuer: Nous ordonnons quelle ne l'abandonnera point, quelle luy ſeruira de guide

toute sa vie, & qu'il ne fera rien sans elle. Et pour autant que cét Arrest sembleroit empescher la liberté que nous auons octroyee aux hommes, Nous declarons que chacun de quelque qualité ou condition qu'il soit pourra estre Fol sans estre amoureux, mais non pas amoureux sans folie.



AV LECTEVR.

A My Lecteur, *Ie t'aurois donné selon la methode que ie tiens dans ces Fables vn sens & vne application de celle cy, mais parce que la Fable est vn peu longue : I'ay eu crainte de t'estre ennuyeux, & au lieu de complaisant importun, c'est pourquoy tu me dispenseras, ioint que ie croy que tu la conçois aussi bien & mieux que moy, n'estant pas besoin de grand estude pour croire ce que nous voyons tous les iours, qui est à dire que tous les Amoureux sont foux.*

FABLE II.

D'vne femme qui auoit perdu son mary.

VNe ieune femme voyant son mary fort malade & prest à mourir, le regrettoit auec vne telle tristesse, qu'il paroissoit à sa façon de faire quelle ne pouuoit iamais receuoir aucune consolation. Les parens, & particulierement le pere firent ce qu'ils peurent pour la resoudre, & lors que le pere luy disoit : Ma fille vous ne deuez point pleurer ny vous affliger comme vous faites, ce mary ne vous a point esté donné à condition de ne mourir point, tout ce qui est icy bas est mortel, & si la fortune eut voulu il vous auroit aussi bien veu partir la premiere comme vous estes en peine auiourd'huy de luy voir

tenir

tenir ce chemin, & puis luy parlant doucement à l'oreille luy disoit, quand vostre mary mourra, vous en pouuez recouurir vn autre, & en sçay desia vn pour vous qui est beaucoup plus beau & plus gentil que celuy-cy, la ieune femme à ces mots: commença à s'escrier, hà! Mon Dieu, mon pere, si iamais vous m'auez porté quelque affection, & que la bonne volonté que vous m'auez tousiours fait paroistre se soit particulierement tesmoignee au choix de ce Mary que vous m'auez donné, lequel ie croy que la mort me rauira bien tost par ceste mesme affection, ie vous coniure & vous supplie de ne me parler point ny d'vn autre mary, ny de changer de volonté: Lors que vostre commandement m'a obligé de l'aimer, ie m'y suis portee auec tant d'affection & si entierement que ie ne crois pas en auoir de reste pour

me tirer de la peine ou la mort de mon pauure mary me va ietter, c'est pourquoy ie vous supplie de ne m'en parler plus, si vous ne voulez que ie finisse quand & luy, car les ressentimens que i'en ay sont si grands que ie n'y pense iamais ny n'entends prononcer ce mot de mary, que ce ne soit ce me semble autant de cousteaux qui me donnent au trauers du cœur, pendant tout ce discours & toutes ces plaintes le mary mourut, ce qu'entendu par ladite ieune Dame, elle s'escria encor plus fort que deuant, & peu s'en fallut en apparence quelle ne rendit l'esprit, par sa douleur quelle tesmoignoit n'auoir point de pareille : Mais comme les choses violentes n'ont point de duree, ce dernier tesmoignage de nature ayant comme fait son cours, & ne restant plus sur son visage que l'apparence d'auoir pleuré, elle demanda à son

pere en ceste sorte: Mais mon pere parmy mon affliction, vous m'auez parlé que vous me vouliez donner vn autre mary que le mien, beaucoup plus beau & plus gentil, Ie vous prie dites moy quel il est, & où il est, ie le voudrois bien voir.

SENS MORAL.

IL n'y a point de doute qu'à l'aspect de ceste Fable, beaucoup blasmeront les femmes, & diront que pour vne si grande fidelité quelles nous font iurer lors que nous leur protestons du seruice, la monnoye dont elles nous recompensent n'est qu'vne monnoye legere, laquelle est d'autant plus de mauuais aloy & de peu de mise, que plus elles s'en seruent & plus cognoit-on qu'elles n'ont autre chose à payer, & que tout ce que l'on en peut attendre n'est rien que de la legereté.

Mais pour leur deffence, ie dis que si la plusp art des hommes ont tousiours estimé que l'amour soit vn bien, & que nous ne soyons au monde que pour rechercher la possession de ce que nous estimons tel, les femmes qui en bruslent & qui par vn honneste ressentiment tesmoignent comme celle-cy dans ceste Fable, vouloir par vn legitime mariage rentrer dans la pratique des contentemens que l'on y reçoit sans perdre le temps à viure comme font les vefues entre l'esperance & la crainte. Ce sont ces femmes là que ie trouue par ces raisons estre estimables entre toutes les autres, & lesquelles on ne peut blasmer de legereté, puis que n'y ayant rien qui nous en empesche tant la legereté qu'vn legitime mariage, l'on les voit n'en estre pas si tost dehors que pour fuir ces noms honteux d'inconstante & de legere, elles redemandent tout aussi tost vn autre mary.

FABLE III.

D'vn Cygne & d'vn Oye.

VN homme auoit vn Oye & vn Cygne, lesquels il nourrissoit pour differentes causes, dont l'vn estoit nourry pour chanter, & l'autre engraissé pour manger. Cét vn homme pour quelque festin qu'il auoit affaire commanda à son Cuisinier de tuer l'Oye, le Cuisinier obeissant à ses commandemens s'y en va. Mais comme il estoit nuict & que l'on ne voyoit plus, au lieu de prendre l'Oye, il print le Cygne lequel se sentant pressé & pres de la mort se mit à chanter, aussi tost le Cuisinier cognoissant à sa voix, que ce n'estoit point l'Oye le laissa aller, Ainsi la la beauté de son chant luy sauua la vie.

SENS MORAL.

QVoy que ceste Fable soit faite pour tesmoigner la puissance que la Musique à sur nos volontez, & que son intention n'aye autre fin que de nous asseurer de sa force & de son excellence si est-ce qu'vn simple vt, re, mi, fa, sol, là, entonnè me semble trop peu de chose pour luy donner la puissance d'euiter la mort, & de fleschir en telle sorte la mauuaise volonté d'vn homme, qu'au lieu de nous estre inexorable & cruel, il nous soit par elle rendu courtois & gracieux, il est pourtant vray me dira quelqu'vn que Dauid s'en seruit en l'esprit de Saül, qu'Orphee en voulut adoucir la fureur des Bachantes, que Dieu mesme nous l'a ordonnée pour le culte de sa gloire, si bien que par là l'on luy peut donner de grandes prerogatiues sur toutes les choses dont les

hommes se peuuent mesler, neantmoins l'action auec laquelle on fait les choses estant beaucoup plus consideree que la chose mesme, il me semble que ces personnages icy qui se sont seruis d'elle, n'ont obtenu l'effect de de leurs entreprises que par leur vertu & leur prudence, dont ils la sçauoient appliquer. Le temps est ce qui forme les accords, & sans ce temps les Musiciens n'ont point de grace à se faire entendre. Vne ame emportee de colere eschappee à soy mesme pour contenter sa passion, seroit fort difficile à ramener par vn simple son, si la prudence de celuy qui le fait parler n'en sçauoit appliquer à propos la douceur, tellement si l'effect en reüssit heureusement, il vaut bien mieux en estimer la cause que l'effect qui ne peut paroistre sans elle: Disons donc que ce Cygne & cét Oye dans vn mesme lieu couuerts de la nuict qui rend toutes choses égalles, eut facilement esté pris pour son compagnon, si la prudence ne luy eut fait produire à

temps & à propos ce qui estoit de son sçauoir, & de sa vertu. La fortune est vne nuict pour les hommes qui les couure & cache indifferemment & malicieuse qu'elle est, les mesle d'ordinaire & les engage auec les plus miserables, & dans les plus grandes difficultez: Mais ceste vertu que nous possedons estant opposee par nostre prudence aux accidens qu'elle nous enuoye, elle n'esmousse pas seulement ces pointes mais les rend inutiles, & de plus nous fait tellement considerables enuers les plus cruels ministres de sa volonté que l'on nous espargne comme ce Cygne dans ceste Fable, auec autant d'amour que de crainte: Voila comme il ne consiste pas seulement de sçauoir chanter pour tirer vn tel fruict d'vn si petit trauail, mais que la prudence de sçauoir vser d'vne telle vertu nous sauue la vie & l'honneur, & nous releue auec tel ascendant par dessus nos ennemis, qu'ils ne nous approchent facilement, mais nous regardent comme admirables.

FABLE IIII.

D'vn homme & d'vn Dieu de bois.

DAns les temps passez lors que l'Idolatrie estoit en regne, chacun se faisoit des Dieux à sa fantasie, & leur deuotion quoy que mal à propos estoit telle, qu'il ne s'en voyoit vn seul qui n'eut quelque figure qui l'adoroit pour Dieu dans sa maison : Vn homme en auoit vne, laquelle il prioit tous les iours à ce quelle voulut luy accroistre ses moyens & ses commoditez ; Mais tout au contraire, au lieu de receuoir quelque fruict de ses prieres, ny de viure auec plus d'aise & de commodité, sans cesse il luy aduenoit quelque perte, & ainsi restoit pauure & miserable, tellement que demy desesperé, il prend

ſon Dieu qu'il adoroit auec ſi grande deuotion, le iette contre terre, le tourmente de coups de telle façon qui luy rompit les iambes, puis en fin luy fend la teſte, de laquelle il ſortit grande quantité d'or & d'argent, alors ceſt homme bien eſtonné commença à dire, voyci vne choſe eſtrange: I'ay honoré ce Dieu autant que i'ay peu pour auoir quelque bien de luy, & ie ne l'ay peu obtenir qu'en le deshonorant.

SENS MORAL.

LE ſens de ceſte Fable, nous monſtre qu'il y a quelque fois du hazard aux choſes, & que la bonne conduite ne fait pas bien ſouuent la plus grand partie d'vne bonne fortune: Ceux de qui nous l'eſperions ont leurs bonnes & mauuaiſes humeurs, & ſemblent eſtre important de trouuer pour l'obtenir

l'eux, le temps & les amoureux appellent l'heure du Charetier dans ceste heure là, l'on peut tout oser & rien n'est trouué mauuais que ce qui n'est pas assez hardiment entrepris de dire que ce soit vne heure qui n'arriue que par desespoir, & qu'il faille de l'importunité & rompre la teste à vn chacun pour l'obtenir c'est vn abus. La Fable ne nous enseigne pas cela, Mais elle dit que le temps est le vray medecin des plus desesperees maladies, & qu'ayant la patience d'attendre les occasions, nous trouuons bien souuent nostre bien d'où nous n'auons esperé aucune sorte de remede.

FABLE V.

D'vn Singe & du Renard.

LE Singe rencontra vn iour le Renard, & luy voyant sa queuë qui estoit grosse longue & belle, il comen-

ça à luy dire, tu vois que ie n'ay poin
de queuë pour couurir ma nature, &
que toy tu en es suffisamment fourny
c'est pourquoy afin que cela me rende
vn peu plus recommandable, ie te prie
de me faire quelque petite part de la
tienne, à quoy le Renard respondit à
l'heure mesme, ie la verrois plustost
trainer quatre pieds en terre que d'en
couper la moindre partie pour en cou-
urir le cul d'vn Singe.

SENS MORAL.

S'Il ne s'agissoit icy pour le sens de ceste Fable, que de prester sa queuë nous n'aurions pas beaucoup de peine de trouuer des exemples de ceux qui la prestent fort volontiers, mais laissant la raillerie à part, nous dirons que la Fable ne nous a voulu monstrer autrechose sinon que la Charité est

si peu exercee auiourd'huy par le monde, que quoy que les riches soient extrémement riches, & qu'ils voyent les pauures extrémement pauures, si est-ce qu'ils ne leur prend aucune volonté de leur departir de ce qu'ils ont de trop, leurs biens & leurs commoditez les aueuglant de telle façon, qu'ils sont en vne perpetuelle faim d'en auoir, ou en vne ignorance extréme qui est de ne pouuoir cognoistre le mal qu'ont ceux qui sont au dessous d'eux, & qu'eux mesme possible ont eu, & ce que la fortune peut estre leur garde au dernier eschelon de sa rouë.

FABLE VI.

D'vn Paysan.

VN Paysan estant sur le dernier poinct de sa vie, & prest de rendre l'esprit à Dieu, ne sçachant par quelle inuention obliger ses enfans à trauail-

ler, & leur faire cognoistre par effect, comme il leur auoit tousiours remonstré par discours que le labeur & la peine enrichissent l'homme, s'aduisa de ceste ruse apres les auoir tous fait appeller, il leur parla en ceste sorte; mes enfans Dieu m'ayant appellé & par l'ordre de nature, vous laissant encor apres moy, il est raisonnable que mon labeur & mon inuention vous soient cogneuës, & que si peu de bien que le soin & la diligence m'ont apporté vous soient departies, vous deuez donc sçauoir que tout mon bien est ceste vigne que ie vous laisse, que i'ay cultiuee & mesnagee autant comme i'ay peu, laquelle par ceste façon m'a rapporté tousiours autant qu'il m'a esté necessaire pour vous entretenir, si vous viuez comme moy, vous aurez les mesmes biens & les mesmes felicitez: les enfans prenant les paroles de leur pere tout

d'vn autre biais qu'il ne l'auoit entendu & croyant qu'il auoit enfouy quelque thresor dans la vigne, il ne fut pas si tost mort qu'ils en firent partage, & chacun dans ce qui leur appartenoit commença à foüiller & remuer toute la vigne : Mais ne trouuant rien autre chose que de la terre ils estoient comme au desespoir, iusques à ce que la vigne venant à rapporter l'annee ensuiuant beaucoup d'auantage qu'elle n'auoit accoustumé à cause quelle auoit esté remuee, ils commencerent lors à cognoistre que le tresor qu'il pouuoient esperer estoit le trauail & la peine dont leur pere leur auoit parlé, & l'inuention de ce bon hõme fut cause qu'ils amenderent leur vie, & qu'ils augmenterent & vesquirent tousiours selon son desir.

SENS MORAL.

CEste Fable nous apprend que pour amasser des biens de la fortune, autant qu'il en faut pour contenter vne honneste enuie, qu'il n'y a que le trauail, la peine & l'assiduité qui nous y puisse faire reüssir, & que par ce moyen chacun dans sa condition peut luitter & surmonter tous les malheurs dont se sert l'enuie : Pour nous trauerser la raison de cela, est que Dieu benit le trauail.

FABLE VII.

Du Corbeau & du Renard.

VN Corbeau estoit sur vn arbre, & vn Renard passant par là, considerant l'actió de ce corbeau, tout glorieux de ce voir perché si haut, & de plus d'auoir en son bec dequoy viure tout le long du iour, qui estoit vn formage assez grand & assez beau : le Renard medita incontinent de luy tirer ce formage du bec, pour ce faire s'opposoiét de grandes difficultez: le Corbeau estoit tellement haut que le Renard n'y pouuoit attaindre, & quand cela ce fust peu faire le Corbeau pouuoit voler ce que le Renard ne pouuoit pas, tellement que sa force & son agilité luy estoient comme inutiles à contenter son enuie, neantmoins ayant cógneu

par experience que son esprit luy auoit tousiours fourny d'inuentions pour le tirer des plus grandes difficultez, il resolut de s'en seruir, & pour ce faire voyant que l'action du Corbeau tesmoignoit beaucoup de presomption de soy mesme, & qu'il n'y a rien qui attire ny qui trompe plus facilemẽt ces esprits là que la loüange, il resolut de luy en donner en telle sorte, que cela le peust obliger à vser de remerciemens enuers luy, où de vanité enuers soy-mesme, & qu'ainsi dans ces actions là il ouuriroit le bec, son formage tomberoit à terre & qu'il le pourroit facilement prendre, tellement que voulant tenter si ce qu'il auoit proposé en soy-mesme reüssiroit comme il se l'estoit promis, il commença à luy parler en ceste sorte.

„ Ie n'auois point creu iusques à pre-
„ sent qu'en la renommee il y eut autre
„ chose que de la verité, neantmoins

i'apperçoy te voyát quece qui est bien „
souuent en la bouche de plusieurs ne „
vaut pas le tesmoignage d'vn seul. Vn „
chacun dit que tu es noir, & tellement „
noir que de la poix ne semble pas plus „
noire, & moy tout au contraire ie te „
voy si blanc, & ta blancheur si viue „
que la neige comme ie croy, ne luy „
feroit pas honte: Le signe que l'on „
vante tant pour ce suiet n'a point d'a- „
uantages de la nature pour se preua- „
loir contre toy si ce n'est de la voix, „
& encor ie ne crois pas que tu ne l'a- „
yes tres-belle; & cela estant tu te peux „
dire estre le plus beau & le plus parfait „
de tous les oiseaux, Chante vn peu ie „
te prie, afin que ie puisse estre aussi ve- „
ritable Iuge par l'ouye comme ie l'ay „
esté par la veuë.

Le Corbeau se sentant loüer de la façon, & desia emporté de la bonne opinion de soy mesme, se laisse aller as-

sez facilemẽt à ceste creance qu'il estoit le plus beau de tous les oiseaux, & voulant monstrer puis que l'on l'auoit creu par son plumage estre tel que sa voix ne dementiroit nó plus ceste opinion, il se mit à vouloir chanter: mais il n'eut pas si tost ouuert le bec que son formage tomba, lequel fut promptement recueilly par le Renard, qui ne faisoit qu'attendre ceste occasion, & s'enfuyãt se mit à rire de ce que le pauure Corbeau auoit esté desseruy de la façon, & que par sa vanité il seroit contraint à disner de vent, restant ainsi le Corbeau si triste & melancholique d'auoir esté moqué de la sorte, qu'il resolut dés lors en auant de ne faire plus le musicien, au contraire de crier tout simplement en basse notte cras cras.

SENS MORAL.
Du Corbeau, & du Renard.

LA fable nous monstre qu'il en est de si extrémement vains, que quoy que l'on leur puisse proposer pourueu qu'ils le puissent attribuer à quelque aduantage pour eux, que facilement ils croyent tout ce que l'on leur dit, & ne cognoissent point de mal qui ne soit ce leur semble à leur aduantage. Mais d'autant que la bonne opinion que l'on nous donne, & celle que nous prenons de nous mesmes, nous trompe fort facilement, parce que les discours pour nous la persuader s'adressent d'ordinaire aux actions, qui semblent en nous estre les plus recommandables: Nous deuons d'autant plus la fuir, que les loüanges de soy ne furent iamais bonnes ny estimees, & qu'vn homme qui fait profession de mentir comme ces donneurs de loüanges, ne nous peut iamais dire aucune verité.

FABLE VIII.

De deux Raynes.

DEux Raynes estant en voyage passerent par vn estang, & comme c'est leur naturel de demeurer parmy les eaux, voyant que celuy-cy estoit à sec, commencerent à dire, cecy à bien esté autrefois vne de nos demeures, mais à present qu'il est sec nous ny pouuons pas rester, & ie suis d'aduis que nous poursuiuiős nostre chemin & que nous en cherchions quelqu'autre, sur ceste resolutiő ils allerent encor vn peu plus auant & rencontrerent vn puits, lors vne d'elles apres l'auoir regardé commença à dire compagne m'amie, voyci vn lieu où nous pourrons bien demeurer, & nous reposer du long trauail que nous auons eu par le chemin, parce que ie le vois presque plein

d'eau, & par ce moyen nous pouuons auoir le couuert & la vie, l'autre apres auoir ouy ceste propositiō commença à luy dire, ie voudrois bien aussi bien comme toy me pouuoir reposer, ie ne suis pas d'vne autre paste que tu es pour faire meilleur marché de ma peau: mais considere qu'estans entrees dedans ce puits, & ce puits venant à se secher par quel moyen est-ce que nous en pourrons ressortir.

SENS MORAL.

Ceste Fable nous monstre que nous ne deuons point faire inconsiderément ce que nous entreprenons, & particulierement les choses qui n'ont pour but que nostre contentement & nostre plaisir, parce que s'il aduient que l'issuë en soit mauuaise, comme c'est vne chose que nous auons entreprinse dire-

ctement de nous mesmes, elle est d'autant plus regardee, & fait plus facilement cognoistre nos bonnes & mauuaises parties, tant de nostre fortune comme de nostre prudence, de plus n'ayant point dedans les malheurs qui nous arriuent de plus doux lenitifs que les plaintes de nos amis : Ceste inconsideration faisant arriuer la chose tout d'vne autre façon que nous ne nous l'estions promise, elle fera que ceux de qui nous pouuions esperer quelque secours, nous laisseront, & au contraire sembleront encor bien fort nous obliger de nous recharger de ce reproche, pourquoy l'a-il entreprins tout seul.

FABLE IX.

Du Corbeau.

IVpiter voulant creer & donner vn Roy aux oyseaux, il leur commanda de venir tous pour prendre conseil par

ensemble, à sçauoir lequel meriteroit d'estre Roy, tous à ce commandement se trouuerent, & comme chacun aspire à auoir quelque authorité par dessus les autres, n'y ayant rien bien souuent qui nous acquere en telles occasions les voix, que la belle apparence. Le Corbeau aspirant à ces dignitez Royalles, prit des plumes des autres oyseaux & s'en accommoda en sorte qu'il paroissoit par dessus les autres, pour le plus beau & le plus agreable: Iupiter le voyant de ceste façon le vouloit faire Roy, ce qu'entendant les autres oyseaux indignez que le plus mal fait d'eux tous, fut esleu Roy à cause qu'il parroissoit par les plumes qui leur auoit prises; cela leur donna occasiõ à vn chacun de reprendre leurs plumes, tellement que le pauure Corbeau estant denué de tous ses enrichissemens, resta mal fait malotru

& desagreable comme il estoit auparauant.

SENS MORAL.

Voyci vne fable qui nous monstre que les embellissemẽs du corps ne sont point à nous, ny durables, si ce n'est par la vertu de l'esprit, estant tout vray que quelques parures que nous luy puissions donner pour rares quelles soient, Ce sont tousiours plumes empruntees, lesquelles vn chacun raisonnablement nous peut faire rendre; & dont la despoüille nous en est d'autant plus honteuse que lors que l'affront nous en est fait, nous paroissons plus au descouuert ce que nous auons creu le moins paroistre: C'est pourquoy lors que nostre fortune depend de la faueur d'autruy, & qu'il faut pour la faire vser de quelque apparence qui puissent nous rendre considerables à ceux de qui nous l'espe-

rons, il ne faut pas faire comme le Corbeau de ceste fable qui demeura nud & despoüillé. Mais il nous faut enrichir & embellir par des plumes qui soient telles que quoy quelles nous soient enuiées la rage de nos enuieux ne nous les puisse faire perdre, telles sont les vertus de l'esprit dequoy nous nous deuons embellir pour paroistre, Ce sont enrichissements qui ne tombent point sous ces reproches honteux, cecy & cela est à moy, quand nous les possedons nous auons cet aduantage, que si la malignité & les brigues de ceux qui ne nous veulent pas de bien, rompent nostre fortune, & nous empeschent de iouyr du fruict que ceste esperance nous promettoit, nous restons tousiours dans nostre mesme possession dans les mesmes habits, de quoy nous nous sommes vestus pour nous y monstrer auec ceste satisfaction contre leur rage, que nous sommes tousiours ce que nous auons esté & tels que tels enuieux voudroient bien paroistre.

FABLE X.

D'vn ieune homme deuenu amoureux d'vne Chatte.

VN ieune homme estoit deuenu amoureux d'vne Chatte, & comme nos passiõs sont aueugles & qu'elles n'ont point de terme quand il s'agit de les contenter, la sienne creut de sorte que ne pouuãt trouuer dans les moyens humains remede pour la soulager ; il n'eut point de honte de recourir aux diuins, adressans sa priere à Venus de ceste sorte.

„ Grande Deesse, à qui toutes les pas-
„ sions de l'Amour s'adressent, & qui
„ receuez les vœux & les pensees les
„ plus secrettes que produit son aueu-
„ glement, ie vous supplie d'auoir ag-
„ greable vne tres-humble & tres-

honteuse priere que ie vous faits „ de changer ceste Chatte que vous „ voyez en fille, afin que i'en puisse „ faire ma femme; ma passion semble „ bien estre hors les termes du deuoir, „ si est-ce qu'elle n'est pas sans exem- „ ple, & auez soulagé en vne occasion „ presque semblable, vn homme encor „ plus malheureux que moy. Ce n'est „ point vne chose inanimee pour qui „ ie vous prie, c'est vne creature vi- „ uante; ce qui me fait esperer qu'aussi „ bien que celuy-cy qui à failli comme „ moy, vous m'accorderez ma priere, „ comme vous auez accordé la sienne. „

La Deesse qui naturellement est plus portee à la douceur qu'à la rigueur, au pardon qu'à la punition, voulut tesmoigner à cét amoureux que l'on pouuoit tout esperer de sa bonté lors que l'on s'adressoit vers elle auec supplications & prieres, & pour cét effet chãgea

ceste Chatte en vne belle ieune fille, laquelle fut aussi tost prise à femme par le ieune homme qui l'aima & la caressa auec autant de demonstration d'amitié comme s'il l'eut veuë toute sa vie en cet estat, neantmoins Venus non contente de ce changement, voulut esprouuer si ceste fille auoit aussi bié perdu la façon de son viure, comme l'apparence de sa forme, elle fit naistre vne souris quelle fit passer à l'heure mesme par deuant ceste nouuelle fille, laquelle tout aussi tost selon son accoustumee façon de viure, se leue de sa place pour courir apres, auec enuie de la manger si elle eust eu assez de vitesse pour l'attraper, ce qui rendit Venus tellemét indignee de voir le peu de ressentimét quelle auoit de la grace quelle luy venoit de faire, quelle la remit en sa premiere forme, la iugeant indigne d'estre iamais autre chose qu'vne Chatte.

SENS MORAL.

LE commencement de ceste Fable nous monstre que ceux qui se laissent gouuerner à leur passion, sont & se rendent tellement aueugles, qu'il n'y a voye legitime ou illegitime qu'ils ne tentent pour assouuir leur desir et leur brutalité, iusques mesmes à vouloir rendre les Dieux complices de leurs meschancetez, comme l'amoureux de ceste Fable, en la priere qu'il adresse à Venus, & la fin de la Fable nous apprent que comme ceste Chatte pour auoir changé de forme, n'auoit point changé sa façon de viure, qu'ainsi tout de mesme suiuant le dire commun, il est fort malaisé de faire d'vn buzard vn espreuier, il est fort difficile que la pochette ne sente tousiours le lart, & ceste verité semble se voir auiourd'huy plus particulierement en ce siecle qu'en aucun autre qui soit passé, parce

que nous voyons quantité de personnes qui pensent à force de se mescognoistre, se rendre mescogneus, & par vn peu de bō heur & de fortune qu'ils font esclatter auec de la panne & de la soye, pouuoir esblouyr les yeux & faire que l'on les considere aussi releuez en qualité comme leur naissance & leur extraction est vile & basse, neantmoins ce n'est ny l'apparence par leurs habits, ny l'instant de leur changement par la fortune, qui leur peut donner raisonnablement ceste qualité d'honnestes gens, ce seroit estre trop aisé à piper, mais pour y paruenir il faut que le temps esloigne des hommes le souuenir de leur extraction, & que l'amour de la vertu & des bonnes mœurs leur donne par habitude ce que leur a denié leur naissance pour estre tels qu'ils veulent paroistre; ou autrement ils ne meritent iamais d'estre autre chose que ce qu'ils ont esté, où comme dit la Fable des chats ou des chattes.

FA.

FABLE XI.

D'vn qui promettoit à Dieu des choses impossibles.

VN pauure hôme apres auoir consómmé entre les mains des Medecins, si peu de biens & de forces qu'il luy restoient, pour par leurs breuuages & Medecines tascher à receuoir quelque espece de santé, & eux ne luy pouuãs donner autre consolation ny asseurance, de ce qu'il s'estoit promis qu'vn desespoir, il commença à croire que veritablement, ce n'estoit point des hommes qu'il deuoit attendre ceste santé: Mais que c'estoit à Dieu, qui se falloit adresser pour l'auoir, & pour cét effect il fit vœu que si Dieu luy redonnoit la santé, il luy offriroit cent bœufs en sacrifice, sa femme voyant faire ce vœu

& cognoissant leur pauureté luy dit, tu fais promesse de cent bœufs à Dieu s'il te redonne la santé & ou les prendras-tu, quand tu auras obtenu ce que tu demandes? Alors il luy respond penses-tu que si ie me peux vne fois leuer d'icy, que Dieu m'oblige à luy payer cent bœufs?

SENS MORAL.

Ceste Fable nous monstre que malaisément nous esleuons nous à Dieu, qu'en l'extréme neceßité, que là dedans vn hõme promet facilement tout ce qu'il croit pouuoir fleschir celuy qui luy peut donner confort & aide, que neantmoins la pensée de l'homme est si miserable quelle est tousiours double, & ne se soucie point de promettre, pourueu qu'il se tire de sa peine, fondees pour la plus part sur le Prouerbe Italien qui dit, pasa-

ta la festa gabato il santo, *qui est presque le mesme, de celuy-ci de François : l'on peut se ruiner de promettre, mais il faut se recompenser à ne tenir pas.*

FABLE XII.

D'vn vieillard qui appelloit la mort.

VN vieillard s'estant chargé d'vn fardeau de bois tres lourd & pesant, & ayant vne grande longueur de chemin à faire, pour paruenir au lieu où il se deuoit reposer & se descharger de son fardeau, commença à se fascher contre sa vie, desesperant que ces forces peussent subuenir à ces necessitez, il fit mille imprecations contre sa condition & sa fortune, se souhaitant auoir esté plustost priué de la lumiere du iour au berceau, que d'estre parue-

nu en vn aage ou au lieu de repos, il ne se puisse promettre que de la peine & vn continu trauail, pour ceste consideration il appelle sans cesse la mort, aimant mieux disoit-il finir sa vie que de la trainer si languissante : Mais comme il estoit dans ces desespoirs, & que son courage n'auoit plus d'autre resolution que la mort, & la fin de sa vie, pour se rendre ce luy sembloit exempt de ses peines. La Mort à mesme temps parut, & luy dit : Voyci celle que tu as tant de fois appellee, que me veux-tu? le vieillard surpris, & ne s'attendant rien moins qu'à voir en effect ce qui n'auoit nommé que de parole, commence à luy faire ceste responce, ô mort il y a fort long temps que ie t'appelle, il est tres vray, Mais ce n'estoit que pour m'aider à recharger mon fardeau de bois que tu vois qui est tombé.

SENS MORAL.

CEſte Fable nous fait cognoiſtre, qu'il ne ſe preſente point d'accident en la vie pour perilleux & grand qu'il ſoit, que nous ne l'eſtimions encor plus fauorable à ſupporter que de s'en exempter à la charge de mourir, tellement que voulant finir noſtre vie le plus tard que nous pouuons: C'eſt vn grand teſmoignage de legereté & qui nous eſt fort honteux de faillir de cœur, & appeller la mort pour les moindres petites occaſions, & nous en deſdire lors qu'elle ſe preſente.

FABLE XIII.

Du Chien & de l'Asne.

LE Chien ayant combattu contre le Loup, & voyant n'estre pas le plus fort, il delibera de trouuer vn compagnon qui peust luy aider, & rencontrant vn Asne, qui portoit vn grand bast, il luy sembla que c'estoit vne armeure assez bonne pour se defendre contre quelque animal que ce fust: de plus qu'elle auoit la voix grande & forte, & par consequent qu'elle deuoit estre fort vaillante: Sur ces considératiós il fit amitié auec elle, & allerent ensemble assez de temps à dessein de trouuer le loup, & de l'affronter à la premiere rencontre : mais comme vn iour ils l'eurent trouué, si tost que l'Asne l'apperceut elle commença à

dresser les oreilles & laissant le chien tout seul, prist la fuite.

SENS MORAL.

VOyci vne Fable qui nous monstre que les plus grands parleurs ne sont pas le plus d'execution, & que nous deuons tenir pour suspects, les effects de ceux qui ne nous font paroistre que des paroles pour nous les faire croire; & la vertu d'vn homme veut dire, la Fable ne se doit pas iuger par la grandeur du corps, ny par la force de la parole: C'est l'experience qui nous en doit donner la cognoissance, & les accidents de la fortune nous en doiuent faire recognoistre sa bonté & sa trempe.

FABLE XIIII.

Du Singe & de ses deux Fils.

ALors que le Singe fait ses petits, il en fait d'ordinaire deux, & son naturel est d'en aimer tousiours vn plus que l'autre, il aduint vn iour qu'estant en voyage, & ayant quelque bras de mer à passer, la mere de ses Singes qui les conduisoit, considerant le vent qui estoit tres-grand & tres-violent, qui par consequent rendoit l'eau estrangement esmeuë & furieuse, eut apprehension de passer auec ses Singes, neanmoins la necessité de son voyage estoit telle, qu'il falloit comme l'on dit, quelle hazardast le pacquet & passer à quelque prix que ce fust, apres auoir long temps pensé & ruminé en soy-mesme, par quel moyen ces petits Singes ne

pourroient point courir de fortune, & particulieremẽt celuy-là quelle aimoit le mieux, elle se mit en l'eau chargea sur son dos celuy ou elle n'auoit point tant d'affection, & prit l'autre entre ses bras, & ainsi le conduisoit le plus doucement quelle pouuoit, pour tascher par sa conduite d'en euiter la perte qu'il luy estoit à tout heure presente. Mais le malheur luy voulut tant qu'vn coup de vent poussant vne vague surquoy elle estoit, elle ne peust empescher quelle ne fust portee contre vn roc, ou celuy-là quelle tenoit entre ses bras & qu'elle aimoit si cherement, donna de la teste, ce qui le fit mourir: l'autre qui estoit sur son dos, cognoissant bien que l'affection de sa mere n'estoit pas telle en son endroit qu'il deust attendre à se sauuer par elle, se met en mer, & sortant hors de dessus son dos, fit tant par son inuention & son adresse qu'il arriua au

bord & se sauua sans courir aucune mauuaise fortune.

SENS MORAL.

LA plusspart des peres & meres du temps present, aiment leurs enfans comme font ces Singes, aussi voyent-ils bien souuent en la suite de leur vie, ce qu'il ne se sont pas promis en leur naissance, celuy-cy qui estoit sur le dos de sa mere auoit de l'inuention & de l'adresse que la nature luy auoit donnee, & que le peu d'affection que luy portoient ces parens, l'auoient obligé d'acquerir ce qui le fit sauuer heureusement, au lieu que l'autre qui n'auoit de la vertu & de l'adresse, qu'entant que les mignotises d'vne mere la luy persuadoient & luy faisoient accroire, demeura engagé & perdu: pour nous monstrer que les enfans de qui le Ciel

prend le soin, sont d'ordinaire ceux qui reüssissent le plus heureusement, & que l'amour que nous leur portons n'estans à autre fin que de les tenir sans cesse entre nos bras, au lieu d'homme que nous esperons nous ne receuons que des bestes, lesquels par le peu de cognoissance que nous leur auons donné des accidens de la Fortune, heurtent indifferemment tout ce qui se rencontrent & si perdent.

FABLE XV.

De l'Oye & de la Gruë.

L'Oye & la Gruë passoient par vn mesme chãp & s'amusoient à manger, quelque Arquebusier estant là aupres les veit asseoir, & aussi tost s'approche pour les tirer : La Gruë pour n'estre pas beaucoup chargee de cuisi-

ne print le vol incontinent, & par ce moyen empescha l'Arquebusier de pouuoir prendre visee sur elle, ou au contraire l'Oye pour estre grosse & pesante, elle ne peut prendre le vol si tost que l'autre, tellement qu'elle donna temps de la choisir, & ainsi fut prise.

SENS MORAL.

Cette Fable nous apprent que les riches ont bien plus de peine que les pauures, que quand il s'agit de se sauuer de quelque malheur, ils ont bien plus d'embarras & bien plus d'yeux qui esclairent leurs actions, que les pauures qui ne sont cogneus que de point ou fort peu de monde, que leurs biens ou ils confient leur Fortune, sont bien plustost pris & perdus, que ceux qui se peuuent transporter à la façon de Bias, & qui lais-

nt à leur proprietaire cette liberté de dire omme luy omnia mecum porto, *nul ne eut m'empescher que ie ne porte toute ma ichesse auec moy.*

FABLE XVI.

D'vn petit Cerf.

VN petit Cerf disoit, vne fois à son pere tu es beaucoup plus grand & plus fort qu'vn Chien, & ta peau est beaucoup plus dure & mieux couuerte de poil que la sienne, tu as de plus les cornes grandes & fortes, de telle sorte que tu peux te venger, non seulement des Chiens mais de tout autre animal qui te voudroit offencer, ainsi ayant toutes ces deffences pourquoy sans cesse t'enfuis-tu d'eux, & en as tu tousiours si grand peur. Le Cerf

luy repartit, tu dis vray mon fils, san
doute i'ay toutes ces aduantages de l
nature que tu m'as deduites: mais cel
n'empesche pas qu'aussi tost que i'en
tens l'aboy des Chiens, ie ne sois for
cé incontinent de fuir.

SENS MORAL.

CEluy qui disoit qu'vne armee de Cerfs conduite par vn Lyon, estoit beaucoup meilleure qu'vne armee de Lyons conduite par vn Cerf, disoit cela fort à propos, & semble que la Fable ne nous vueille signifier autre chose, parce qu'vn homme qui n'a point de courage, pourroit auoir auec luy autant de force qu'il en faudroit pour estre asseuré dans les plus grands perils, & toutes les plus belles raisons du monde pour l'encourager luy pourroient estre mises en

auant qu'il ſera touſiours poltron & ſans courage, & que pour toute hardieſſe il ſera touſiours armé de crainte.

FABLE XVII.

D'vn Renard ſans queuë.

LE Renard ayant vn iour perdu ſa queuë en vn piege ou il auoit penſé eſtre attrappé, demeura ſi honteux, & auec vn tel deſeſpoir de ce voir de ceſte façon que peu s'en fallut qu'il ne ſe tuaſt à l'heure meſme: Mais comme le temps eſt le Medecin des plus grandes douleurs, & que l'eſprit dans la neceſſité, nous fournit touſiours d'inuentions apres que le premier deſplaiſir qui eſt touſiours violent fut paſſé, & qu'il eut la patience de cognoiſtre que pas vn ou fort peu d'animaux meurent ſans quelque bout de queuë, & qu'ainſi

il seroit aussi bien mocqué en l'autre monde comme en cestuy-cy, il resolut de faire en sorte que par sa persuasion, les autres animaux coupassent la leur & ainsi luy fussent semblables: pour cét effect il les appella tous, leur remonstra qu'encor bien que la nature ne leur eût point donné aucune chose qui ne fut necessaire, & que la queuë soit vne des principales parties des animaux, si est-ce que croissant quelquefois plus en vne chose qu'en l'autre, ceux qui par fortune estoient plus crus de queuë que d'autre chose, en estoient bien souuent plus empeschez qu'il n'en receuoient de contentement, & que ce n'est pas mesme la seule longueur qui les importune, & leur fait aduancer leur mort, mais bien la grosseur: Car disoit-il, si les femmes ont affaire de quelque fourreure qui puisse seruir de chaleur & de parade, incontinent

c'est

c'est à supplier les hõmes de leur donner vne belle grosse & longue queuë, tellement que ny ayant point d'autres animaux que nous, qui puissent assouuir leur brutale cupidité, il s'ensuit de là que nos queuës nous sont plus de mal que de bien : C'est pourquoy si vous me voulez croire vous couperez vos queuës comme i'ay fait la mienne, & ainsi vous viurez en repos & en asseurance, à toute ceste longue persuasion vn des Renards pour toute la trouppe print la parole, qui luy dit tu nous as representé l'incommodité qu'il y auoit à auoir de la queuë, quel desir sa beauté & sa grosseur donne aux femmes, & qui par consequent nous fait aduancer nostre mort : Mais souuiens toy que nous ne sommes pas si peu fins, que nous ne cognoissions que tout ton discours tend à nous faire coupper nostre queuë, parce que tu as perdu la

tienne, & par ainsi nous rendre mesprisees, ridicules & mocquez du monde comme tu es. Mais nous aimons mieux estre subiets à l'enuie des femmes, à l'incommodité de sa longueur & de sa grosseur, que de nous faire monstrer au doigt & entendre dire de nous comme de certaines gens, regarde regarde celuy là, en voila vn qui n'a point de queuë.

SENS MORAL.

LA Fable nous monstre qu'vn homme fin & adroit, se peut quelquefois si bien se seruir de l'occasion que le conseil que l'on attend de luy, pour resolution & aduancement d'vn affaire, peut estre aussi tost pour soy-mesme comme pour autruy, & pour paruenir à ce dessain de persuader selon ceste fin. Il faut que les raisons soient

prises vn peu de loin, qu'elles soient colorees de la charité, estant vn pretexte fort specieux pour tels desseins, & qui reçoit fort peu d'obstacles en sa dissimulation, cela estant disposé de la sorte, il en est fort peu qui ne s'y trompent, parce que le son des paroles & nostre interest despeint par vne grande circonlocution desrobent par leur complaisance, le sens de ce que l'on nous met en auant & nous font accorder la chose bien souuent sans la cognoistre: Mais comme le commencement de la Fable, nous apprend la façon dont on peut vser de ceste subtilité, sa fin nous fait voir qu'il importe beaucoup de sçauoir à qui on s'adresse pour vser de ce stratagesme, parce que comme ces Renards aussi fins que celuy qui taschoit de les deceuoir, recogneurent incontinent la fraude & la subtilité de sa persuasion. De mesme si nous nous adressons indifferemment à toutes sortes de personnes, & que par hazard nous en rencontrions d'aussi fins que nous,

nous courons fortune d'estre descouuerts & mocquez auec ce reproche, vois-tu celuy l c'est vn trompeur, il a fait ce qu'il a peu pou me deceuoir, il n'espouse que son interes garde toy de te fier à luy.

FABLE XVIII.

Du Paon & de la Pie.

LE Paon s'asseurant d'estre le plus beau de tous les oyseaux, & par consequent s'ils auoient à eslire vn Roy ou vn Superieur, qu'ils ne pouuoient en eslire vn autre que luy, tellement que sur ceste creance, ils les pria tous d'eslire vn Roy, incontinent tous les oyseaux eurent ceste proposition pour agreable, & n'en iugeant point de plus beau dans toute la troupe que luy, ils le creerent pour leur

Roy. La Pie qui consideroit plus l'vtilité que le plaisir, commença à luy parler de ceste sorte, il est tres-certain que nous t'auons fait Roy, & que ta beauté a forcé nos volontez à te donner nostre voix : mais considere que tu n'entreprens pas vne chose sans labeur & sans peine, Si l'Aigle qui est plus grand & plus fort que toy, te querelle à qui est-ce que tu auras recours?

SENS MORAL.

LA Fable nous apprend, que quand il s'agit d'eslire & de faire choix de quelqu'vn, en qui nous nous refions de nostre conseruation, qu'il ne faut pas simplement cõsiderer la beauté & la gentillesse: mais bien la force & la prudence, parce que ce sont deux vertus qui luy sont tellement necessaires

que sans elles il ne peut auoir d'amis, de creance & d'authorité parmy les peuples de bien-veillance, parmy ceux qui sont sous luy de resolution asseuree, dans les accidents, en vn mot ce sont les vertus par lesquelles il peut regner heureusement, & se deuelopper d'vne infinité de malheurs qui n'arriuent bien souuent en nostre vie que pour nous perdre.

FABLE XIX.

De l'Asne & du Loup.

L'Asne s'estant vn iour en marchant mise vne espine dans le pied, & ne voyant personne qui la peust secourir, commença à faire de grandes plaintes de son mal, & estoit presque reduite au desespoir, lors que de bonne fortune elle aduisa vn Loup, auquel aussi tost elle s'en alla, & luy monstrant son

mal luy vsa de ses prieres : Mon amy Loup, le malheur m'en a tãt voulu que ie me suis mise ceste espine dans le pied qui me fait mourir de douleur, & qui m'empeschant de marcher, me donne l'aprehension d'estre mangee des Corbeaux en ce lieu, c'est pourquoy si à l'aspect de telle misere, la pitié t'a iamais touché, par Iupiter considere la mienne, & me faits ceste grace de me secourir, ce que tu peux faire facilement, si tu veux prendre la peine de m'oster ceste espine du pied laquelle aussi tost ostee si ie meurs, au moins la douleur en sera beaucoup moindre, le Loup compatissant au mal du pauure Asne commence à luy leuer le pied auec les siens, & prenant auec les dents l'espine qui y estoit fichee, la tira de toute sa force & l'arracha du pied de l'Asne. Mais la douleur fut si grande au pauure Asne que toute emportee de

colere & de rage, elle lascha vn coup de pied qui donna iustemét entre les deux yeux du Loup, & luy cassa entierement la teste & les dents, & tout aussi tost se mit à fuir: le Loup reuenu de l'estourdissement du coup, commença à dire il faut prendre patience, i'ay iustement ce que i'ay merité, parce que i'ay appris de tuer tous les autres animaux, & maintenant ie veux faire leur Chirurgien.

SENS MORAL.

LA Fable nous apprent, qu'vn chacun doit se mesler de son mestier & de son exercice, sans entreprendre sur celuy d'autruy, pour cela l'ordre de Maistrise a esté estably, & sans ceste consideration nous voyons d'ordinaire que ceux qui veulent par leur vanité faire croire estre entendus

à toute chose reçoiuent tousiours des reproches & des affrons qui les payent comme a esté payé le Loup de ceste Fable.

FABLE XX.

Des Cheuaux couroient aux ieux de prix.

QVelques vns auoient donné des prix pour la course, & comme chacun en telles actions est receu pour monstrer son agilité & sa force, deux cheuaux s'y presenterét le premier, desquels estoit tres-richement orné gras & en bon poinct, & en telle façon qu'il arrestoit les yeux de tous les spectateurs sur luy, qui luy promettoient en apparence la gloire d'emporter le prix, peu de temps apres ce presenta vn autre cheual qui estoit fort maigre, & tres mal enharnaché qui en cet estat

apresta à rire à toute la compagnie, neantmoins comme l'on ne refuse aucun qui se presente : les trompettes commencerent à sonner & à donner le signal de la course, les deux cheuaux cómencerent à courir : Mais le maigre soit qu'il ne fut pas tant chargé de graisse, qui luy empeschast sa disposition ou qu'il eut plus de force & de legereté que l'autre, tant y a que contre l'opinion d'vn chacun il donna les bouteilles à porter à l'autre, & estant le plustost au lieu designé emporta l'honneur & le prix.

SENS MORAL.

LE *refran Espagnol*, Debaxo de ruin capa buen beuedor *est tres-veritable, il ne faut pas iuger des hommes par l'exterieur, ils ne se mesurent pas à l'aulne, les*

habits quoy que vieils, couurent bien souuent vne ame tres-riche & vn esprit tres vertueux, & auiourd'huy que le doüaire de la vertu est la pauureté, que de mesme vn riche accoustrement & vne vie en apparence pleine de commoditez cache bien souuent vne esprit lasche & mol sans vertu & sans enuie d'en auoir, & beaucoup plus souuent par ceste raison. Dieu ne nous afflige iamais d'vn costé, qu'il ne nous recompense en l'autre: Dieu ne nous donne iamais de la pauureté qu'il ne nous face naistre l'enuie & le moyen de nous recompenser en esprit, au lieu que la plusspart des riches comme ils n'ont iamais receu d'incommodité, dedaignent de preuoir les accidents qui leur en peuuent donner, & ainsi restent dans la mesme nature que leur a donné leur naissance.

FABLE XXI.

Du Loup deuenu vieil.

VN Loup estant deuenu vieil se fist Hermite, & allant mendier sa vie, vn sien compagnon le reprist & luy dist qu'il faisoit tort à leur espece, & qu'il estoit le premier qui auoit choisi ceste sorte de vie: l'autre luy respond que veux tu compagnon mon amy que ie face, ie me suis cassé toutes les dents, ie ne puis plus courir & n'ay plus mesme de force pour resister à ce trauail quand ie le voudrois faire, ainsi pour ne point mourir de faim i'ay pris cét exercice.

SENS MORAL.

NOus auons ce mal dans nostre siecle aussi bien qu'au passé, qu'il faut que la consideration conduise la plusspart des personnes de ceux qui se font d'vne vie Monastique & Religieuse, Il n'est pas iusques aux peres & meres, mesmes qui n'y pretendent de l'interest, & peu des vns & des autres ont pour dessain la fin qui y doit mener vn chacun, qui est que nous ne deuons nous enfermer, sortir du monde & de son embarras, que pour plus librement vaquer au seruice que nous deuons à Dieu : Aussi dit on par ceste raison que beaucoup y sont conduits par sottise, & puis que la honte les y retient : vne Maistresse, vne piece de cinq sols, vn peu de bien pour paroistre: tout cela est bien souuent la cause de ce reproche. Chose extrémement honteuse, &

qui causant ce scandale nous monstre bien que ce ne sont pas choses de peu de poix que l'entreprise de changer de vie pour former ses mœurs, qu'il y faut vne meure deliberation, vn essay de soy-mesme, en vn mot vne constance & vne resolution formee sur vne si grande habitude, quelle puisse empescher par son apparence & par son exercice, & les discours & les pensees qui naissent d'vne infinité de personnes qui semblent estre payez que pour sindiquer tout le monde & mesdire de tout.

FABLE XXII.

D'vn Renard & d'vn Bouc.

VN Renard & vn Bouc, estant vn iour ensemble, ils eurent enuie de boire, & pour ce faire ne considerant que la premiere commodité ils allerent droict dans vn puits, qu'ils ren-

contrerent en leur chemin, ou entrant ils beurent & rassasierent leur soif, de l'eau qu'ils trouuerent là dedans : Mais comme ils furent contens & qu'ils desirerent sortir, ils se trouuerent tellement hors de puissance qu'ils creurent trouuer la mort ou ils auoient trouué vne espece de vie, ainsi bien estonnez ils demãdent l'vn à l'autre les moyens & les inuentiōs par lesquelles ils pourroient eschapper ceste prison, le Renard plein de finesse & de subtilité, & particulierement de tout temps adonné à son profit particulier, proposa vne inuention au Bouc, qui estoit telle: Si tu te hausses, luy dit-il, sur les pieds de derriere, que tu t'appuyes des pieds de deuant sur la muraille du puits, & que tu dresses le plus que tu pourras tes cornes, tu te feras par ce moyen fort haut, & pourray montant par tes espaules mettre mes pieds sur tes cornes, puis

ſur le bord du puits, & par ce moyen ſauter facilement à terre, puis eſtant ſorti ainſi par ton moyen, ie te promets la foy que ie t'aideray, que ie te donneray la main pour te tirer de la peine ou toy & moy ſommes tombez. Le Bouc credule & ſimple s'accorda à ceſte inuention, mais ce ne fut pas ſans repentir, Car ſi toſt que le fin Renard fut dehors, au lieu d'aider au Bouc, il ſe mocqua de luy & le baffoüa d'auoir eſté ſi credule, & pour toute conſolation apres que le Bouc luy euſt repreſenté ce qui eſtoit de la foy promiſe, de la charité dont il auoit vſé enuers luy, qui en demandoit vne meſme, que ce ſeroit vne action pour laquelle on le tiendroit auſſi veritable que fin, ce qui n'auient gueres à ceux qui font ceſte profeſſion, en fin apres luy auoir dit mille iniures, leſquelles ſa iuſte douleur luy pouuoit ſuggerer, il n'eut pour

toute

toute consolation & aide que ceste responce, ô Bouc si tu eusses eu autant de ceruelle en ta teste comme de poil en la barbe, tu ne serois pas descendu en ce puits, que premierement tu n'eusses consideré le moyen d'en sortir.

SENS MORAL.

Ceste Fable nous apprend, que nous ne deuons iamais rien commencer que nous n'ayons preueu ce qui peut suruenir, & quoy que l'aage & le grisonnement du poil nous puissent persuader quelque opinion de sagesse, si est-ce que l'opinion propre de soy est tellement blasmable que pour fuir ce reproche honteux de ces deux mots, ie n'y pensois pas: l'on ne doit iamais rien faire sans preuoir, par le iugement de ses amis & du sien, ce que nous auons resolu d'entreprendre.

FABLE XXIII.

Du Lyon & du Rat.

LE Lyon estant fort las & tout recreu d'vn long trauail dormoit à l'ombre d'vn arbre, & se reposoit, quantité de souris & de rats couroient aupres de luy, & se ioüant assez librement, sembloient n'auoir nul soucy s'il se pouuoit esueiller ou non: neantmoins le bruit continu qu'ils firent fu cause qu'il s'esueilla, & tout indign de ce que si peu de chose l'auoit tan importuné, & luy auoient rompu so sommeil, il en prit vne pour la fai mourir: Mais elle aussi tost auec pleu & larmes le pria de ne vouloir exerce son courage & sa force contre si peu d chose comme elle estoit, que sa coler estoit digne de tout autre resistance que celle quelle luy pouuoit faire, &

que luy donnant la vie Iupiter luy pourroit faire naistre vn iour quelque occasion par laquelle elle se pourroit reuancher d'vn si grand bien. Le Lyon ayant entendu tout ce discours, & quoy que son courage & sa force ne se promist rien moins que d'auoir vn iour affaire d'vn si petit animal, ne laissa pas de le laisser aller dont bien luy en print, parce qu'estant allé à la chasse & les chasseurs ayant tendu quantité de rets, & de pieges pour plus facilement prendre les bestes qu'ils auoient destournees. Le Lyon tomba par malheur dans l'vn de ses rets, & ne pouuant se despestrer de dedans ces cordages quelques grāds efforts qu'il fist, il n'eut plus d'autres recours qu'aux plaintes lesquelles pour les faire assez haut, il les faisoit entendre de fort loin, tellement qu'vn rat par bonne fortune estant là aupres accouru au bruit, & voyant celuy qui luy

auoit vne fois donné la vie, & ne trouuant point d'occasion plus fauorable pour se reuancher des obligations quelle luy auoit que celle-cy, sans attendre d'auantage, elle se mit à ronger les nœuds des rets, & coupant les cordes elle rendit par se moyen le Lyon libre qui s'en alla le remerciant à son tour d'vn si bon office.

SENS MORAL.

IL y a vne deuise qui dit tost ou tard, pres ou loin à le fort du foible besoin *nous voulant signifier comme la fable d'Esope, que les grands pour estre grãds, ne sont pas exẽpts des infortunes & que dans le courant de la prosperité, il ne faut laisser faire des amis autant que l'on peut, & ne faire desplaisir à personne, à celle fin que si le malheur nous accable, de sorte que nos inuentions &*

nos moyens nous soient rendus inutiles & que nous n'ayons plus d'esperance qu'en nos amis nous en puissions auoir vne si grande quantité que iusques aux plus moindres, & desquels par raison nous ne deurions rien esperer, nos ennemis en voyant proceder nostre remede puissent prendre cet estonnement, par ceste consequence que si les moindres l'assistent de la façon & si courageusement que feront ceux qui sont de mesme estoffe & qui sont interessez dans nostre amitié par alliance.

FABLE XXIIII.

D'vn vieillard & de la Mort.

VN vieillard voyant la mort venir à luy pour le tuer, commença à la prier quelle attendist vn peu, & quelle luy permist de faire son testament, & de disposer de ses biens & de

sa conscience : La mort luy fit responce quelle ne vouloit nullement attendre, quelle s'estoit assez presentee de fois pour l'obliger de songer à la disposition de ses biens & de sa conscience, & que s'il ne l'auoit pas fait s'estoit sa faute & non à elle, puis qu'elle luy auoit fait ceste grace de si souuent l'en aduertir, à cela le vieillard repartit qu'il ne l'auoit iamais veuë, quelle ne l'auoit iamais aduerty, & que si cela eust esté qu'il n'eust pas manqué à s'appareiller pour partir de ce monde : la vie que l'on y menoit estant beaucoup plus douloureuse qu'agreable principallement en l'aage qu'il auoit, ou l'on est desplaisant à vn chacun, ou tout desplaist de telle façon que l'on se desplaist mesme de soy-mesme : A cela la mort pour le conuaincre luy dit, lors que tes forces t'ont manqué, que les douleurs continuelles t'ont fait

estre plus malade que sain, que tu as veu mourir deuant toy la plusspart de ceux qui estoient d'vn mesme aage, que tu as veu remporter tant d'enfans & des ieunes hommes, esquels la force & la vigueur sembloit promettre de n'arriuer iamais à ce poinct, tout cela à ton aduis n'estoit-ce pas autant d'aduertissemens pour te faire songer qu'il faut mourir, & que par consequent tu auois à donner ordre à tes affaires pour n'estre pas surpris au partir comme tu es.

SENS MORAL.

CEste Fable nous apprend que le temps de partir de ce monde, nous estant incertain, qu'il doit estre de nostre prudence, de n'y estre pas surprins, & d'y prendre tousiours garde, qu'estans instruits comme dit la Fable, par les accidens que nous voyons

naistre & mourir, Ces mots ie n'y ay point pensé, ne nous peuuent seruir de terme suffisant pour excuser nostre paresse: C'est pourquoy, puis que nous ne possedons rien en ce monde, qui nous soit si certain que la mort, nous deuons apprendre tous les iours comme il faut mourir, & nous tenir tellement parfaits dans cet exercice que le visage dont on la peint qui nous fait peur, ne nous estonne que comme vn bon heur qui nous arriue sans l'attendre.

FABLE XXV.

D'vn Singe & d'vne teste de bois.

VN Singe entra vn iour dans la maison d'vn Sculpteur, & la curiosité le portant à vouloir voir & manier tous les instrumens & ouurages d'iceluy, apres auoir tourné & retour-

né tout il tomba entre ses mains vne teste de bois, ou le Sculpteur auoit mis à la faire vne partie de son art & de sa suffisance, & la considerant attentiuement, commença à dire : C'est vne chose estrange, ô teste que tu sois faite auec tant d'art & d'inuention, & que neantmoins tu sois sans esprit & sans sentiment & pour tout potage vne teste de bois.

SENS MORAL.

Ceste Fable nous apprend que l'interieur ne se doit pas iuger par l'exterieur, & qu'encor que la beauté du corps nous doiue donner indice d'vne belle ame, si est-ce que bien plus souuent nous voyons de ceux qui mettent toute la force de leur esprit à paroistre beaux, estre plus stupides & sans sentiment, que les autres qui n'ont point toute ceste curiosité.

FABLE XXVI.

De la Lyonne & de la Renarde.

LA Renarde se mocquoit vn iour de la Lyonne, luy disant tu parois grandement forte & vigoureuse, & par ta presence il n'y a point d'animal qui te voye à qui tu ne face peur, neantmoins tu es si sterille qu'au lieu que de ta façon l'on se deuroit promettre en ton accouchement quantité d'enfans, tu te contentes à en faire vn ; si bien que quand on dit la Lyonne est sur le poinct de faire ses petits, & que l'on espere voir quelque portee prodigieuse, l'on est tout estonné que l'on entend dire elle en a fait vn , la Lyonne pour repartir à ceste gausserie , ne dit autre chose, il est vray que ie ne faits qu'vn fils , mais aussi c'est vn Lyon.

SENS MORAL.

LA Fable nous enseigne que la qualité se doit considerer, & non pas la quantité, parce que quoy que la nature en sa production, face ce quelle peut pour faire deuenir tous les enfans qui naissent hommes, si est-ce pourtant qu'il n'y a que ceux qui possedent la sagesse & la vertu qui meritent d'estre estimez tels, & qui puissent dans le cours de leur vie acquerir ceste opinion dans le monde. C'est ceste raison qui faisoit en plein marché & en plein iour, auec vne lanterne en la main chercher vn homme par Diogene, respondant à ceux qui s'imaginoient que sa recherche heurtoit le sens commun, qu'à la verité qu'il n'y en auoit pas vn qui ne portast la face & la forme d'vn homme: Mais que leurs mauuaises mœurs & leurs mauuaises habitudes les de-

figuroient en sorte qu'il estoit comme impossible de les recognoistre : C'est pourquoy suiuant nostre Fable & ceste verité, nous pouuons dire. Heureureuse la mere qui respond comme la Lyonne à vne infinité de Coquettes qui ne se glorifient que d'auoir tousiours le ventre plein. Dieu ne me fait point la grace de porter beaucoup d'enfans, Mais aussi quand i'en ay ce sont des hommes, ils sont tels que leurs actions ne degenerent point à l'intention de ceux qui leur ont donné l'estre & la vertu dedans leur conduite, leur donne vn tel ascendant dedans les cœurs de leurs compatriotes, que la bienueillance d'vn chacun, (acquise par ceste forme de viure) fera qu'ils ne feront iamais de honte à ceux qui les ont mis sur la terre.

FABLE XXVII.

D'vn petit enfant & d'vn Scorpion.

VN petit enfant alloit cherchant des Sauterelles parmy vn bois, & comme innocemment il vouloit prendre tout ce qu'il voyoit il rencontre vn Scorpion, sur lequel aussi tost il iette la main pour le prendre : le Scorpion cognoissant la simplicité de l'enfant ne le voulut pas offencer, mais en l'aduertissant luy dit fuy t'en d'icy & oste la main de dessus moy , autrement ie te feray mourir.

SENS MORAL.

La Fable nous enseigne qu'il faut en ce monde pour y viure, cognoistre les subtilitez & les finesses qui s'y pratiquent, non pour les exercer; mais pour les sçauoir fuir, parce que si l'on est si simple que l'on ne cognoisse sinon ce que nostre nature nous enseigne facilement, nous nous engagerons dans des malheurs, lesquels vn homme aduisé par son experience peut euiter.

FABLE XXVIII.

D'vn Lyon amoureux de la fille d'vn Paysan.

VN Lyon quoy que ce fut vn animal tres-farouche, & qui sem-

blaſt ne ſe pouuoir iamais appriuoiſer nulle part, deuint neantmoins amoureux de la fille d'vn Payſan, & tellement eſpris qu'il demanda au Payſan s'il la luy vouloit donner pour femme: Le Payſan luy fit reſponce qu'il ne ſe vouloit pas apparenter auec vne beſte, Le Lyon commença à ſe heriſſer de colere, & menaça le payſan, tellement que le pauure Payſan le voyant tout plein de fureur, & craignant que ſa colere ne ſe conuertit à ſa ruine, fut contraint de luy dire pour l'appaiſer qu'il le vouloit bien: Mais qu'auparauant que d'eſpouſer ſa fille, il vouloit qu'il ſe rongnaſt les ongles, & qu'il fit arracher ces dents. L'Amour eut vne telle force ſur l'eſprit du Lyon, que quoy qu'il cogneut que c'eſtoit vne des plus grandes parties de ces forces, il ne laiſſa pas de faire tout ce que le Payſan luy auoit enchargé, tellement qu'a-

pres qu'il eut obey à ce cõmandement, tout ioyeux & tout viuant d'espoir, il se presente au Paysan & le somme de sa promesse, puis qu'il luy auoit tenu la sienne : Mais le Paysan le voyant sans ongles & sans dents, commence à prendre des armes & le combat assez facilement n'ayant plus dequoy se defendre, tellement qu'il le tua sur le champ.

SENS MORAL.

Voyci vne Fable, qui nous fait voir à descouuert les rages de ceux dont amour possedent les esprits, estant tellement abrutis de ceste passion, qu'ils s'oublient eux mesmes pour posseder ce qu'ils aiment: Mais comme il nous monstre le danger ou nostre passion nous porte, aussi nous apprend-il par l'exemple de ce Lyon, de ne nous confier telle-

ment entre les mains de nos ennemis, que nous ne sçachons auoir autant de facilité à la sortie comme nous auons eu de liberté à l'entree.

FABLE XXIX.

D'vn Coq & de la pierre precieuse.

VN Coq se pourmenant sur vn fumier trouua en cherchant sa pasture vne pierre precieuse, alors il commença à dire si vn lapidaire ou quelque autre personne curieux l'auoit trouuee, il l'estimeroit fort, & se feroit riche de la valeur, mais à moy cela m'est fort peu vtile, & fais peu d'estime de toy parce que pour l'vsage de ma vie i'aime mieux vn grain de bled qui me donne nourriture que toutes les pierres du monde qui n'ont beauté & prix qu'en l'opinion.

SENS MORAL.

QVand ie vois le Coq de ceste Fable, chercher glorieusement & arrogamment sa pasture dans ce fumier, & par hazard y rencontrer vne pierre tres-precieuse & tres-belle, & neantmoins n'en faire aucune estime: Il me semble voir ces Messieurs qui enfouys dans quantité de satin & de Panne, & sur vn monceau de richesses, lesquelles on peut attribuer au fumier, puis que toutes ces choses ne sont que l'excrement de la terre; chercher arrogamment & glorieusement le moyen d'assouuir leur ame de tous les plaisirs qui se peuuent gouster, par le moyen des richesses, au bout de là rencontrer par hazard vn homme vertueux, ou par quelque bonne inspiration la vertu mesme, & luy respondre de ceste sorte aux persuasions que cét homme luy fait, ou que la

vertu mesme luy donne. Mon ami quel- "
qu'vn moins riche que moy auroit affai- "
re de ta forme de viure pour par elle tas- "
cher d'acquerir le moyen d'euiter la neces- "
sité, & rendre considerable parmy le mon- "
de : Mais la fortune ma fait naistre tel, "
que ie ne cogneus iamais la misere, & ainsi "
ie ne sçache point auoir affaire des moyens "
par lesquels tu dis que l'on la peut euiter, "
de plus considere le monde & son opinion: "
Ce n'est plus la mode d'affecter autre "
chose que le bien, toutes choses en comparai- "
son ne sont point essentielles de la vie, "
elles ne sont qu'externes, & par conse- "
quent fort peu considerables que pour di- "
uertissement : C'est pourquoy ie suis mar- "
ry que tu ne t'es aussi bien rencontré, auec "
quelqu'vn de ceux là que la misere & la "
pauureté oblige de se fournir d'inuentiõs & "
des moyẽs, par lesquels tu dis que l'on peut "
viure content & riche. Ce sont ceux là qui "
te doiuent cherir, & qui doiuent faire cas "

de toy, car pour moy qui n'en ay que faire, ie ne puis pas t'estimer beaucoup. Voila à peu pres ce me semble le discours de ces ames grossieres, dont la vileté & la bassesse ne donnent prix aux choses qu'entant que leur veuë leur peut apprendre ce que c'est, & encor bien qu'à force de regarder, leur veuë leur eut fait cognoistre quelque rareté en la chose, si est-ce que leur mesquinerie est telle qu'il n'en font estime qu'entāt que leur auarice & leurs sales affections les y interessent, esprits & ames, d'autāt plus blasmables qu'ils affectent le moins, ce dequoy ils s'estiment le plus paroistre: Car il est tres-certain que quoy que la plusspart des choses selon le iugement de ces Messieurs, ne se doiuent posseder que par opinion, si est-ce qu'ils veulent que l'on croye que d'estre sages & d'estre vertueux, Ce sont parties qui leur sont tellement essentielles, que comme dit Montagne de l'esprit, ils en ont à suffisance, & ne s'y peut adiouster rien d'auantage, Ie poursuiurois ce dis-

cours comme y ayant beaucoup de choses à dire : Mais ce seroit oster l'ordre que ie tiens dans ces fables, C'est pourquoy l'on recueillira simplement de la Fable & du sens que la vertu se doit estimer, & que pour estre quelquesfois trouuee en des lieux d'où l'on ne la pourroit pas esperer, que l'on ne doit pas pour cela en faire peu de cas ny peu d'estime, estant le propre de la vertu en ce temps icy, d'estre mal couuerte & mal accompagnee, & d'auoir son doüaire assigné sur la pauureté.

FABLE XXX.

Du Paysan & du Serpent.

VN Paysan trouuant vn iour vn serpent demy mort dans la neige la pitié eut quelque force sur son ame, ce qui fit qu'il le prit & le porta aupres

de son feu, pour tascher à luy redonner la vie, le Serpent ny fut pas long temps qu'il reprit ses premieres forces & son venin s'espandit incontinent par toute la maison, & l'infecta : Ce que voyant le Paysan, pour ce venger de l'ingratitude du Serpent, commence à prendre vn baston & chargeant dessus le Serpent, luy dit : Comment miserable as-tu bien le courage si mauuais de vouloir oster la vie à qui te l'a donnee?

SENS MORAL.

Voyci vne Fable qui nous monstre, qu'il est tres-dangereux d'admettre toutes sortes de personnes dans sa maison, & quoy que ceste bonté de nature, que la Charité nous recommande, nous oblige d'auoir pitié des miserables, si est-ce qu'il faut

que nostre iugement interuienne dans ces bons offices, afin de ne nous y engager que de sorte, & qu'ils ne soient point suiuis d'vn repentir, tels sont auiourd'huy les valets que l'on retire de la misere & de la necessité, tels beaucoup d'autres qui s'introduisent & ce coulent comme l'on dit en pas de larron dans les maisons, & y estant réchauffez & y ayant quelque creance, Ce sont Serpents qui espandent de leur venin & qui infectent toute vne maison, ne nous laissant de leur memoire qu'vn regret d'auoir esté enuers eux trop charitables.

FABLE XXXI.

De quelque Pescheur.

QVelque Pescheur auoit ietté sa rets tout le long du iour, & n'auoit peu rien prẽdre tellemẽt que tout

ennuyé, il commençoit à laisser le riuage, & s'en retourner à sa maison: Mais comme il y pensoit le moins, & qu'il n'attendoit plus aucune sorte de fortune pour ce iour là: Voila vn grand poisson se battant contre vn autre, se mit à fuir & sauta en la barque du Pescheur, qui tout raui d'aise de ceste prise qu'il n'esperoit point, commence à retourner le prend & le porte à la ville, tellement que pour sa rareté & sa grandeur, il en tira vne grand quantité d'argent.

SENS MORAL.

Ceste-cy nous enseigne que les moyens de nous agrandir, ne dependent point de nous, qu'ils dependent autant de nostre bonne fortune que de nostre prudence, celuy là qui disoit ie suis bien maistre de mes pro-

pos & non pas de la Fortune, & cét autre à qui on auoit baillé le choix de deux coffres, l'vn plain d'or & l'autre de plomb, qui neantmoins print le pire, ceux là qui nous seruent d'exemple nous monstrent qu'en beaucoup de choses, le bon-heur fait vne partie de nostre fortune, & que lors que nous entreprenons quelque affaire, si nostre prudence n'en fait reüssir les choses selon nostre desir, il ne nous faut armer que d'vn peu de patience, afin que comme le temps a esté, celuy qui nous a donné la prudence par l'experience des choses, il soit celuy qui nous les face reüssir par leur euenement.

FABLE XXXII.

D'vn vieillard & d'vne ieune fille.

IL prit enuie à vn Vieillard aagé de soixante & dix ans de se remarier, & ayant veu vne belle ieune fille aagee, de quatorze ou quinze ans, il en deuint amoureux, & voulut l'auoir pour femme: Mais il ne fut pas long temps que le repentir ne suiuit son mariage, parce que ceste femme qui estoit ieune pleine de feu, amoureuse tout ce qui se peut, comme en vn aage ou les chaleurs de l'amour ne sont que naistre, en vn mot sur le poinct d'enrager, au lieu que ce Vieillard estoit tout refroidy, tout sec & attenué du soucy de l'aage & des affaires, plus de pouuoir

de bien faire qu'en la volonté, & par ainsi ne pouuant contenter dans le doux passetemps son espouse, il commença à dire ce mot, ô moy miserable! i'ay tres-mal departy l'vsage de ma vie, lors que i'estois ieune fort & vigoureux, plain de feu & de passion: C'estoit lors qu'il me manquoit vne femme, & maintenant que ie suis tout sec & tout attenué, i'en ay assez & ie luy manque.

SENS MORAL.

Ceste Fable nous monstre que les choses faites hors de temps & de saison, n'ont point de grace, tant enuers ceux à qui nous voulons plaire qu'enuers nous, qui ne recherchons que nostre contentement, & qu'il est certain temps de les faire, lequel

temps estant passé nous ne deuons plus y songer : Semblable à celuy à qui sa mere disoit, mon fils mariez vous, à laquelle il fit responce : Il n'est pas encor temps, il faut que i'aye l'aage pour pouuoir vser de ma raison, ce qu'attendant sa mere & cét aage estant venu, elle luy fit la mesme semonce : Alors il luy dit, vous m'auez permis d'attendre le temps que i'eusse de la raison pour me marier : Maintenant que i'en ay quelque peu, il me semble quelle me sert pour ne me marier point du tout.

FABLE XXXIII.

De la Corneille & de la Brebis.

VNe Corneille estoit sur le dos d'vne Brebis qui crioit tres-fort, la Brebis faschee & importunee de

vn cry, commence à luy dire: tu faits bien de la resoluë, parce que tu vois que ie ne te peux mal faire. Mais tu n'as garde de t'adresser au Chien à vser de ces importunitez, la Corneille replique, Ie sçay bien ce que ie faits, ie suis amie aux cruels & tasche de m'insinuer en leur grace, par douceur & applaudissement: Mais pour ceux que ie vois qui ne me peuuent faire mal, & qui par vn naturel trop doux, laissent emporter sur eux tout ce que l'on y veut entreprendre. C'est ceux là que ie traite rigoureusement, afin que vers eux me rendant formidable & cela face croire aux autres, que i'ay le courage de leur espece.

SENS MORAL.

IL semble que la Fable nous vueille dire, que pour viure en quelque tranquilité

parmy le monde, il faille vn peu faire le mauuais, & pour à celle fin que ceste façon de faire reüssisse, qu'il faut bien regarder à qui l'on s'adresse: Cela est tres-certain, que beaucoup comme l'on dit auiourd'huy, ioüent de l'esprit & se font croire tout autre chose qu'il ne sont: Mais aussi n'est-ce que pour vn temps, & les peines que l'on a à pratiquer ceste façon de viure, vendent ce me semble par trop cher, ce qui ne nous peut apporter que du trouble, & vne certaine opinion de nous mesmes, laquelle en fin ce conuertit à nostre honte.

FABLE XXXIIII.

D'vn Auare.

VN auare fut enuoyé ambassadeur en vne ville, & comme c'est la coustume que quand il est arriué quel-

qu'vn de qualité & de marque, les ioüeurs de trompettes, & autres telles sortes de gens vont les voir, & les saluer auec leurs instruments, en esperance d'auoir quelque piece d'argent, cét ambassade icy eut ces mesmes salutations : Mais comme l'auarice le commandoit outre mesure, si tost qu'il entendit le son de ces instrumens, pour euiter de donner la gratification ordinaire, il leur fit dire qu'ils ne ioüassent point, que sa mere estoit morte, ce qui l'empeschoit de prendre aucun goust, ny recreation aux plaisirs du monde, l'on sceut par la ville incontinent que la mort de sa mere auoit empesché que les trompettes & autres instrumens n'auoient point ioüé, tellement que quantité de bourgeois & honnestes gens le furent visiter pour le consoler, & parlans de son affliction luy demanderent le temps qu'il y auoit que sa me-

re estoit morte, il respõdit qu'il y auoit quarante ans à l'heure mesme : Ces Messieurs cognoissans que ce n'estoit point le dueil qui le pouuoit empescher qu'il n'entendit les trompettes, mais bien la crainte de l'auarice de leur donner quelqu'argent, Ils le quitterent & se mirent à rire de ce que la vilenie & la sordité de sa nature luy commandoit, de sorte qu'il se priuoit du plus doux honneur & contentement que l'on puisse desirer ny receuoir en ces actions là.

SENS MORAL.

LA Fable nous apprend que ceux qui aiment l'argent, ont ce malheur d'estre tellement priuez de iugement, que quelque belle action ou ils peussent estre employez, & quelque occasion qui leur passe ou ils pensent

pensent acquerir de l'honneur, & mesmes d'auantage de bien qu'ils n'en ont, neantmoins leur extréme auarice leur aueugle tellement les sens qu'ils ne se soucient point d'estre mesestimez, d'estre baffoüez & mocquez de tout le monde, pourueu que lors que la necessité les contraigne à dependre vn escu, ils en sauuent cinq sols.

FABLE XXXV.

D'vne Poulle & d'vn Renard.

LE Renard entra vn iour en vn poullier, & voyant quantité de poulles, & entre autres vne qui estoit toute malade, Il commença à luy demander comme elle se portoit, ie me porterois bien luy respondit-elle, si ie te voyois party d'icy.

SENS MORAL.

LA Fable veut dire, que quoy qu'il ne faille hayr personne, que neantmoins la presence de nos ennemis ne nous peut estre que fascheuse, parce qu'ils ne peuuent estre nos ennemis qu'à cause de l'offence qu'ils ont receuë ou qu'il nous ont faite, tellement que ce ne pouuant estre qu'vn reproche, il est plus à propos de ne les voir point que de les voir.

FABLE XXXVI.

D'vn Renard.

LE Renard vn iour se promenant dans vn iardin, veit quelques grappes de raisin en vne treille, pres-

que meures, & comme son goust & son appetit le solicitoient de tascher d'en auoir; Il commence à se dresser sur les pieds de derriere, & s'approchant de là treille faisoit ce qu'il pouuoit pour en atteindre: Mais il se trouua trop petit, & voyant qu'il n'en pouuoit auoir, il commença à dire, Ie n'en veux point: car elles ne sont pas encor meures.

SENS MORAL.

LA Fable nous monstre qu'vn homme prudent doit feindre, de ne vouloir les choses que son pouuoir ne luy peut donner.

FABLE XXXVII.

D'vn Renard & d'vn Paysan.

VN Renard auoit tué vne grande quantité de poulets, qui estoient à vn Paysan, lequel indigné de ce mal, commence à tendre vn piege par l'endroit ou il pouuoit iuger qu'il pouuoit passer, esperant de le prendre & de ce pouuoir venger de luy, Ce qui reüssit assez heureusement: Car le Renard y fut pris, lequel aussi tost voyant sa liberté perduë, & proche de sa mort. Commença a auoir recours aux prieres, luy disant: Ie te prie ne me tuë point, ie te promets & te iure de ne te faire iamais aucun mal, & que tu n'auras iamais suiet de te plaindre de moy: Le Paysan luy repartit, cela seroit bon

ſi tu eſtois vn animal fidelle, ie pourrois adiouſter foy à tes paroles & te pourrois pardõner, Mais tu es par trop trompeur, vn chacun te recognoit tel: C'eſt pourquoy il faut que tu meures, car ie ne me veux pas fier à toy.

SENS MORAL.

LA Fable veut dire; que la Fortune nous ayant mis en main & ſous noſtre pouuoir, celuy qui fait profeſſion & meſtier de tromper, que nous luy deuons auſſi peu pardonner, le pouuant punir, comme de nous fier à luy & auoir des aſſeurances de ſa foy, apres que nous auons eu l'experience de ſa tromperie.

FABLE XXXVIII.

De l'Asne du Singe & de la Taupe.

L'Asne, le Singe, & la Taupe, se rencontrerent vn iour, & discourant des biens & des maux, esquelles la nature les auoit assuietties : L'Asne se commença à se plaindre, disant qu'elle n'auoit point de cornes pour sa deffence, le Singe cõmença à dire qu'il auoit encor plus de subiet de se plaindre qu'elle, parce qu'il n'auoit point de queuë, qui est toute la grace de ce qui se peut dire animal : La Taupe escoutoit tout ces discours, & voyant qu'il se plaignoient comme à tort puis qu'ils iouyssoient de la veuë, qui est vn des grands biens du monde : Elle com-

mença à leur faire ceste reprimande taisez vous, vous ne deuriez pas vous plaindre, me voyant n'auoir point d'yeux.

SENS MORAL.

LA Fable nous monstre que nous sommes tousiours pauures, que nous mesurons les biens à l'aulne de l'opinion, & non à celle de la necessité, & que si nous considerons les malheurs qui sont attachez aux fortunes d'autruy: nous nous trouuerons tous tres-heureux, y en ayant beaucoup plus au dessous de nous, que non pas au dessus. Mais c'est vn pas glissant que l'opinion, beaucoup s'y perdent, peu considerent qu'il n'y a que celuy là malheureux qui le pense estre.

FABLE XXXIX.

De l'Agneau & du Loup.

L'Agneau alloit auec le Bouc, & le Loup le voyant en ceste compagnie commença à luy dire; Pourquoy as-tu abandonné ta mere pour suiure le Bouc qui est puant, malfait & malotru; qui n'est point de ton espece ny de ta nature, & qui en quelque affaire que tu ayes ne te peut donner aide ny conseil: crois moy retourne à ta mere, elle a les mammelles toutes plaines de laict, elle t'aime & te cherit & te receura auec toutes les ioyes qu'vn fils peut attendre d'vne bonne mere, tout cecy estoit dit par le Loup pour essayer de persuader le pauure Agneau, de quitter le Bouc, pour puis apres plus facile-

ment le deuorer & le manger : Mais l'Agneau ne croyant pas de leger, luy repartit : les commandemens que ma mere m'a faits m'ont esté faits premier que tes aduertissements. C'est ce qui me fera plustost y obeyr que de te croire, & quoy que ie sois ieune, si est-ce que ie cognois bien que tes paroles n'ont autre but que d'essayer à me tirer d'auec le Bouc, pour plus facilement me deuorer, mais tu peux bien serrer la main & dire que tu ne tiens rien.

SENS MORAL.

CEste Fable nous apprend que nos peres & meres, ou ceux qui ont sur nous quelque ascendant, nous ayant commandé quelque chose : que l'obeissance y doit estre si entiere, que nulles raisons quoy que plaines d'apparence pour nostre bien, ne

nous doiuent diuertir de l'execution de leurs commandemens, & qu'il vaut tousiours mieux faillir enuers eux par obeissance que s'en excuser par raison.

FABLE XL.

De l'Anguille & du Serpent.

L'Anguille disoit au Serpent, pourquoy sommes nous presque semblables, & neantmoins les hommes me font bien plus la chasse qu'à toy : Le Serpent luy repartit, c'est parce que d'vn chacun qui m'offence ie me venge.

SENS MORAL.

LA Fable nous apprend, que pour viure dans le monde, auec certaine tran-

quilité, qu'il faut repousser la force par la force, & monstrer visage ferme & asseuré à tout ce qui paroist auoir dessain de nous heurter : Ce n'est pas que pour cela on en aye moins d'ennemis, mais la crainte que prennent tels ennemis de nostre asseurance, fait que nous auons moins d'occasions de querelles par eux, de plus de tous ces fantasques là, il n'y en a pas vn qui vueille mourir, la plusspart de tous les plus grands querelleux, quand ils croyent auoir affaire à quelqu'vn qui leur peut rendre l'affront qu'il pensent faire, ils ne l'entreprennent que le plus tard qu'ils peuuent: là où ceux qui par leur bonté, ou qui par trop peu de sentiment, tesmoignent ne cognoistre le temps qu'il se faut ressentir ou n'en auoir pas l'asseurance: Ceux là donnent occasion d'entreprendre sur eux, de sorte qu'ils ne sont plus que l'obiect de la mocquerie de tout le monde, & particulierement de ces fanfarons qui ne cherchent que quelques vns dont la bonté

& la simplicité facent paroistre leur temerité & leur effronterie. C'est pourquoy pour obuier à ce mal, suiuant le sens de ceste Fable, il ne faut pas faire des querelles ; mais lors que l'on nous les fait, il faut les repousser, & monstrer vn visage si ferme en ces actions, que la premiere vengeance que nous ferons d'vn affront qui nous aura esté fait, serue d'exemple & de crainte à tous ceux dont la mauuaise volonté ne recherche que l'occasion de se faire estimer à nostre preiudice.

FABLE XLI.

Du Loup & d'vne Gruë.

VN Loup mangeant d'vne brebis se mit vn os de trauers dans la gueulle, lequel luy donnoit beaucoup de peine, & pour se soulager, chercha

par tout quelqu'vn qu'il le voulust secourir en ce mal, offrant de grandes recompenses, à celuy là qui le luy tireroit: Mais pas vn de tous ceux qu'il rechercha ne voulut luy faire ce plaisir, amenant tousiours quelque difficulté en l'execution de sa priere, tellement que demy desesperé dans le mal qu'il enduroit: Il rencontra la Gruë, qu'il ne l'auoit point encor veu, à laquelle vsant des mesmes promesses qu'il auoit fait aux autres, & luy remonstrant que facilement auec son bec & son col long, elle le pourroit tirer, elle s'y accorda, & mettant son bec & son col fort auant dans le gosier du Loup, elle fit tant quelle luy arracha, ce qu'estant fait, elle luy demanda le salaire qu'il luy auoit promis: Mais au lieu de luy donner, elle n'eut recompense que par des paroles qui furent telles, tu me demandes salai-

te pour m'auoir fait ce dis-tu vn plaisir, & moy ie te dis que ie t'ay recompensee assez quand il a esté en ma puissance de te faire mourir : & que ie te laisse viure lors que tu as eu ton col & ton bec dans ma gueulle, ie pouuois te le couper de mes dents, ce que ie n'ay pas fait : ainsi tu m'as plus d'obligation que ie ne t'en ay, Car tu ne m'as osté qu'vne incommodité que ie receuois, & ie t'ay sauué la vie que ie te pouuois oster. C'est pourquoy, si tu es sage ne me demande rien & t'en va.

SENS MORAL.

Cette Fable ne nous veut dire autre chose, que qui fait du bien à vn ingrat, il voit sa peine & son industrie perir deuant ses yeux, & n'auoir autre recompense que l'ingratitude.

FABLE XLII.

D'vn pere de famille de ses enfans.

VN pere de famille voyant vn iour tous ses enfans se quereller & se battre, sans que son authorité ny les remonstrances peussent y donner ordre, & estant fort ennuyé de ceste façon de viure, pour dernier remede voulant voir si les exemples n'auroient point plus de force que les preceptes, il enuoya chercher vn pacquet de gaules, lesquelles estans venus il leur fit prendre les vns apres les autres le pacquet tout entier, leur commandant de les rompre, s'ils le pouuoient faire: Mais apres auoir par vn long temps essayé tous à executer les commandemens de leur pere, & ne le pouuant, ils remirent le pacquet entre ses

mains, alors le bon homme le leur bailla separees auec mesme commandement cóme il leur auoit fait, qui estoit de la rompre, ce qu'ils firent fort aisément, alors il leur dit: Mes enfans apprenez de cét exemple que comme ces gaüles, lors qu'elles ont esté liees toutes ensemble quelque effort que vous ayez sceu faire pour les rompre, vous l'auez veu inutile & sans effect, au lieu que si tost que ie vous les ay baillees vne à vne, vous les auez rompuës facilement, ainsi est-il de vous autres, si vous viuez en concorde & liées d'amitié les vns auec les autres, & que vous ne soyez point diuisez par querelles ny disputes, vous ne pourrez point estre rompus ny defaits, & vos ennemis ne vous considereront iamais sans crainte, ou au contraire si les querelles vous diuisent & vous separent comme vous auez rompu ces gaules, facilement

ment vne à vne, ainsi seriez vous rompus & deffaits.

SENS MORAL.

QVoy que ceste Fable porte son sens quand & soy, & que fort peu de personnes la puissent lire qu'ils ne l'entendent, si est-ce que nous dirons encore qu'outre que dans la concorde, & l'amitié des freres Dieu estend ses benedictions, ce qui les fait reüssir, qu'il n'est point d'Estats, d'Empires, de Monarchies, ny de Republiques, qui ayant la concorde & l'vnion ne se rendent inexpugnables à tous les efforts qui viennent de la part de l'enuie & de la fortune pour les perdre, ou au contraire la diuision & le mal entendu estant parmy eux, ils restent sans aide & sans conseil, & tellement à la discretion de leur ennemy, que par quelque costé que leurs ennemis les attaquent

C'est tousiours le costé de leur ruine, & auec facilité qu'ils les terrassent.

FABLE XLIII.

D'vne femme & d'vne Poulle.

VNe femme auoit vne poulle qui estoit si feconde & bonne, comme les femmes les estiment, qu'elle ne manquoit point tous les iours de pondre vn œuf, ce que la femme considerant attentiuement, & croyant que si elle la nourrissoit d'auantage, au lieu d'vn œuf quelle luy donnoit tous les iours, elle en donneroit deux ou trois, par ceste raison & si grand desir d'auoir plus de bien quelle n'auoit, elle commença à la nourrir beaucoup plus qu'à l'ordinaire, tellement quelle deuint si grasse qu'au lieu de pondre vn

œuf ſeulement comme elle auoit accouſtumé, elle n'en pondit point du tout & rendit par trop de graiſſe, l'eſperance de ceſte femme vaine.

SENS MORAL.

LA Fable nous fait voir que la grand enuie d'auoir du bien aueugle l'homme tellement, qu'il ne ceſſe de ſonger & de penſer par quels moyens il pourra s'augmenter & s'accroiſtre, & Dieu qui eſt celuy ſeul qui nous dõne les biens & les cõmoditez, indigné de voir que l'homme l'en meſcognoit pour autheur, permet que la quantité de ces inuentions ne luy retournent qu'à ſa confuſion & à ſa honte, & que d'heureux & de riche qu'il pouuoit eſtre, ſe contentant, ſa vie n'eſt plus qu'vn continuel repentir contre ſoy pour s'eſtre luy meſme fait miſerable, l'on peut auoir encor ceste autre conſi-

deration pour la Fable, que le grand aise est la perte des meilleures actions, que l'esprit deuient lasche & endormy, lors que l'on luy donne plus de nourriture que de trauail que l'engrais & la faineantise l'eneruent, & luy ostent les moyens d'vser de ses puissances.

FABLE XXXIIII.

Du Renard & du Leopard.

VN Renard, & vn Leopard, se mirent vn iour à discourir de la beauté; Le Leopart commença à estimer les couleurs de sa peau, disant: qu'en elle seule se pouuoit trouuer vne telle variation, que les yeux des hommes se pouuoient arrester sans s'ennuyer, de plus que sa peau seule portoit les couleurs presque de tous les

autres animaux, qu'elle estoit tousiours luisante & belle, & qu'ainsi l'on ne luy pouuoit denier le prix de la beauté. Le Renard luy repartit, ô Leopard que tu es bien abusé, ie me tiens & m'estime beaucoup plus beau que toy, tu estimes ta peau & l'esclat de ses couleurs, & moy ie croy auoir l'esprit meilleur que toy, & croy que c'est là la vraye estime que l'on doit faire de la beauté, parce que mon esprit me fait aimer & cherir de ceux qui me cognoissent, & ta façon & ta beauté te font regarder pour te faire hayr.

SENS MORAL.

L'On peut rapporter ceste Fable, en ce qui est des femmes qui n'aiment rien que leur peau, & n'ont autre soucy que de s'attifer, ausquelles curiositez elles employent la moitié de leur vie, & le tout pour seulemẽt

estre dites belles: Mais comme de quelque sens que l'on la peut prendre, la conclusion seroit tousiours à l'aduantage de l'esprit, il vaut mieux dire simplement pour la Moralité, que l'esprit à tousiours bien plus de suite & plus d'estime parmy les hommes que le corps, qui n'à mouuement, force, ny forme que par la vigueur de l'esprit, que c'est luy par lequel nous sommes estimez cheris & honorez, & que la beauté du corps est passagere, au lieu que celle de l'esprit est eternelle, ainsi que c'est l'esprit seul que l'on doit estimer & non le corps.

FABLE XLV.

Du Renard & du Lyon.

IAmais le Renard n'auoit encor veu le Lyon, vn iour il le rencontra, & le voyant: Il fut pris d'vne telle peur qu'il s'en fallut peu qu'il ne mou-

fut, vne autrefois il le rencontra & eut encor grand peur, mais non tant qu'à la premiere fois: Mais pour la troisiéme fois, le rencontrant il n'eut pas seulement peur, mais auec toute sorte de confiance, il commença à luy parler, & à deuiser familierement auec luy.

SENS MORAL.

La Fable nous monstre que la conuersation continuee enuers les plus rudes & les plus fascheux, nous les rend doux & traictables, & qu'au lieu de crainte que nous auons eu de les aborder deuant que de les cognoistre, nous y prenons du plaisir & du contentement, estant le propre de l'homme que la communication, particulierement de celle là qui donne vn peu de peine à l'esprit pour en captiuer la bienueillance.

FABLE XLVI.

Du Roseau & de l'Oliue.

L'Oliue & le Roseau, estant vn iour ensemble, & discourant de leurs particulieres proprietez; L'Oliue disoit quelle auoit cét aduantage sur le Roseau, quelle n'estoit point vacilante aux efforts & violences du vent, que quelques rudes bourrasques qui luy peut venir de sa part, elle ne s'en estonnoit point, au contraire resistoit & tenoit ferme sans iamais plier contre les plus grands coups de sa malice: Le Roseau eut bien voulu repartir à toute ceste vanterie, mais ny ayant que le temps qui peut decider leur different, & faire cognoistre à l'Oliue de quel aduantage, il se pouuoit preualoir

contre elle, il eut patience que le temps fut changé, ce qui par bonne fortune pour luy arriua bien tost, tellement que s'estant esleué vn grand vent, le Roseau commença à monstrer ce qu'il sçauoit faire, & allant & venant selon que l'effort & la violence du vent le poussoit, gauchissant & euitant par sa soupplesse les plus dangereux coups, se trouua en fin par sa proprieté & sa patience, deliuré du danger de rompre, ce que ne fit pas l'Oliue : Car croyant pouuoir resister comme elle se l'estoit promise, voyant venir vn coup de vent elle se tint roide & ferme, mais le vent voyant son obstination, retourne auec encor de plus grandes secousses qu'auparauant, de sorte quelle n'en n'eut pas enduré deux ou trois, qu'il la rompit entierement, & la fit donner du nez en terre.

SENS MORAL.

LA Fable nous monstre, que les hommes sont beaucoup plus loüez de ceder au temps & à la necessité que de vouloir resister, comme à fait l'Oliue & rompre, & est vn acte de prudence de n'entreprendre iamais rien, dont la suite puisse donner du desplaisir, & ceux lesquels sont si heureux que heurtans toutes sortes d'occasions, tout leur reüssit, doiuent plustost estre dits enfans de la fortune que de la prudence.

FABLE XLVII.

De deux amis & d'vn Ours.

DEux ieunes hommes se rencontrant vn iour à voyager ensemble

se firent par apparence tellement amis, qu'il sembloit ne manquer plus que l'occasion pour tesmoigner leur fidelité : Laquelle par bonne fortune arriua en ceste sorte, comme ils estoient sur le chemin, ne pensant à rien moins qu'à ce qu'il leur deuoit arriuer, ils virent sortir d'vn bois vn Ours, qui par son extréme grandeur pouuoit apporter de l'estonnement aux plus asseurez. Lequel venoit droit à eux au grand pas les yeux tout de feu, la gueulle demy ouuerte, & en apparence pour les deuorer : vn de ces cõpagnons icy voyant que la fuite ne pourroit seruir de rien, pour euiter le malheur qui estoit si present, & mesmes qu'ils estoient deux pour combattre ceste furieuse beste, se resolut de l'attendre, & pour cét effect commença à dire à son compagnon, que puis qu'il sembloit n'auoir manqué que d'occasion pour s'entre-

tesmoigner leur fidelité qu'il estoit fort aise qu'vn peril, tel que celuy là fut arriué, afin de luy faire paroistre que c'estoient autant d'effects que ses paroles, alors qu'il luy auoit iuré tant de fois qu'il mettroit sa vie pour la sienne: L'autre ne repartit rien, mais voyant l'Ours fort pres & son compagnon resolu de l'attendre, & presque en posture, commença à se sauuer, & trouuant par fortune vn arbre tout aupres monta haut, duquel il vit son compagnon au combat, qui ayant fait ce qu'il pouuoit pour euiter le danger ou il estoit, & se voyant abandonné & resté seul & sans aide, il iugea bien que sa force n'estoit pas bastante pour resister à vne si puissante beste, & qu'il falloit que l'inuention le secourust: pour cét effect il se laissa tomber & feignit estre mort, l'Ours aussi tost se iette dessus, le sent & escoute par les oreilles & par le nez,

pour voir s'il ne respiroit point: Mais celuy-cy tout au contraire retenant tant qu'il pouuoit son aleine, fit croire par ce moyen à l'Ours qu'il estoit mort, tellement qu'il s'en alla, parce que l'on dit que iamais il ne touche à vn corps mort, celuy qui estoit monté à l'arbre, & qui auoit veu comme l'Ours auoit senty si long temps son compagnon puis s'en estoit allé: Voyant qu'il n'y auoit plus de danger, commença de descendre de l'arbre & de venir demander à son amy ce que l'Ours luy auoit dit si long temps à l'oreille: L'autre luy respondit, il m'a aduerty que ie ne fusse si simple vne autrefois de m'accompagner d'vn tel amy comme toy.

SENS MORAL.

MEssieurs, qui mettez toute vostre ieunesse en cét estude, de sçauoir en perfection faire vne reuerence, dire vn compliment à propos, qui puisse engager vn hõme à croire que vous luy estes tres affectioné, considerez par ceste Fable que si dans ces fadaiseries, vous ne vous y promettez que de la feinte, que malaizément pouuez vous demeurer long temps à ioüer vn tel personnage, que les accidens qui sont iournaliers en la fortune, ne vous descouurent & ne facent cognoistre vostre tromperie : Et vous autres qui prenez des asseurances sur les premieres offres qui vous sont faites, d'vne affection qui vous engage dans les premiers perils, parce que celuy qui vous accompagne vous à dit qu'il estoit vostre seruiteur, qu'il ne respire que l'occasion de

vous tesmoigner par la perte de sa vie, cõbien il cherit vostre cognoissance, apprenez de ceste Fable que c'est vn trait d'imprudence, de croire tout ce que l'on vous dit, & vne action d'vne beste non pas d'vn homme de s'accompagner indifferemment de toutes sortes de gens premier que de les cognoistre, il faut que les accidens qui sont sans cesse en flus & en reflus dans le commerce de nostre vie, vous donnent la cognoissance des actions bonnes où mauuaises, de celuy là qui se dit vostre amy, & pour le plus parfaitement cognoistre, il faut que tout ses discours respondent à ses actions, les actions aux accidents, & que les accidents ne se voyent considerees par luy, qu'entant que son seruice & vostre amitié l'y engagent & l'y interessent.

FABLE XLVIII.

D'vn Satyre & vn homme.

VN homme auoit fait amitié auec vn Satyre, & cõme l'amitié semble estre seche & aride, & sans arrest, si on n'y admet ceste communication estroite de boire & de manger l'vn auec l'autre, l'homme desirant engager le Satyre le plus estroittement qu'il pouuoit en son amitié suiuant ceste vieille coustume, pria le Satyre de souper auec luy, le Satyre promet & s'y trouue, tellement qu'apres les premiers cõplimens faits, ils se mettent à table vis à vis l'vn de l'autre, ou ils ne furent pas long temps que le froid les surprit, auquel pour auoir quelque remede contre sa violence, l'homme commença à por-

ter

ter ses mains à sa bouche & auec son aleine les eschauffoit, le Satyre ignorant à quelle fin il vsoit de ceste façon de faire, & la desirant apprendre, demanda à l'homme pourquoy il auoit porté ses mains à sa bouche : l'homme luy repartit qu'il y auoit senty vn grand froid, & qu'il les eschauffoit par ce moyen, le Satyre se contente de ceste responce comme ayant appris par elle ce qu'il ne sçauoit pas, & ce qu'il auoit desiré d'apprendre : Vn peu apres l'on leur apporta de la viande, & s'en estans seruis l'vn l'autre comme elle estoit extrémement chaude, l'homme la porte à sa bouche & la souffle pour la faire refroidir, ce que voyant le Satyre ; demeura tout estonné, parce que la raison precedente que l'homme luy auoit donnee pour le froid estoit toute contraire, & ne deuoit seruir de rien à l'extréme chaleur qu'il voyoit paroistre à

la viande. C'est pourquoy aussi desireux qu'ignorant, il redemanda encor vne fois à l'homme, pourquoy il faisoit cela, à laquelle demande fut respondu par l'homme que c'estoit pour refroidir la viande, qu'il l'auoit soufflee; ô miserable commence à dire le Satyre, ie ne veux plus d'amitié auec toy, quelle asseurance peut-on tirer de ton amitié, puis que de ta bouche par laquelle tu la promets & tu la iures, tu faits sortir effects tout contraires.

SENS MORAL.

CEste Fable nous apprend, qu'il y a bien de la peine à communiquer auiourd'huy parmy le monde, parce qu'il en est fort peu dont les actions respondent aux pensees, & si n'estoit l'accortise que nous acquerons à force d'auoir la pratique du monde, qui nous fait parer aux difficultez que sa malice pro-

duit dans la communication : il seroit comme impossible de s'entreuoir, tant il s'en trouue peu auiourd'huy qui ne fassent profession de cacher autant leur vie, comme leur parler est double.

FABLE XLIX.

Des animaux à quatre pieds & des oyseaux.

ENtre les animaux de quatre pieds & les oyseaux, il aduint anciennement vne grād guerre, tellement qu'apres vne infinité de combats de part & d'autre, les animaux de quatre pieds se trouuant les plus foibles, pour auoir reuāche sur ceux qui les auoiēt vaincus: Ils enuoyerent des Ambassadeurs vers les poissons, les suppliant par ces Ambassadeurs de leur vouloir donner aide

& assistance, & les secourir contre les oyseaux, qui leur auoient mené depuis quelque temps vne cruelle guerre. Les poissons apres auoir entendu par ses Ambassadeurs, le subiet qui les amenoit vers eux, ils firent responce que pour eux, ils ne vouloient encourir l'inimitié des vns, pour auoir l'amitié des autres, qu'estans faits par vn mesme Createur & à vne mesme fin, qu'il ne voyoient point lieu d'aider plustost aux vns qu'aux autres, & s'aquerir des ennemis vers lesquels ils n'auoient iamais rien eu à demesler, de plus que pour finale responce, qu'ils deuoient cósiderer qu'ils ne pouuoient nullemét leur donner ayde, parce que leur Eslement & leur demeure ordinaire estoit l'eau, & que pour leur aider il faudroit aller sur terre, ce qu'ils ne pouuoient faire.

SENS MORAL.

CEste Fable nous monstre, que c'est Dieu seul, à qui nous deuons demander aide & assistance: C'est luy qui va sur les eaux & sur la terre, & qui cognoit nos necessitez, tous les hommes quoy que tous d'vne mesme espece ne sont point d'vne mesme condition, & ainsi leur fortune estant appuyee par diuers interests, leur aide & leur assistance est casuelle. C'est pourquoy nous auons ce mal, que dans la plus estroite amitié pour demander assistance, il faut de la consideration, il faut de la preuoyance à ne demander chose qui nous puisse estre refusee, & qui n'importune point celuy qui nous la donne: Mais Dieu qui peut tout, qui a tousiours les bras ouuerts pour nous receuoir, C'est celuy là qui ne nous veut point de bien par interest, au contrai-

re qui nous les prodigue, qui nous suscite vne infinité de pensees, pour nous obliger de recourre à luy, & de cognoistre qu'il n'y a point de puissance plus asseuree pour nous assister que celle là, qui ne depend que de soy-mesme.

FABLE L.

Du Lyon & du Renard.

LE Lyon estoit deuenu malade, & son indisposition estant sceuë des animaux cela fut cause qu'ils le vindrent tous visiter, horsmis le Renard, auquel pour l'obliger à venir, le Lyon luy enuoye vn Ambassadeur, auec lettres pleines de prieres & de supplications, qu'il eust à venir, & qu'il vouloit parler à luy auec asseurance qu'il ne luy seroit fait aucun tort: le Renard ayant veu ces lettres, luy fit responce qu'il desiroit grandement

son aise & son repos ; & que tous les iours il faisoit prieres à Dieu pour le recouurement de sa santé, mais qu'il le supplioit de luy pardonner s'il ne l'alloit pas voir, pource que la trace des pieds des animaux qui estoient allez le visiter, luy faisoient peur, à raison que l'on voyoit bien comme ils estoient entrez, & non pas comme ils estoient sortis.

SENS MORAL.

LA Fable nous apprend le peu d'asseurance, que nous pouuons trouuer auiourd'huy aux promesses du monde, & nous monstre qu'il ne nous faut pas estre si faciles que de nous asseurer à des paroles, sans premierement auoir examiné l'apparence des effects qui nous sont promis par elles, estant vne chose fort douteuse & pleine de grande

apparente, que l'issuë d'vne affaire ne nous peut estre que mauuaise, lors que nous voyons quantité de carresses & de belles paroles mises en auant pour nous la persuader.

FABLE LI.

Du Renard & de la Cygogne.

LE Renard conuia vn iour la Cygogne à soupper auec luy, & comme estant de tout temps adonné à finesse & à malice, il mit ce qu'il auoit apresté pour le souper sur vne assiette, tellement que quand ce vint à soupper, la Cygogne pour auoir le bec fort long, ne peut du tout prendre sur l'assiette de ce qui y estoit: mais au contraire elle la voyoit lecher au Renard, & par ainsi tresbien soupper, & elle mourir de

faim & fut contrainte de s'en retourner mocquee. Mais peu de temps apres elle luy voulut rendre la pareille, & pour cét effect elle le conuie comme il l'auoit conuiee, le Renard promet & se trouue au iour assigné en la maison de la Cygogne; laquelle pour rendre le mesme tour au Renard qu'elle auoit receu, elle auoit mis ce quelle auoit apresté dás vne fiole de verre, qui auoit l'emboucheure fort estroite, & par ainsi le Renard pour n'auoir le col assez long & le museau assez menu, eut la mesme patience qu'il auoit fait souffrir à la Cygogne lors qu'il l'a pria de soupper: Car la Cygogne mettoit son bec & son col facilement dans le vase, & pouuoit prendre de ce qu'il y auoit, là où le Renard mourant de faim, ne pouuoit que lecher le verre, qui pour toutes choses neantmoins ne le nourrissoit que d'apparence, ainsi fut-il

contraint de s'en retourner aussi mocqué & aussi affamé de chez la Cygogne, comme elle l'estoit de chez luy, lors qu'elle en sortit.

SENS MORAL.

Ceste Fable nous fait voir, que la raillerie est vne monnoye dont on ne se doit nullement seruir, parce que comme le temps & l'occasion nous a fourny de subiet pour nous mocquer & nous rire d'autruy, que de mesme le temps & l'occasion estant aussi bien à vn autre comme à nous, il le peut prendre & s'en seruir à nostre desaduantage comme nous auons fait au sien. De plus, la repartie qui est faite, en suite de nostre raillerie, à tousiours bien plus de grace & plus d'attention enuers ceux qui nous considerent, que le discours qui a commencé la noise, la raison de cela est, que ceux

qui commencent, s'imaginent ne pouuoir rencontrer vne pointe d'eſprit en ce que l'on leur peut reſpondre, comme en ce qu'ils ont mis en auant, & la rencontrant ils ſont d'autant plus confus, qu'il s'y eſtoient moins preparez, & ceux qui les eſcoutent eſtant comme les iuges pour par leur applaudiſſement donner la victoire à celuy qui a le mieux fait à leur fantaſie, voyant celuy cy demeuré confus qui ſe le promettoit le moins, ſe rient & ſe mocquent de luy, ce qui luy rabat en telle ſorte le courage, que quoy qu'il puiſſe mettre en auant, outre qu'il n'a plus les rieurs de ſon coſté, c'eſt touſiours auec honte & confuſion, tellement que pour concluſion la raillerie eſtant vne monnoye qui retourne touſiours à ſon Maiſtre, & comme nous auons dit auec plus de deſaduantage bien ſouuent qu'il n'en a ſceu faire, il vaut mieux ne s'en meſler point & eſtre des rieurs. Ce ſont gens qui ne dependent rien, & tout au contraire

passent leur temps aux despens d'autruy, & dont le iugement qu'ils font des choses par leur applaudissement à vne telle force & vn tel ascendant qu'il semble n'y auoir plus de grace à appeller de leur sentence.

FABLE LII.

Fable d'vn mary & de sa femme qui est morte.

VN homme apres auoir esté marié quelque espace de temps à vne femme, à qui il tesmoignoit porter beaucoup d'affection, fut priué par la mort qui arriua à ceste femme, des douceurs de sa compagnie : ce qui luy fit aussi tost faire force plaintes, tesmoignant par la rigueur de ses douleurs, ne pouuoir iamais receuoir aucune consolation, & quoy qu'il eut

quantité de personnes dás ceste action pour le consoler & le resoudre: Comme l'on a accoustumé en telles choses, si est-ce qu'il tesmoignoit auoir l'oreille entierement bouchee à toutes les raisons que l'on luy pouuoit mettre en auant pour se subiet, & au contraire d'amolir son cœur, le roidir d'auantage pour viure plus long temps parmy ces douleurs & le mal de ceste separation. Qu'on ne me parle plus, disoit-il, de femme, ie n'en auray iamais d'autre que celle que i'ay perduë, ie n'ay pas si peu de cognoissance du monde, que ie ne sçache fort bien que toutes choses y sont inconstantes, que ce qui nous y arriue le moins est vn bon heur apres vn autre, que tous les visages sont differents, & par consequent de diuerses humeurs, ce qui ne me peut en tout promettre d'auoir vne femme semblable à celle que la mort m'a ostee:

Seray-ie pire qu'vn petit oyseau, qui n'ayant point l'vsage de la raison que par le sentiment de son inclination, à neantmoins vne telle conduite dans la perte d'vne si chere fortune, quelle passe le reste de sa miserable vie toute seule sur du bois sec, auec vn discours continuel de ces plaintes, & en resolution de n'auoir iamais autre compagnie : Non, non, si ie suis aussi miserable que ce petit oyseau en ma perte, ie ne veux pas estre plus heureux que luy dans mes plaintes : Pendant tout ce discours vint l'heure de mettre ceste femme en terre, tellement que les commeres & les amies qu'elle auoit acquises pendant sa vie, luy veulant rendre ce dernier deuoir, s'y preparerent toutes ensemble à l'accompagner iusques au tombeau, vne entr'autres qui estoit venuë en ceste action à la haste, & qui n'auoit peu prendre sa belle iuppe, ny

ſa belle robbe, pour n'empeſcher que ceſte action ne fut auſſi celebre, comme ſon affection eſtoit grande, s'aduiſa de prendre vne des robbes de la defunte femme pour paroiſtre auſſi braue que les autres dans le conuoy, & le dernier honneur que l'on rendoit à ce corps : Mais comme elle choiſiſſoit, & quelle ne s'eſtoit pas iettee ſur vne des pires, le mary qui eſtoit là aupres tout triſte, ſe retourne tout court, & tout ſurpris luy dit, laiſſez laiſſez ceſte robbe, vous la pourriez gaſter, ſi toſt que ma femme ſera en terre i'en ay deſia vne toute trouuee, tellement que ie luy veux conſeruer ces bonnes robbes, laiſſez la là, ie vous prie.

SENS MORAL.

LE mariage est vne action si pleine d'accidents, tant en la perte que l'on fait l'vn de l'autre, comme en la possession, qu'il semble n'estre pas besoin d'auoir d'autre pierre de touche pour cognoistre le naturel d'vn homme que sa pratique : Ceux qui sont mariez tiennent ces discours, que si l'on pouuoit changer de femmes, comme l'on fait de cheuaux, les Marchez ne seroient pas seulement termez les Vendredis: Mais l'on les tiendroit pleinement tout le long de la semaine, afin d'auoir plus de liberté de s'en deffaire, & tout au contraire ceux qui n'en sont point chargees & qui se passionnent pour rechercher vne femme, ils ne perdent aucune Foire, aucune compagnie ny assemblee qu'il ne s'y trouuent, souhaitant de pouuoir reformer le Kalendrier, afin de rendre

rendre tous les iours semblables & tels qu'ils peussent tousiours auec vne mesme liberté celebrer des nopces & pouuoir chercher des femmes : Tellement qu'estant dedans ceste action si dissemblables, & si inconstans, ie croy qu'au lieu de dire comme ce Philosophe, pour cognoistre vn homme faites-le parler, il ne faudroit que dire mariez-le, ou luy en faites prendre enuie, estant tres-difficile de cacher ces passions là, en sorte que leur violence ne face cognoistre nostre inclination. Mais comme ce n'est point mon intention d'estendre tous les subiets qui se rencontrent dans ses matieres, & que mon but n'est autre que de tirer quelque sens de la Fable, pour monstrer le subiet pourquoy elle a esté faite : Ie laisseray ces raisons, quoy quelles ne seroient possible pas desagreables à quelques vns, pour dire qu'estant tres-difficile de cacher de sorte nos passions, que les accidents qui arriuent tous les iours en la vie ne les descouurent, &

ne leur facent cognoistre: Que pour euiter la tyrannie de ceste crainte; il faut composer nostre interieur en sorte qu'il paroisse comme la maison de ce Romain percé tout à iour, que l'interieur se voye par l'exterieur, que nos actions respondent aux paroles, les paroles aux pensees, & en fin dans vne si grande conformité de vie que ceux qui penseroient à nostre desaduantage l'expliquer & la reprendre, se trouuent honteux en cela qu'ils ne nous puissent rien obiecter d'icelle, qui ne soit tousiours selon l'ordre d'vn homme de bien, comme nous l'auons fait & pensé, & comme nostre plus ordinaire façon de viure, nous fait remarquer & cognoistre.

FABLE LIII.

Du Loup & d'vne Vieille.

VN Loup cherchant à manger alla par fortune en vn logis, ou il entendit vn petit enfant qui pleuroit, vne Vieille qui le tançoit le menaçant s'il ne vouloit s'appaiser, qu'elle le donneroit au Loup qui le mangeroit, le Loup qui entendoit tout ce discours croyoit que la Vieille dist vray: tellement qu'il escoutoit & attendoit auec grande patience quelle luy baillast cét enfant, comme elle auoit dit: Mais peu de temps apres sa colere estant passee, & l'enfant demy appaisé, elle commence à luy faire des carresses & luy disoit, si le Loup vient voulez vous que nous le facions mou-

rir? Le Loup fut à l'heure fort trompé & commença à fuir bien viste, disant en soy-mesme, ô la miserable maison, ils ne tiennent point de parole asseuree, tantost ils disent d'vne façon, & tantost font de l'autre.

SENS MORAL.

CEste Fable nous monstre que les hommes, dont la parole n'est pas asseuree, ressemblent aux femmes & aux enfans, & qu'ils peuuent tromper comme elle pour vn temps : Mais que si tost que l'on les a recogneus, au lieu de les suiure pour les communiquer, l'on ne les cognoist que pour les fuir.

FABLE LIIII.

D'vn Cerf & d'vn Lyon.

VN Cerf estant poursuiui par des chasseurs, ne sceut faire autre chose pour se sauuer du bruit & de leurs mains que de se mettre dans vne Cauerne, qu'il rencontra en son chemin : Mais dans ceste Cauerne il y auoit vn Lyon, qui le voyant, se iette incontinent sur luy & le tuë, tellement que le pauure cerf mourant, disoit : ô moy miserable, i'ay voulu fuir leur cruauté, & ie me suis mis entre les griffes du plus cruel animal qui soit au monde.

SENS MORAL.

Ecy nous apprend, que les timides & les peu courageux tombent plus souuent par leur crainte dãs de plus grands perils, que ne font ceux qui presentent visage & tiennent pied ferme à toutes les bonnes ou mauuaises occasions de la Fortune.

FABLE LV.

Du Serpent & de la Lime.

LE Serpent trouua vne lime, & la prenant auec ses dents, commença à la ronger, la lime se mit à rire, & riant luy disoit : que faits-tu pauure folle, tu rompras premierement tou-

tes tes dents que tu me puisse rompre, ne sçais-tu pas que c'est moy qui par ma dureté rompts & mets en poudre les plus durs metaux, ainsi comme tes dents qui sont de bien moindre estoffe pourront auoir quelque prise sur moy.

SENS MORAL.

L'On dit d'ordinaire que qui crache contre le vent, crache contre soy-mesme, & que qui heurte vne puissance plus grande que la sienne, la cheute retourne tousiours vers son autheur : C'est pourquoy ceste Fable nous apprend à considerer ceux à qui nous nous voulons attaquer ; parce que s'ils sont plus forts & plus puissans que nous, facilement ils resistent contre nos dessains & se mocquent de nos entreprises.

FABLE LVI.

De l'Asne & du Veau.

ALlant vn iour par la campagne, vn Asne & vn Veau apres quelque espace de chemin & de temps, ils virent des soldats qui venoient droit à eux, le Veau commença à dire à l'Asne fuyons & allons nous en bien viste, que nous ne soyons pris de ces ennemis : L'Asne luy repartit fuy t'en si tu veux, toy qui crains la mort, pour moy ie ne m'en veux point aller, parce qu'entre les mains de qui que ie tombe, ie sçay bien qu'il faut tousiours que je porte la somme.

SENS MORAL.

LA Fable nous monstre que nostre condition estant si miserable, que d'estre tousiours reduits à seruir d'vne mesme chose, que nous ne deuons point craindre de changer de maistre, puis que nous auons dans le dernier le mesme exercice que nous faisoit faire le premier.

FABLE LVII.

D'vn Hermite & d'vn Soldat.

VN Hermite exhortoit vn soldat à laisser la guerre, estant vne vie par laquelle il estoit tres-malaisé de se sauuer pour les pechez, esquels les accidents nous faisoient tomber iournel-

lement, & que pour si peu qu'vn homme auoit à viure, il estoit bien plus à propos de le donner à seruir Dieu, que non pas de s'hypotequer l'ame de pechez, pour lesquels nous ne sçauons si Dieu nous fera la grace de nous donner le temps d'vn repentir: Le Soldat esmeu & frappé par les paroles de l'Hermite, dit que veritablement il estoit resolu de quitter ceste façon de viure qu'il auoit desia par vn si long temps menee, & qu'aussi bien qu'ils n'estoient point payez, & mesmes qu'il leur estoit deffendu rigoureusement de desrober, & qu'ainsi n'ayant point moyen de viure là dedans, qu'il se vouloit donner à Dieu.

SENS MORAL.

CEste Fable nous monstre que beaucoup laissent de mal faire, quand ils n'en

ont plus le pouuoir, que nous quittons les vices quant nous ne les pouuons plus exercer, miserables en cela ! que le premier present que Dieu nous face, c'est la vie, & à toutes peines & toutes extrémitez, c'est le dernier dequoy nous le recognoissons.

FABLE LVIII.

D'vn enfant & de la Fortune.

VN enfant s'estoit endormy sur le bord d'vn puits, la Fortune passant par là & le voyant en hazard de tomber dedans, le prend par la main & l'esueillant luy dit, tire toy à costé : Si tu allois tomber dans le puits, les hommes n'accuseroient pas ta folie & ton imprudence, de t'estre mis en ce peril : Au contraire ce seroit moy la Fortune, à qui ils impute-

roient tout le malheur qui te seroit arriué.

SENS MORAL.

Cette Fable nous enseigne que beaucoup de malheurs qui nous arriuent, ne sont point tant causez par l'instabilité & changement de la Fortune, comme par nostre propre imprudence, & neantmoins nous auons tous vne tant-bonne opinion de nous mesmes & ceste partition d'esprits, que la nature à faite est tellement iuste, que quoy qu'il nous arriue ce n'est iamais la faute de nostre iugement: au contraire c'est la seule Fortune disons nous, qui en est la cause.

FABLE LIX.

De deux Ennemis.

DEux grands ennemis se rencontrerent vn iour en vn mesme nauire pour faire vn voyage, & comme l'inimitié qu'ils auoient ne les permettoit pas de s'approcher l'vn de l'autre, vn se met à la prouë du nauire & l'autre à la poupe: Comme ils furent vn petit aduancez en mer, vne tourmente s'esleua de telle sorte, que ny voiles ny rames, ny aucune autre inuention ne les peust empescher que le nauire ne fut prest d'estre perdu, ce que voyant celuy qui estoit à la prouë, commença à demander au Maistre du nauire, quelle partie du nauire periroit la premiere, le Mai-

stre luy respondit que ce seroit la pouppe, alors tout ioyeux il dit ie meurs auec grand contentement, puis que ie vois mourir mon ennemy premier que moy.

SENS MORAL.

Ceste Fable nous apprend, que la nature humaine est tellement portee d'aueuglement contre elle mesme, que quand tous les malheurs seroient prests à fondre sur elle pour punition de ses deux crimes, à quoy elle trempe tousiours, à sçauoir l'ambition & la vengeance, que neantmoins en ce la son interest particulier luy est en telle recommandation, quelle mesprise & les aduertissemens & les peines quelle peut encourir, pourueu quelle contente en quelque façon sa rage & son enuie.

FABLE LX.

Du Singe & du Renard.

LEs animaux tindrent conseil ensemble pour sçauoir quel d'eux tous ils esliroient pour Roy, le Singe se presenta, & d'autant qu'il auoit tousiours le corps en l'air, & que c'estoit celuy qui dançoit le mieux, ils l'esleurent & le creerent pour leur Roy : le Renard estant enuieux, & pour ce venger du choix que l'on auoit fait du Singe, veit vn morceau de chair passé dans vn lacqs, commença à dire au Singe : Mon Seigneur & Roy, si tu veux venir auec moy, ie te monstreray vn certain lieu où il y a vn thresor : comme c'est vn des nerfs de la Royauté que l'or & l'argent, le Singe

s'accorda à suiure le Renard, lequel Renard le conduisit droit ou estoit ce lacqs, & le Singe ny pensant point passa sans regarder & demeura pris au piege, le Renard le voyant à cét estat, commença à dire, ô fol tu croyois pour auoir la Fortune fauorable en ton eslection estre digne de commander à tous les animaux: Mais tu te trompes, & souuient toy que nul n'est digne de commander, quoy qu'esleu, s'il n'a autant de conduite que de bon-heur.

SENS MORAL.

Ceste Fable nous monstre, que c'est le propre des grandes Fortunes, de nous offusquer tellement l'esprit, que bien souuent sans consideration nous entreprenons tout ce qui se presente, de sorte qu'embrass-

an

sant plus, que nous ne ſerions eſtraindre, nous restons mocquez & baffoüez d'vn chacun, ne pouuans conduire ce que nous auons entrepris à fin.

FABLE LXI.

Du Renard & de l'Aigle.

LE Renard auoit fait des petits, leſquels eſtant deſia aſſez grands, cela fut cauſe que ſans attendre que leur mere leur donnaſt congé, ils ſortirent de leur taſniere: Vn Aigle eſtoit par fortune en l'air, qui cherchant paſture pour de petits Aiglons quelle auoit, veit ces petits Renardeaux, ce qui la fiſt à l'heure meſme deſcendre pour les emporter, les petits Renardeaux ſe ſentant pris commencerent à crier & à demander ſecours à leur me-

re, la Renarde vint tout aussi tost qui pria l'Aigle de n'emporter pas ces petits, mais qu'elle les luy redõnast, que ce luy seroit vn plaisir quelle pourroit recognoistre quelque iour: Mais l'Aigle ne voulut entendre à aucune de ses paroles, croyant que le Renard estoit trop peu de chose pour se venger, si elle luy faisoit ce desplaisir, que son nid estoit en tel lieu que nulles de ses forces ne luy pouuoient nuire, & ainsi elle ne laissa point d'emporter les petits Renardeaux: Mais la Renarde pour se venger de l'Aigle, commença à prendre du feu & le mit au pied de l'arbre, ce que voyant l'Aigle, & quelle ny pouuoit donner remede, elle luy rendit ses petits.

SENS MORAL.

LA Fable nous apprend, que bien souuent les grands n'ont point d'esgard s'ils offencent ceux qui sont moindres que eux, considerant tousiours leur puissance par la pauureté d'autruy: Mais le temps qui a fait naistre le pauure comme le riche, en ce qui est d'estre homme. Ce mesme temps luy donne quelquefois l'occasion de se venger, & de le contraindre de cognoistre que les affaires du monde ne sont point sans flus & reflus, & suiuant ceste deuise qui dit: Tost ou tard, pres ou loin, à le fort du foible besoin.

FABLE LXII.

D'aucuns Pescheurs.

AVcuns Pescheurs ayãt ietté leurs rets en la mer, comme ils vindrent à la tirer, ils eurent beaucoup de peine, parce quelle estoit fort pesante: Ce qui les rendit fort ioyeux, croyant qu'il y auoit quantité de poisson, mais comme auec beaucoup de peine, il l'eurent menee à terre, & qu'ils virent que au lieu de beaucoup de poisson qu'ils esperoient, il n'y en auoit que fort peu, & au contraire elle estoit toute pleine de vase, ils deuindrent presque tous desesperez iusques à ce qu'vn de leurs compagnons leur dit: vous me semblez n'auoir pas beaucoup de raison de vous affliger, ou vous ignorez

entierement l'art, que par vn si long temps vous auez pratiqué: dites moy si vous auez iamais ietté la rets dans l'eau pour prendre du poisson qu'en la ramenant, vous n'ayez aussi ramené de la vase auec vostre poisson, ce qui vous doit apprendre que la tristesse est propre sœur de la ioye, quelles se suiuent comme l'ombre le corps: C'est pourquoy dans les grandes apparences de contentemens, ils nous faut tousiours considerer les aduersitez qui y peuuent suruenir, & estant suruenuës les supporter auec patience, puis que nous n'auons la vie qu'à ceste occasion.

SENS MORAL.

LA moralité nous apprend, qu'il ne faut pas seulement cognoistre que l'on est subiet à la misere, lors que quelque affli-

ction nous arriue, ains dans les plus grandes prosperitez, considerer que les plus grands malheurs y peuuent naistre.

FABLE LXIII.

De l'Aigle & du Paon.

L'Aigle estant auec les autres oyseaux, commença à dire ie ne croy pas qu'il y aye vn oyseau en la trouppe qui soit plus beau que moy, & pour monstrer que ce que ie dis n'est pas vn traict de vanité, mais que c'est la verité mesme, si vous voulez exagerer ma façon, mon plumage, & vne infinité d'autres choses qui me sont propres: Vous cognoistrez par là que ce que ie dis est tres-vray, toute la compagnie le loüa, & n'y eut pas vn oyseau qui en apparence n'aduoüast tout ce discours pour vne verité: Le Paon auoit esté

aussi de ceux qui auoit fait le complaisant, neantmoins entre ses dents il proferoit doucement ces paroles ton bec & tes ongles te donnent l'aduantage que tu pretends sur nous : Mais si tu n'auois ny bec ny ongles, tu verrois que tu ne serois pas seulement beau, mais le plus brutal de tous les oyseaux.

SENS MORAL.

CEste Fable nous apprend que la plus-part des actions des grands, ne sont pas loüez bien souuent par verité, mais par crainte: & que ceux qui les loüent comme eux qui s'entendēt loüer sont miserables, parce que ceux-cy par ce grand esclat qui les enuironne ne cognoissent iamais la volonté ny le cœur de ceux qui les estiment, & ces autres ne disant iamais la verité, & tous leurs discours repugnant à leur sens, Ils ne

peuuent estre qu'en vne continuelle inquietude, à sçauoir de deguiser si à propos leurs mensonges, que ceux pour qui ils les font, puissent les prendre pour des veritez.

FABLE LXIIII.

Du Chien & de l'Asne.

LE Chien alloit de compagnie auec l'Asne, qui portoit en vne maison vn sac plain de pain, pendant ce voyage, la faim prit au Chien & à l'Asne, tellement que l'Asne mit bas sa charge & se mit à paistre l'herbe ; & le Chien pour assouuir & sustenter en quelque façon la sienne, demanda à l'Asne vn morceau de pain, l'Asne luy fit responce qu'il ne luy en donneroit point, & qu'il mangeast l'herbe comme luy: dans le temps de tout ce discours, il

suruint vn Loup, alors l'Asne commença à dire au Chien, ô mon amy & fidelle compagnon ie te supplie de grace, vueille moy assister que le Loup ne me tuë, faits moy seulement la grace de te retourner deuers luy, & de te monstrer: car ie suis certain qu'aussi tost il s'enfuira & ne m'approchera point: à cela le Chien fit responce tu veux à present que ie te secoure estant en necessité & au hazard de ta vie, & lors que ie t'ay prié, tu m'as denié vn petit morceau de pain, va à la malheure, ie ne veux plus iamais vn tel compagnon que toy, & seray content si estant mangé du Loup tu sois payé de l'ingratitude dont tu as vsé enuers moy.

SENS MORAL.

VOyci vne Fable qui nous enseigne que iamais vn bien fait n'est perdu, & que Dieu suscite aux plus malheureux, en apparence des occasions, pour se reuancher des biens faits les plus grands qu'on leur puisse rendre : C'est pourquoy ceste charité suiuãt ce precepte de nature, ne faits à autruy que ce que tu voudrois qu'il te fust fait, nous doit estre en telle recommandation que nous ne deuons perdre aucune occasion de l'exercer, & quoy que la prosperité aye cela de particulier de nous aueugler, de sorte que nous croyons n'estre capables de n'auoir iamais aucun malheur, & que ceux qui la possedent ne puissent pas se ramener en elle mesme sur ceste consideration, que si les biens ne nous estoient donnez qu'à condition de les departir, qu'ils nous seroient

mesmes inutiles, si nous les possedions tous seuls, nous deuons ne perdre aucune occasion de les employer, estant de l'essence d'vn homme qui est esleué au dessus des autres, de donner & non de receuoir.

FABLE LXV.

D'vn Pauure qui trouua vn Thresor.

VN fort pauure homme auoit vne maison, qui pour estre tres-vieille estoit toute preste à tõber; dequoy il se plaignoit grandement; & la regardant par pitié tous les iours, & considerant les fentes & fistures qui estoient en elles qui la faisoient dechoir de iour en iour: Comme il estoit en ceste contemplation, il en vit vne dans le mur, & dedans icelle quelque apparence de

vase ou de vaisseau qui auoit esté caché là dedans, incontinent il se met à cauer dans ce mur, & ne trouua pas seulement le vase qu'il auoit veu, mais le mur tout plain d'or & d'argent, de façon que de fort triste qu'il estoit, il deuint tout ioyeux.

SENS MORAL.

LA Fable nous apprend à ne nous fascher iamais de nostre condition, parce que nous nous donnons bien souuent beaucoup plus de mal qu'il ne nous en doit arriuer, au contraire la patience & le temps nous donnent plus souuent des ioyes & des felicitez non esperees, que nos sottes preuoyances ne nous donnent de plaisir & de contentement par espoir.

FABLE LXVI.

De l'Asne & du Porc.

L'Asne considerant que le Porc ne faisoit rien tout le iour que manger, pour s'engraisser, & quelle n'auoit que de la peine & de la fatigue, à porter sans cesse les charges que l'on luy mettoit sur le dos, s'ennuyoit de sa condition & portoit enuie au Porc, qui menoit ce luy sembloit vne vie si plaine de paix & de repos: Mais comme le Porc fut bien engraissé, le Maistre le mena au boucher pour le tuer, ce que voyant l'Asne toute estonnee, commence à dire en soy mesme, i'aime bien mieux estre Asne que Porc, & n'estre point tant aimee de mon Maistre, puis que son amitié & telle

condition ne seroit que pour me faire attendre iournellement la fin de ma vie.

SENS MORAL.

LA Fable nous monstre que nous nous deuons contenter de nostre condition, parce que l'apparence des choses nous trompant iournellement, & particulierement les grandeurs, nous deuons estimer & tenir pour asseuré qu'il n'y a pas de telle felicité, que de n'auoir point de felicité.

FABLE LXVII.

Du Coq & du Renard.

VN Coq fut pris du Renard, neantmoins il fit tant à force de battre, qu'il eschappe d'entre ses mains

& comme il eſtoit auec ſes compagnons, il aduiſa vne peau de Renard, auſſi toſt il ſe mit à fuir : Ce que voyant les autres Coqs, ils commencerent à ſe rire & ſe mocquer de luy, pour à quoy repartir, il leur dit: Si vous auiez paſſé comme moy par les pattes du Renard, vous n'auriez pas ſeulement peur de ſa peau, mais meſme de ſon ombre, tant il y fait chaud & dangereux.

SENS MORAL.

L'On ne remarque point en toute la nature, animal qui ſoit plus aiſé à tromper que l'homme, parce que ou ſa bonté ou ſon courage le font facilement croire que l'on n'oſeroit, ou que l'on ne le voudroit pas: neantmoins s'il faut tirer inſtruction de ceſte Fable, elle nous apprend que c'eſt vne honte à vn homme de retomber dans vn

mesme precipice, & qu'il peut bien estre de la bonté de nostre nature d'estre trompé vne fois: Mais aussi qu'il est de nostre prudence de fuir les malheurs, par l'exemple d'autruy ou par les nostres mesmes.

FABLE LXVII.

D'vn homme & d'vn Serpent.

VN Serpent se trouua pris sous vn grand sas, & estant fort empesché comme il pourroit sortir, par hazard il passa vn homme, auquel le Serpent dit, qu'il le prioit de luy aider à se tirer de la captiuité ou il estoit, & qu'il luy fit ceste faueur de leuer le sas qu'il auoit dessus luy, & que cela estant il ne manqueroit point de le recõpenser: cét homme icy leua le sas, & le Serpent estant sorty comme cét hom-

me luy demanda sa recompense qu'il luy auoit promise : Ce Serpent luy nia luy deuoir rien, & se mirent en colere & à crier l'vn contre l'autre, iusques à ce que par hazard il passa vn Singe, auquel ils remirent leur different & le prierent d'en iuger. Le Singe luy respond qu'il le vouloit bien, mais que pour sainement iuger de la chose, il estoit de besoin de remettre les choses comme elles estoient, & qu'il falloit que le Serpent se remit sous le sas, ce que le Serpent fit ; alors le Singe dit qu'il ne voyoit point qu'il fut à propos de leuer le sas, ayant tesmoigné vouloir vser d'vne si grande ingratitude, au plaisir que l'homme luy auoit fait, tellement qu'il demeura la dessous & y mourut.

SENS MORAL.

La Fable nous monstre, que les ingrats sont tousiours payez par l'ingratitude mesme, & que ceux qui se fient en leur subtilité & finesse pour s'eschapper, de rendre ce qu'vne bonne volonté leur a presté: Dieu qui hait entierement les ingrats & les trompeurs, fait naistre tousiours quelque occasion ou leur entendement & leur sens mesme les trompe.

FABLE LXVIII.

D'vn pauure homme & d'vn Asne.

VN pauure homme auoit pour toute richesse vn Asne & vn baril de vin, & comme l'on ne met point de filles hors d'vne maison pour les

marier, qu'il ne faille tousiours leur donner quelque chose soit grand ou petit: Ce pauure homme auoit asseuré celuy qui deuoit espouser sa fille, que ce seroit pour luy son Asne & son poinçon de vin, sur ceste asseurance ils s'accordent & se fiancent prests à leur marier, & comme le iour estoit presque venu qu'ils auoient pris, la nuict de deuant l'Asne mourut, & les cercles du poinçon volerent, & ainsi tout le vin & l'effect des promesses furent perdues.

SENS MORAL.

CEste Fable nous monstre que du soir au matin, il se trouue des obstacles en nos propositions, que les plus asseurees & celles qui reüssissent le plus souuent, sont celles dont l'execution est tout aussi tost faite

que proposee, & particulierement des mariages, là où il semble qu'il y a plus de distraction, lors que le bien & la bonne vie s'y preparent d'auantage, l'enuie regne auiourd'huy auec vn tel ascendant sur les affaires, que ceux qui sont ses ministres semblent prendre à tasche d'espier toutes les occasions, pour en ayant la cognoissance les pouuoir rompre: C'est pourquoy dedans le mariage, puis que l'on le fait auiourd'huy auec tant de pieces, comme d'argent, de biens, de bonnes graces, d'alliances & mille autres considerations que l'on y apporte: Il vaut mieux auoir toutes ces choses deuant que de se coucher, que non pas de tant attendre & voir comme dit nostre Fable l'Asne mourir, les cercles du poinçon de vin voler, & par consequent hors de commoditez & de courage de donner effect à la premiere proposition.

FABLE LXIX.

Du Loup & de l'Aigneau.

VN Loup apres auoir long temps cheminé, eut enuie de boire, & rencontrant vn ruisseau il se mit à boire, mais cependant qu'il beuuoit, vn Aigneau vint qui assez loin au dessous de luy se mit aussi à boire, tellement que le Loup qui ne cherchoit que l'occasion de luy mal-faire, commença à luy dire : qui t'a fait si hardy & si effronté de troubler mon eau pendant que ie bois ? Le pauure Aigneau tremblant de peur, luy respond : qu'il luy prioit de luy pardonner comme à vne personne innocente, qui ne l'auoit point fait pour le fascher, & que pour donner tesmoignage à ses discours,

que là où il auoit beu il y auoit vne grande espace entre eux deux, & mesme qu'il estoit au dessous de luy, tellement qu'il ne luy auoit pas peu troubler son eau: Le Loup neantmoins tout cela, ne laisse de continuer sa mauuaise volonté, & pour la rendre en quelque façon iuste, il luy dit: Comme seroit-il possible que tu n'eusses point de mauuaise volonté à l'encontre de moy, ton pere & ta mere sont mes ennemis. C'est pourquoy il faut que tu portes la peine par ta mort de tous les outrages qu'ils m'ont faits.

SENS MORAL.

Ceste Fable nous fait cognoistre, que la plus part des grāds ont tousiours raisō, quand il s'agit de contenter leur passion pour nous mal faire, & qu'vn homme manque

tousiours vers eux de son deuoir, quand il ne leur peut pas resister.

FABLE LXX.

Du Chien & de son ombre.

VN Chien passant par vne riuiere auec vn morceau de cher à sa gueulle, voyant l'ombre que faisoit ce morceau de chair dās l'eau estre beaucoup plus grosse ce luy sembloit, que celuy qu'il tenoit à sa gueulle, commença à laisser celuy qu'il tenoit pour prendre celuy que l'ombre luy faisoit paroistre: Mais comme il fut deceu à l'ombre & qu'il voulut reprendre celuy qu'il auoit laissé, ne le trouuant point, parce qu'il estoit tombé par sa pesanteur au fond de l'eau, estant ainsi trompé de son esperance, il com-

mença à se plaindre & dire ainsi, ô miserable! pour contenter ma faim, i'auois assez de ce que la fortune m'auoit fourny, neantmoins ma folie m'a tellement aueuglé que i'ay quitté le certain pour vne apparence imaginaire.

SENS MORAL.

*C*ESTE Fable nous apprend, que l'apparence des choses n'est que le leurre des Idiots, & que celuy là ne iouyra iamais de rien qui considerera ce qu'il a par ce qu'il voit, la partie par le tout, qu'il est plus à propos de se contenter des choses qui sont veritablement en nous, quoy que petites: que non pas de les quitter, sur l'apparence d'autres choses, qui ne peuuent nous donner que de la peine ou de la tromperie.*

FABLE LXXI.

D'vn pauure homme malade.

VN pauure homme estant fort malade fit vœu à Iupiter, que s'il recouuroit la santé, qu'il luy sacrifieroit cent bœufs: Iupiter voulant esprouuer si les effects respondoient à ses paroles, luy redonna la santé: tellement qu'estant guery & se souuenant du vœu qu'il auoit fait à Iupiter, & sa pauureté luy contrariant en ceste promesse, s'aduisa de ramasser les os de cent bœufs & les porter sur son Autel: Alors il dit à Iupiter, vous m'auez redonné ma santé, aussi ie vous offre ce que ie vous ay promis, & ie m'en acquitte; Iupiter indigné de son inuention & se voulant venger de ceste mo-

querie, s'apparut à luy en songe & luy dit: Va t'en demain au matin au bord de la mer, là tu trouueras cent talens d'or en vn logis fort vieil & caduc, (Il n'y a rien qui nous trompe si aisément que l'esperance d'auoir de l'argent) car c'est homme icy ne se souuenant plus qu'il auoit trompé Dieu, creut que Iupiter luy disoit verité, & n'eut pas le loisir presque de se leuer pour s'en aller là où il esperoit trouuer son tresor, mais il fut fort trompé, car au lieu de trouuer vn tresor, il trouua certains larrons qui le prindrent & le vendirent pour esclaue.

SENS MORAL.

CEste Fable nous apprend que ce nous est vne folie de croire, pouuoir trõper Dieu, & le deceuoir par des promesses que

nous luy auons faites, il voit trop parfaitement dedans nos cœurs, & cognoit trop bien nos pensees pour pouuoir estre trompé, ses bras veritablement sont de laine, pour nous punir : Mais son indignation tombe incontinent sur nostre teste qui nous aueuglant les yeux de l'entendement, nous empesche de recognoistre nostre faute, & de preuoir le chastiment qui est ordonné pour icelle.

FABLE LXXII.

Du Renard & des Chasseurs.

LE Renard fuyant tant qu'il pouuoit, les Chasseurs qui le poursuiuoient, trouua en son chemin vn paysan qui faisoit du bois, lequel il pria que de sa grace il luy voulust enseigner quelque lieu où il se peust

cacher: le paysan luy monstre vne meschante petite estable où aussi tost le Renard entra, les Chasseurs qui poursuiuoient le Renard, ne tarderent gueres à arriuer en ce lieu, & rencontrant le paysan, luy demanderent s'il n'auoit point veu passer par là vn Renard, le paysan fit responce que non: Mais en disant cela, il ne laissoit pas de monstrer auec le doigt le lieu ou estoit caché le Renard, les Chasseurs soit qu'ils n'y prinssent pas garde, ou que ils n'entendissent ce qu'il vouloit dire, ne laissent de passer outre, tellement que le Renard sortit d'où il estoit caché & s'enfuit, le paysan le voyant fuir fût fort fasché & se plaignoit que c'estoit vn ingrat, & qu'il n'auoit pas daigné luy dire adieu, ny le remercier du bien qu'il venoit de receuoir de luy, le Renard luy repartit: Si tu eusses eu les mains semblables à ta parole, ie ne

t'aurois pas ſeulement remercié, mais au contraire ie me ſerois confeſſé obligé à toy de la vie.

SENS MORAL.

Ceſte Fable nous apprend, à ne prendre aſſeurance à ceux qui ont accouſtumé de gagner & de prendre des deux mains, leur intereſt va touſiours premier que le noſtre, & s'ils voyent occaſion de gagner plus en nos ennemis qu'en nous meſme, quelque foy qu'ils nous ayent iuree, le profit qu'ils eſperent faire, les fait facilement y manquer, ſe ſeruant pour Prouerbe entre eux de cét equiuoque, qui dit: que pour eſtre homme de bien, il faut eſtre homme de bien.

FABLE LXXIII.

D'vn Chien conuié à soupper.

VN homme auoit inuité vn sien amy à venir soupper chez luy, & comme son Chien eut appris ceste nouuelle, il creut qu'il eust failly s'il n'eust inuité aussi le Chien de celuy que son Maistre auoit prié, tellement qu'il le pria de n'abandonner point son Maistre, & de venir soupper auec luy, ce qu'il luy promit, estant l'heure du soupper venuë: Voila le conuié qui entre dans la maison, & son Chien apres, lequel apres qu'il eut fait les carresses ordinaires à l'autre Chien qui l'auoit conuié, il commence à regarder la Cuisine qui estoit tresbien fournie, tellement que tout transporté de ioye, de

l'esperance qu'il auoit de bien se traiter: Il commence à bransler la queuë & sauter de costé & d'autre, en telle façon que le Cuisinier commence à le regarder, & ne le cognoissant point pour estre ordinaire de la maison, il commence à le prendre par la queuë, & apres trois ou quatre tours qu'il luy fit faire en l'air, il le ietta par la fenestre, les autres chiens l'ayant ouy crier & le voyant prendre la fenestre au lieu de la porte, luy demãderent en se mocquant de luy, & bien camarade as tu bien souppé, luy pour couurir sa honte commença à respondre, i'ay si bien souppé que quand i'ay esté dehors, ie ne sçauois par ou i'estois sorty.

SENS MORAL.

LA Fable nous apprend, que beaucoup de personnes pour aller sans estre mandez, s'en retournent bien souuent sans estre conduits, & que les chercheurs de repuë franche, autant qu'ils ont de bonnes heures par espoir, autant où plus en ont ils de mauuaises par effect, tellement que pour euiter ce reproche d'estre renuoyé pour n'estre pas bien cogneu: l'on ne doit iamais aller en vn lieu que l'on n'y soit mandé d'vn chacun, afin que receuant également bon visage, l'on s'en retourne auec ce contentement de n'auoir rien entrepris, qui n'aye esté desiré & tenu bon de tout le monde.

FABLE LXXIIII.

De deux Chiens.

LE Maiſtre d'vne maiſon auoit nourry deux Chiens, à l'vn il auoit monſtré d'aller à la chaſſe, & à l'autre de garder à la maiſon, & quand celuy qui alloit à la chaſſe prenoit quelque choſe, toute la plus grande partie eſtoit pour celuy qui gardoit à la maiſon dequoy celuy qui alloit à la chaſſe ſe faſchoit & ſe plaignant, diſoit: que ſans ceſſe il alloit à la chaſſe, qu'il auoit bien de la peine & du mal, & que ſon autre compagnon ne faiſoit rien, au contraire qu'il eſtoit gras & bien nourry, & le tout au deſpens de ſa peine & de ſa vie, à laquelle plainte celuy qui eſtoit commis pour la garde

de la maison, commença à respondre en ceste sorte: Compagnon mon amy ne m'impute point le mal que tu as, ne crois point que ie sois cause de ta peine: Mais les plaintes que tu faits, adresse les à nostre Maistre, Car c'est luy seul qui est cause de nos actions bonnes ou mauuaises, parce qu'il ne m'a iamais enseigné d'endurer de la peine & du mal, au contraire il m'a tousiours monstré à viure de la peine & du labeur d'autruy.

SENS MORAL.

VOyci vne Fable ou le temps present me semble bien viuement representé, Car ne se voit-il pas vne infinité de ieunes gens, qui ne sçauent rien faire que manger leur bien & le bien d'autruy, & que qui leur demanderoit pourquoy ils le font:

Vne infinité respondroient que ce n'est point par malignité de nature : Mais que l'on ne leur a iamais monstré autre chose qu'à en despendre & à n'en gagner point, & qu'estant contraints pour ne sçauoir rien faire, de viure de ceste façon, que l'on ne les doit pas blasmer, s'ils continuent & s'ils font bien souuent dire bien-heureux cet enfant là qui a eu son pere nay deuant luy, & qui possible s'est donné au diable pour luy laisser de l'argent.

FABLE LXXV.

D'vn auare & de ses Pommes.

VN homme auare auoit quantité de Iardins, & tellement chargees de fruicts, qu'il n'estoit pas possible d'en voir d'auantage, & quoy que ceste quantité le peut obliger à en man-

ger quelques vnes, si est-ce que son extréme auarice luy commandoit, de sorte que de toutes ses pommes, il n'en prenoit iamais pour luy que ces pourries, vn sien fils plus liberal ou plus innocent mena vn iour ses compagnons dans le iardin, & comme ses ieunes droles eurent veu ce beau fruict ils demanderent à leur camarade qui les y auoit conduits, s'il n'y auoit point de danger d'en prendre & d'en manger, non, non respondit le camarade: Vous en pouuez manger tant & si peu qu'il vous plaira, Mais conseruez les guatees & les pourries, parce que mon pere les veut pour luy, & n'y a que luy qui les mange.

SENS MORAL.

Voyci vne Fable qui nous fait voir que l'auaricieux est tellement misera-

le dans sa passion d'auoir du bien, qu'apres auoir pris beaucoup de peine de l'amasser: Il voit bien souuent dés son viuant ses plus proches heritiers consommer en des moments ce qu'auec bien de la peine & du soin, il a acquis auec des siecles, & le surplus de ce mal est que s'estant proposé de ses heritiers ou de ceux qui possederont son bien du gré & de la recognoissance de sa peine, il voit tout au contraire tout autant qu'ils en peuuent attraper, font (comme dit la Fable,) mangent le plus beau & le meilleur, & ne luy guardent que les pommes pourries. C'est pourquoy puis que les biens ne nous sont donnez qu'à condition de nous en seruir: C'est vne grande sottise de nous priuer par nostre auarice des douceurs que nous apporte leur commodité, & les laisser bien souuent à des personnes qui ne nous en sçauent ny gré ny grace, & qui par leur mauuaise con-

duite se rendent indignes d'vn tel labeur, d'vne telle peine.

FABLE LXXVI.

D'vn Loup deuenu vieil.

VN Loup estant deuenu fort vieil & ne trouuant plus à manger, ny qui luy en donnast à cause que son indisposition, & sa vieillesse le faisoient dechasser de toutes compagnies, alloit errand & vagabond tout seul & desesperé parmy vn bois, ou par bonne fortune il rencontra vn bœuf qui estoit mort, alors il se iette dessus & comme grandement affamé le deschire & en mange en peu de temps vne bonne partie, l'odeur de ceste chair fut incontinent euentee par les autres Loups,

tellement qu'ils vindrent luy aider à manger le reste de ce bœuf, luy disant: tu nous peux bien permettre de iouyr auec toy du bien qui t'est arriué : Car nous sommes tes compagnons & tes amis, & si nous en arriuoit autant, tu en aurois ta part : A quoy le vieil Loup repartit à present que i'ay dequoy mãger, vous estes mes compagnons & mes amis : Mais lors que la necessité m'auoit reduit à tel poinct que ie ne sçauois dequoy viure ny comme en trouuer vous me chassiez d'auec vous, & n'y en auoit pas vn de tous vos autres qui me voulut recognoistre ny pour parent ny pour amy.

SENS MORAL.

Voyci vne Fable qui par le temps passé nous represente le temps present, parce que nous voyons auiourd'huy par expe-

rience qu'vn homme pourroit estre de mille lieües loin du pays de sa naissance, vieil & caduc, iusques mesmes à l'aage decrepit, desagreable, pauure, importun, auoir en vn mot toutes les qualitez requises pour se faire fuir, que si tost que la Fortune luy sera retournee, & que par son retour elle luy aura apporté des commoditez, tout aussi tost il trouuera des parents, des amis, du support, de la consolation, de la faueur: la corruption du siecle estant telle qu'il semble n'estre pas besoin à present d'estre né de grande maison, d'vn lieu riche ny de parents de grande reputation, appellez vous Iean, Iacques, Pierre, en fin de telle façon que vous voudrez, pourueu que vous ne manquiez point d'argent ny de commoditez vous serez dans l'estime du monde, dans la bien-veillance d'vn chacun, & pour auoir sa part du profit, chacun se tiendra glorieux de vous accompagner, & de dire ie viens de disner auec le cousin Iean.

FABLE LXXVII.

Du Lyon deuenu vieil, du Loup & du Renard.

LE Lyon estoit deuenu fort vieil, & tout malade à cause de sa vieillesse, tellement que ne pouuant plus se porter auec ceste agilité & ceste force, dont il auoit esté autrefois la terreur presque de tous les autres animaux, il fut contraint de se retrancher, & de faire sa demeure pour finir sa vie, ou il s'estoit autrefois reposé pour donner treufue à ses plaisirs, son indisposition estoit de telle cõsequence quelle fut incontinent sceuë de tous les animaux, ce qui les fit se rendre le plustost qu'ils peurent aupres de luy, pour ne manquer aux tesmoignages

du deuoir & de l'affection qu'ils luy auoient tous iuree & promise.

En ceste visite, il ne se trouua aucun des animaux y manquer que le Renard, lequel soit qu'il desdaignast l'occasion, ou qu'il fit comme quantité d'amis de ce temps qui ne rendent visite ny apparence de ce deuoir qu'en consideration de l'interest qu'ils esperent du bien & du mal de ceste communication, il fut seul de tous ceux qui luy auoient rendu en apparence preuue de sa bonne volonté, pendant sa santé & disposition qui manqua à ce dernier tesmoignage d'amitié & de bien-veillance : Surquoy le Loup de tout temps son ennemy, pour ne perdre le temps de se vanger de luy, commença à parler au Lyon en ceste sorte sur son absence.

Tu sçais luy, dit-il, comme tous nous autres animaux, t'auons tousiours

honoré & tenu pour le plus grand & le plus parfait de ce que nous sommes, & maintenant que l'aage & l'indispo-sition t'ont osté ceste gaillardise, & vne partie de ta force qui en apparence estoit ce qui nous contraignoit à t'ho-norer, tu peux neantmoins voir que ce n'a nullement esté ceste crainte qui à produit en nous ce semblant d'amour que nous t'auons tousiours tesmoigné, & tu le peux cognoistre à present mieux que iamais, puis que toy estant deue-nu vieil & incommodé, nous ne lais-sons de te visiter, & dans ceste visite de t'honorer auec la mesme deuotion de nos cœurs comme si ceste force & ceste grande puissance que tu as eue autrefois nous obligeoit encor à ceste complaisance, & de tous ce que nous sommes icy, nostre deuotion à ton ser-uice va iusques à ce poinct que nous sommes ialoux quand quelqu'vn de

nous autres manque à ce deuoir: C'est pourquoy ie t'ay fait ce discours, pour te faire voir euidemment de l'ingratitude du Renard, qui seul s'est trouué manquer à te rendre comme nous, ces derniers deuoirs, t'asseurant que si n'auoit esté que nous ne voulons rien faire, que premierement ne nous ait esté commandé de toy, nous luy aurions desia fait payer par vne iuste punition la mescognoissance qu'il en faict.

Il eut poursuiuy d'auantage, n'eust esté que le Renard arriua en mesme temps, contre lequel le Lyon roüillant les yeux de colere, & ayant tout son poil herissé de l'extremité de ceste passion, peu s'en fallut qu'il ne le deuorast à l'heure mesme, & que sans l'escouter ny auoir la patience de le voir, il ne luy fit cognoistre qu'il est tres-dangereux de se presenter deuant ceux qui ont

quelque ascendant sur nous lors qu'ils sont preoccupez de ceste passion.

Mais le Renard fin & aduisé ayant recogneu ceste mauuaise volonté, & ayant appris de quelque sien camarade la charité que le Loup luy auoit prestee enuers le Lyon, cõsidera que pour se vanger de son ennemy, qu'il n'estoit pas à propos de repousser les raisons qu'il auoit deduites pour son accusation, par autres mesmes raisons qu'il eut bien peu mettre en auant pour vn pareil subiet: Mais au contraire qu'il se falloit concilier la bienueillance du Lyon, par quelque complaisance ou son affection se vist interessee, à celle fin qu'estant rentré en grace, ses paroles & ses raisons peussent auoir creance enuers le Lyon, & par consequent authorité contre ses ennemis.

Tellement que pour venir au bout de ce dessein, il commença à parler

au Lyon en ceste sorte : Ie ne sçay comme tu peux estre meu de colere contre moy, qui ne t'ay iamais veu sans t'honorer, & qui n'ay iamais pensé à toy sans te craindre pendant que tu as esté ieune, fort & vigoureux ; il ne s'est passé occasion que ie n'aye recherchee pour receuoir tes cõmandemens, & quand les occasions ne m'en ont pas honoré, mes frequentes visites t'ont peu donner certaine cognoissance de ma deuotion, neantmoins s'il y auoit quelque raison à se plaindre de ceux à qui nous deuons tout comme à toy, i'en aurois vne occasion entiere en ce que pour vne simple malueillance que me portent mes ennemis aupres de toy pour vn simple rapport ie perds en vn moment ce que i'ay creu establir pour des siecles, & pour mieux m'expliquer: Ie veux dire que i'acquiers ton inimitié pour la fin de ma vie, au

lieu que ie croyois que mes seruices m'auoiét acquis ta bien-veillance pour le reste de mes annees: Mais tout cela ne m'importe, n'estant né que pour t'obeyr, i'ay assez de satisfaction d'auoir tousiours tasché à faire ce que i'ay peu, & de n'auoir point hesité à accepter ou refuser aucun de tes commandements, ou mon obeissance aye deu te paroistre entiere. Ce mesme temps d'absence, par lequel mes enuieux me veulent taxer d'ingratitude enuers toy n'estoit pas si mal employé comme il te l'ont depeint: I'auois ma pensee beaucoup plus en toy,& aux occasions de te pouuoir seruir qu'ils n'ont eu de paroles pour te persuader le contraire, & pour te tesmoigner ceste verité, c'est qu'ayant sceu ta maladie, au lieu de m'amuser à te venir rendre ces vains respects qui ne sont que vrays Idoles d'vne affection d'interest & de

fantasie, i'estois à te chercher vn remede pour te redonner ta santé, lequel i'ay trouué si asseuré, que si tu veux le pratiquer tu recouuriras asseurément vne entiere disposition de ton aage & de tes forces. A ce mot de santé & de remede, le Lyon de furieux qu'il estoit deuint doux & paisible, & n'eut pas la patience d'escouter le reste du discours, qu'il demanda incontinent au Renard quel estoit le remede qu'il auoit trouué pour luy qui estoit si salutaire, le Renard qui n'auoit fait ceste harangue à autre fin que pour tirer ceste demande du Lyon, luy repartit tous aussi tost sans perdre l'occasion, la recepte que i'ay trouuee & que par beaucoup d'experiences m'a esté asseuree d'estre bonne, c'est qu'il te faut escorcher vn Loup tout vif, & en mettre la peau toute chaude sur toy, & infailliblement tu gueriras, le Lyon tout

tout à mesme tẽps se iette sur le Loup, le terrasse & le tuë, & se seruit de sa peau comme le Renard luy auoit dit, tellement que le pauure Loup estoit là gisant auquel le Renard dit par mocquerie, ô Loup apprens qu'vn rapport coloré par vn pretexte specieux comme celuy qui touche l'interest de l'authorité, peut bien en quelque façon alterer la bienueillance & l'amitié dont nos superieurs nous font demonstration : Mais qu'vn tel rapport la puisse changer entierement, & en telle sorte qu'elle n'affecte plus que nostre ruine, cela ne se peut, principallement en ce que le rapport estant fait contre quelqu'vn qui est aussi fin que toy, Il sçaura aussi bien prendre son temps, tourner aussi bien les choses à son advantage & par consequent porter aussi facilement cét esprit à ta ruine, comme legerement tu l'as creu persuader à l'e-

xecution de ta passion, si tu sçauois parler àpresent tu en pourrois dire ce que tu en sçais.

SENS MORAL.

LA Fable ne nous veut representer autre chose en son sens, sinon que les maisons des grands pour la plusspart, sont gastees & infectees de ceste maudite passion, qui se nomme enuie, laquelle se fait cognoistre en son plein pouuoir, lors que par les rapports qui sont ces armes, elle rencontre les oreilles de quelqu'vn estre foibles & faciles à se laisser persuader pour vser du pouuoir de celuy là quelle a persuadé à l'execution de sa rage, & c'est vne honte tres-grande à ceux qui par raison possedent les grandes & eminentes qualitez de laisser opprimer de telle façon leur iugement, par leur passion, qu'ils ne considerent pas seulement

apparence de ce que l'on leur rapporte: Mais faisant seconder leur colere par leur puissance, Ils font gloire d'estre les executeurs du moindre ouyr dire, s'ils bannissoient entierement la facilité dont ces flatteurs abusent lors qu'ils se seruent du temps & de l'occasion pour tourner leur esprit à leur fantasie, & qu'ils ne les escoutassent que comme Vlisse attaché au mats de la raison, ils ne seroient pas en peine de se repentir quelquefois (mais trop tard) des choses que leur puissance execute, qui n'ont d'ordinaire pour baze ny pour fondement qu'vn peu de vanité, dans laquelle l'on interesse leur opinion : Mais ils sont tellement aueugles qu'ils croiroient n'auoir point ceste qualité d'hommes puissants, s'ils manquoient d'instrumens propres pour chatoüiller & irriter leur passion, ils ne prendroient pas plaisir à auoir de la grandeur & de l'authorité, s'ils ne voyoient quelqu'vn qu'il la leur vint conter & des

peindre, aussi font-ils plus de gloire d'expliquer vne parole, que d'escouter vne raison, de celle-cy ils en vendent ce disent-ils, ils en ont de reste & n'empruntent rien de personne, de l'autre ils en acheptent les secret & en sont auares, & n'escoutent rien plus volontiers que ce qui est de leur essence & puis semblables au Lyon de ceste Fable, ils se repentent biẽ souuent que leur iugement inconsideré les aye fait punir plustost le Loup que le Renard, & que certaines paroles deguisees & deduites en temps par de moindres qu'eux, les ayent surpris en telle sorte que le pretexte de leur passion, n'aye esté que l'instrument pour les faire seruir à la vengeance des plus petits d'ordinaire d'entre le peuple: C'est ainsi comme ils sont trompez, & comme au lieu d'estre Maistres ils n'en ont que le nom & l'apparence, comme au lieu d'auoir le repos que le vulgaire croit estre dans les affluences de leur fortune, ils n'ont qu'vne continuelle inquie-

tude des interests de leur condition, parce que leur grandeur & leur puissance, n'estant imprimee que par apparence dans les cœurs construite & bastie par l'opinion dans les ames, & qui n'a point d'autre gloire que celle qu'elle emprunte des hommes, il est tres-aisé à iuger que le repos & l'assiette de ceste grandeur, est pleine de grandes inquietudes & de peu de duree, puis que les hommes (qui sont les instrumens de leur gloire,) n'affectent sa reputatiõ que selon leurs fantasies, & pour ceux qui portent ces esprits par leurs inuentions dedans ses extrémitez qui ne naissent point sans repentir de toute la peine qu'ils ont euë à machiner & conduire vn mauuais dessain, ils n'en rapportent autre chose que la promesse que fit le Cyclope à Vlisses, ie te mangeray (dit-il) le dernier de tes compagnons.

Tost ou tard ces faiseurs de faux rapports sont les obiects d'vne iuste

colere, Ils sont cogneus pour auoir stipulé le mal & iugez dignes par leurs actions des recompenses que l'on donne aux plus miserables comme le Loup de ceste Fable, Il se rencontre tousiours quelqu'vn aussi fin qu'eux, qui prend aussi bien le temps, tourne les choses qu'il a à deduire aussi bien à son profit comme ils ont fait, & porte vn esprit qui se laisse persuader aussi facilement à l'execution de sa passion comme l'autre l'auoit porté facilement à sa ruine.

Tellement que le profit que nous pouuons tirer de l'exemple de la Fable, n'est autre chose que d'auoir dans toutes nos actions vne intention droite, portee au bien sans interest, & encor moins sans fantasie, & que les rapports que l'on nous fait quels qu'ils soient ne puissent iamais estre ny aduoüez ny condamnez de nous que premierement nous les ayons veus & considerez s'ils sont conformes à nostre intention, & à ceste maniere proposee de viure : C'est ainsi que nous ne

serons point trompez, & que nous ne serons point d'actions qui puissent porter en crouppe le repentir.

FABLE LXXVIII.

D'vn Trompette en guerre.

VN trompette estant à la guerre, & ayant sonné plusieurs fois la charge, pour obliger les soldats à combattre, ce trompette fut si malheureux que du costé qu'il estoit tout fut vaincu & renuersé par terre, tellement que se trouuãt parmy ceux qui fuyoient il fut pris des vainqueurs, qui luy donnerent incontinent les apprehensions de la mort, comme deuant estre le salaire ordinaire de ceux que l'on trouue en cét estat : C'est pourquoy à mesme temps le trompette pour l'euiter,

leur commença à vser de telles ou semblables prieres, Messieurs ie vous supplie ne me tuez point, ie suis fort innocent du subiet pour lequel ie croy que vous m'auez pris, en toute ma vie ie n'ay iamais tué personne, & quoy que vous me rencōtriez dans ces combats & dans ces charges, le dessain qui m'y pousse n'est formé d'aucune animosité que i'aye contre vous, au contraire si i'auois esté si heureux que de vous cognoistre aussi tost comme ceux cy, que vous auez vaincus; i'aurois seruy de mon art vostre bonne fortune auec autant d'affection que i'ay fait leur malheur & leur infortune, n'ayant point d'autre façon de viure que d'estre au premier que ie rencontre, & ou i'espere d'auantage de gain. C'est pourquoy ie vous prie de me laisser aller, & de considerer encor que ma condition est tellemēt miserable, qu'outre

quelle ne peut donner d'enuie à personne, que le gain que vous auez esperé faire, me retenant sera beaucoup plus petit & plus vil que la gloire, & la reputation que vous acquerrez si vous me faites ceste grace de me donner la vie : Toutes tes raisons luy respondirent-ils, tendent à nous faire croire que tu es miserable, & que n'ayant rien qui se puisse desiret, tu dois estre exempt de mourir : Mais le pourquoy nous t'auons pris & t'auons dit qu'il faut mourir, n'est nullement ny ton bien ny ta fortune, la punition que l'on veut faire de toy n'est pour autre chose que pour donner exemple, tu ne sers de rien à la guerre qu'à nous animer les vns contre les autres, & sans toy nous ne serions pas portez à nous vouloir mal d'vne telle façon.

C'est pourquoy estant la cause du

malheur qui est aduenu à tes compagnons, ou la fortune & le hazard nous pouuoit faire mesme tomber : c'est la raison pour laquelle il faut que tu meures, & que ton exemple monstre que ceux qui causent le mal, sont ceux qui doiuent receuoir la punition.

SENS MORAL.

Voyci vne Fable qui nous monstre que beaucoup plus pechent ceux là, qui par leur persuasion portent vn esprit dans le mal, que ceux qui executent ce qui leur a esté persuadé, parce que la plusspart ce sont ieunes ames qui n'ont point encor de tainture, & qui suiuroient vne bonne voye si elle leur estoit monstree, au lieu qu'estans engagez dans vne meschante vie, l'habitude du mal les retient bien souuent & les empesche entierement de se recognoistre, &

comme la mort de ce trompette dans ceste Fable, n'est pas seulement causee par ceux auec qui il est : Mais recherchee & executee par ceux mesmes qui pouuoient tirer plus de profit de son art & de son inuention : De mesme ces donneurs de mauuais conseils, ces flatteurs ne sont pas seulement hays & mesprisees de ceux qu'ils ont perdus & abusez : mais ceux mesmes qui ont de leur trahison peu tirer quelque profit, ce sont ceux là qui leur sont les plus cruels ennemis, & qui taschent plus de les perdre, le mal ayant cela de propre en nous à cause de l'auarice qui nous possede, que nous aimons le bien & le profit qui s'en tire, & hayssons les moyens par lesquels il est tiré.

FABLE LXXIX.

De l'Aigle & du Corbeau.

L'Aigle cherchant sa proye, & voyant vn troupeau de moutons dans vne campagne vint fondre dessus & emporta vn Aigneau, le Corbeau estoit là aupres, qui voyant cét acte voulut en faire de mesme, & imiter l'Aigle, tellement que du mont le plus prochain il vint fondre sur ce troupeau de brebis: Mais n'ayant pas la force d'enleuer ce qu'il auoit pris, ses pieds demeurerent enlacez dedans la laine, de sorte que ne pouuant se depestrer, il demeura pris & fut donné aux enfans pour s'en ioüer.

SENS MORAL.

CEste Fable veut dire, que l'homme doit cognoistre ses forces premier que d'entreprendre quelque chose, & qu'encor bien que nous puissions auoir le courage des Princes & des Roys, que neantmoins nous ne deuons entreprendre ce que nous leur voyons faire, parce qu'ils ont le pouuoir qui seconde leur volonté, & le plus souuent nostre pouuoir ne consiste qu'en nostre parole.

FABLE LXXX.

D'vn Medecin.

VN Medecin ayant assez long temps traicté & medicamenté

vn malade, en telle sorte que le temps & les medicaments estoient suffisans de luy redonner la santé, neantmoins il vsa d'vne telle negligence, que le pauure hóme mourut, & comme on le portoit en terre : Ce Medecin disoit, si cét hóme s'estoit empesché de boire du vin & eut vsé de clisteres il ne fut pas mort, Vn de ceux qui estoient au conuoy, commença à dire, tu deuois donner ce conseil, lors que cét homme auoit encor de la vie pour l'executer : Mais maintenant à quoy seruent tes aduertissemens ny tes conseils, puis que cét homme n'est plus pour les faire.

SENS MORAL.

CEste Fable veut dire que quand l'occasion est de donner Conseil à vn amy, nous le deuons faire, & n'en de-

uons perdre la moindre occasion: Mais ceux qui se meslent de faire les amis & de donner conseil lors que le temps ny les affaires d'vn amy ne le demandent, Ceux là doiuent estre recogneus pour des mocqueurs ou des saincts hermes, qui apparoissent quand la tourmente est passee.

FABLE LXXXI.

Du Castor.

LE Castor est vn animal à quatre pieds qui se nourrit dãs l'eau, & sur la terre, lequel a en soy des parties qui sont ces testicules, lesquelles sont fort vtiles à la Medecine, & pour ceste cause il est fort recherché par les chasseurs. Mais comme il se voit chassé & poursuiuy en telle sorte que sa vitesse, ny ses ruses ne le peuuent plus em-

peschier d'estre pris, sçachant que les chasseurs ne le poursuiuent que pour ses testicules, il les prent luy mesme & les coupe auec ses dents, puis estans coupees il les iette aux chasseurs, & ainsi il euite la mort, parce qu'ayant cela il ne le poursuiuent plus.

SENS MORAL.

CEste Fable nous apprend qu'il n'y à rien que nous ne deuions faire pour euiter le peril d'estre prins, & que conseruant nostre liberté nous conseruons tousiours nos amis, & donnons de la crainte à noz ennemis, la où si nous sommes pris ceux qui pour quelque consideration ne se sont pas encor descouuerts contre nous dans nostre prosperité, les vns ne iugeant pas les choses de plus loin, croyans que nostre infortune nous acablera: les autres bien

aises

laises de trouuer occasion de nous nuire, ne manqueroient point de se presenter & de se rendre obstacles à ce qui peut nous donner nostre liberté, nos amis mesmes comme il n'en est pas des douzaines, & que la plus-part des amitiez sont fraudées par l'interest & par la communication : Cest interest & ceste communication manquant, il ne nous assistent que laschement, & bien souuent se laisseront persuader à nous abandonner ou se rendre neutres à nos affaires, ainsi la liberté nous donnant ces moyens de conseruer & nos amis & nostre credit, Il n'y a rien que nous ne deuions faire pour la posseder & ne la point perdre.

FABLE LXXXII.

D'vn Pescheur & d'vn petit Poisson.

VN Pescheur ayant ietté sa Rets dans la mer, prit vn poisson encor fort petit, qui commença à prier le pescheur de le laisser aller, pour pouuoir encor croistre, qu'il ne luy pouuoit apporter pour le present grand profit & commodité : Mais que delà à quelque temps iettant sa Rets dans la mer, & le prenant, il seroit deuenu plus gros, & ainsi luy donneroit plus de gain: Le Pescheur ayant entendu tout ce discours, luy respond : Mon amy ie serois estimé vn fol, si ie te laissois aller, car quoy que tu sois fort petit, & que le profit de t'auoir pris ne soit pas grand

si est-ce que ie t'ay dans la main, & si ie te laissois aller sous esperance que croistrois plus grand que tu n'es, ie pourrois te perdre, & ainsi ne gaigne-rois rien du tout.

SENS MORAL.

LA Fable nous monstre que celuy là pa-roist sans iugement, qui pour esperan-ce d'vn plus grand gain, laisse eschapper ce qu'il a certainement dans la main, quoy que ce soit peu de chose.

FABLE LXXXIII.

D'vn Asne & d'vn Cheual.

SE trouuant en voyage vn Cheual & vn Asne tous deux chargez,

L'Asne l'estant beaucoup plus que le Cheual, de façon qu'il ne pouuoit plus marcher, commença à dire au Cheual, si tu as quelque pitié & que tu ne vueille point que ie meure, fais moy ce plaisir de m'oster vne partie de la charge que i'ay sur dos, afin que ie puisse estre soulagé : A quoy le Cheual respondit qu'il n'en feroit rien ; & qu'il en auoit assez : L'Asne tout desplaisant du refus que le Cheual luy auoit fait, & par trop lassé de sa charge, ne tarda gueres qu'il ne creua sous le faix : Le Maistre voyant son Asne mort, commence à le descharger, & pour ne perdre entierement tout ce qui estoit de son Asne l'escorcha, & chargea la peau & tout ce qu'il portoit sur le Cheual, tellement que le pauure Cheual en ayant vn peu trop de sa charge & de celle de l'Asne, & succombant sous le faix, cela luy fit di-

re recognoissant l'ingratitude dont il auoit vsé, ô moy miserable, le mal que i'ay m'est bien acquis, ie merite de mourir sous la charge que ce maistre m'a donnee, si i'eusse soulagé le pauure Asne de quelque partie de sa charge, sans doute il ne fut point mort, & ne serois à present contraint de la porter toute iusques mesmes sa peau : parce que i'ay causé la mort au pauure Asne, pour n'auoir pas voulu porter vne partie de sa charge, & maintenant ie suis contraint de souffrir beaucoup, portant le tout iusques mesmes sa peau.

SENS MORAL.

CEste Fable nous veut dire, que les plus forts doiuent aider aux plus foibles, & que les grands doiuent porter par

pitié & commiseration, quelque partie de la peine de ceux qui sont moindres qu'eux: Mais le temps n'en est plus, chacun porte son fardeau, & mesmement en ce temps que l'opinion auiourd'huy d'auoir du iugement est tellement en vsage, que beaucoup s'en fascheroient si on les plaignoit, & si par charité on les vouloit soulager de leur peine.

FABLE LXXXIV.

D'vn Loup & d'vn Chien.

VN Loup cheminant rencontra vn Chien, qui estoit assez gros & gras, l'ayant salué, luy demanda ce qu'il faisoit pour estre si gras, le Chien luy respondit, Ie suis en la maison d'vn Maistre qui me donne à manger autant que i'en veux, veritablement

ce dit le Loup ie te tiens fort heureux & voudrois bien seruir vn tel Maistre, Si tu veux luy respondit le Chien laisser ceste humeur bestiale & cruelle que tu as, & te rendre vn peu plus amiable en la conuersation que tu n'es, ie feray enuers mon Maistre en sorte qu'il te prendra, le Loup le luy promit, & en ceste deliberation ils s'en alloient ensemble: Mais comme ils eurent vn peu cheminé, le Loup qui regardoit à tout, vit que le Chien auoit le col tout pelé, lors il luy demanda ce que cela vouloit dire, le Chien luy dit que cela estoit prouenu de son colier, où il demeuroit attaché le iour, & la nuict on le laissoit aller, A present ce dit le Loup i'estime peu l'amitié de ton Maistre, & encor moins l'embonpoinct que tu as, puis qu'il te couste la liberté, ma nourriture me sem-

ble beaucoup meilleure, quoy qu'elle ne soit si grasse que la tienne.

SENS MORAL.

La liberté veut dire, la Fable est une chose si excellente, que quoy que les grandeurs & les felicitez nous soient proposées pour nous la faire perdre, ceux qui en ont une fois gousté mesprisent toutes ces choses, pour demeurer libres, non pas que l'apparence de ces choses pour un peu de temps ne nous puisse tromper, leur esclat nous donne dans la veuë premier que nous puissions faire un vray iugement d'elles : Mais si tost que nos sens nous rapportent en detail les gousts differens de ces biens, que nous n'auons veu qu'en gros par nostre desir & nostre imagination, nostre iugement alors par leur rapport nous fait cognoistre combien vaut

mieux la liberté que la seruitude & qu'il y doit auoir vne grande contrainte pour l'engager & pour la perdre.

FABLE LXXXV.

Du Paysant & de la Cygogne.

VN Paysant auoit tendu vne rets, pour prendre les Oyes & les Gruës qui mangeoient son bled, parmy les Gruës & les Oyes qu'il print il se trouue vne Cygogne, laquelle tout aussi tost comme elle se veit prise, commença à se ietter aux prieres enuers le Paysant, luy disant que de grace il luy voulut pardonner, parce qu'elle n'estoit ne Oye ne Gruë: mais vn oyseau fort innocent & le meilleur de tous les autres oyseaux, que sa mere estant vieille elle fait ce quelle peut pour

luy subuenir & la nourrir : Le Paysant luy repartit, tout cela m'importe fort peu que tu sois innocente, ou que tu ne le sois pas, secourable ou autrement, tu as esté tousiours auec toutes tes raisons & tes innocences prise auec les autres, c'est pourquoy il faut que tu meures comme eux.

SENS MORAL.

La Fable nous apprend, que nous deuons considerer les personnes auec qui nous auons à viure de compagnie, auec autant de curiosité que la plus importante affaire qui nous puisse suruenir, parce qu'estant suiects de nous trouuer aux lieux ou le desir de passer nostre temps nous porte: si par malheur ou mauuaise conduite, ceux de qui nous nous sommes accompagnez, tombent en quelque mauuaise fortune (en-

cor que nous sommes obligez de les assister estans pris auec eux,) nous courons le mesme hazard & la mesme peine, de plus pour nostre particuliere reputation nous sommes estimez tels que ceux auec qui l'on nous trouue, & que l'on nous voit hanter.

FABLE LXXXVI.

De la Pie & du Pigeon.

LA Pie demandoit au Pigeon, pour quelle occasion il faisoit son nid tousiours en vn mesme lieu, veu mesmes que l'on luy prenoit tousiours ses petits, & que c'estoit grand hazard quand elle en eschappoit quelques vns, à cela elle ne sceut respondre autre chose, sinon que sa simplicité en estoit la cause.

SENS MORAL.

Celle cy nous monstre qu'vn homme de bien, est facilement mocqué & deceu, parce que son ame droite & pure ne pense iamais à se deffier d'aucun, (contre la maxime qu'il faut tenir auiourd'huy pour aller asseurément par le monde:) Il ne cognoit point les meschans, & moins encor les meschancetez; au contraire nourry de ceste regle naturelle, ne fais à autruy que ce que tu voudrois qui te fust fait: Il marche & va franchemẽt ne croyant qu'il se puisse rencontrer personne, qu'il luy voulust faire ce qu'il ne voudrait pas auoir fait.

FABLE LXXXVII.

De l'Agneau & du Loup.

VN Agneau estant dans vne maison, & voyant par la fenestre passer le Loup, asseuré que le Loup ne luy pouuoit mal faire: Il commença à crier apres luy, & luy conter vne infinité d'iniures, ausquelles le Loup ne pouuant repartir que par paroles: Il luy dit ainsi, ô traistre & meschant si tu crois m'offencer beaucoup auec tes iniures, tu te trompes; Car ie vois bien que tu es enfermé, & que ce sont ces murailles qui te font auoir ceste hardiesse, aussi ce n'est pas de toy dequoy ie me soucie, mais de la maison ou tu es.

SENS MORAL.

CEste Fable veut dire, que le temps & le lieu donnent bien souuent de l'audace à vn homme, d'vne ame basse & vile, & que tel sera le Rodomont dans sa maison, le vaillant parmy vne compagnie, le furieux dans vne multitude, qui denué de ces aduantages, sera plus lasche & plus abattu qu'vne femme.

FABLE LXXXVIII.

Du Lyon de l'Asne & du Renard.

LE Lyon l'Asne & le Renard allerent vn iour à la chasse ensemble, & firent vne prise de grãde quantité de bestes, & comme il fut besoin que

chacun eut part au butin, l'Asne qui auoit aidé en ceste chasse dit qu'il pouuoit la departir, & sans s'enquester comme on dit d'autre chose, commence à faire les parts & les disposer: Le Lyon indigné de cela le prend & le tuë, puis commande au Renard, qu'il fit les parts: le Renard fin & adussé execute le commandement du Lyon: Mais comme se vint à les departir, il en donna vne tres-grande part au Lyon, & en retient vne tres petite pour luy. Le Lyon voyant cela luy dit, qui t'a enseigné de partir si bien? & le Renard luy monstrant l'Asne qui estoit mort, ç'a esté (luy dit-il) la misere de celuy là que tu as tué.

SENS MORAL.

La Fable nous monstre, qu'il est tres heureux qui se fait sage par l'exemple d'autruy ; les preceptes estans tres longs l'exemple fort court, & que si nous pouuions auoir ceste retenuë dans nos actions de considerer seulement ce qui s'est fait, nous ne tomberions iamais en peine de ce qui est besoin de faire, & les grands quoy qu'ils fussent entiers dans leurs volontez approuueroient tousiours ceste complaisance, qui seroit composee d'exemple & de crainte.

FABLE

FABLE LXXXIX.

D'vn grand Nauire & d'vn petit.

VN grand Nauire & vn petit vaisseau, allerent vn iour en voyage, ou apres auoir esté long temps sur mer & enduré des inconstances de cest essement, tout ce qui s'en peut souffrir, ils resolurent de s'en retourner, & de tascher de reuoir leur ancienne patrie. Pour ce faire ils s'equipẽt & font voile, en sorte que les vents assez fauorables pour leur retour, ils mirent fort peu de temps à reuoir le lieu qu'ils auoient perdu de veuë, il y auoit si long temps, tellement qu'estant apperceus à la rade, mille resiouyssances se tesmoignerent pour leur si heureux retour, tout le monde ne demandoit plus que de

les voir dans le port, afin qu'vn chacun selon ses interests iouyst des felicitez qu'ils auoient esperees par leur voyage: Le grand vaisseau comme plus plain de commoditez, & par consequent selon les ordres du temps present, plus digne d'honneur s'aduance le premier, pour entrer dedans le port: Mais trouuant trop peu d'eau, à cause que la mer s'en retournoit, & beaucoup de hazard pour les vents qui s'estoient leuez & qui l'agitoient, fut contraint de relascher & de le ceder au petit, lequel il pria bien fort de vouloir luy faire enuoyer commodité pour pouuoir entrer sans courre fortune, le petit Vaisseau luy promet, neantmoins il luy donne cet aduertissement qu'il auoit bien veu que pour sa grandeur & sa charge, qu'il auoit esté necessaire de relascher, & qu'il feroit bien de se vuider de beaucoup de choses qui luy estoient

superfluës, & qui estoient plus d'apparence & de fast que de necessité, que cela le deschargeroit & ne le rendroit pas du tout si pesant, & pourroit par consequent prendre le chemin du port plus aisément, le grand Nauire le prie de ne se mettre point en peine, & qu'auec vn peu d'aide qu'il esperoit entrer aisément & asseurément dans le port, & qu'il fist seulement apprester de l'aide comme il l'en prioit sans se soucier d'auantage de sa bonne ou mauuaise fortune, le petit vaisseau s'en va & entre assez facilement, parce que sa charge ny sa grãdeur ne l'empeschoient point, & mesmes il sembloit que les ondes & les vents se fussent abaissez, & rendus plus fauorables & tranquiles, qu'ils n'estoient lors que le grand Nauire auoit voulu arriuer, de façon qu'estant entré ainsi heureusement, il expose la priere que le grand Nauire

auoit faite; ou tout aussi tost il se trouua des gens prests à le secourir, parce que ses richesses & ses commoditez estoient si grandes, qu'ils faisoient esperer à ceux qui s'entremettroient dans ceste affaire vne recompense digne de consideration, le petit vaisseau parmy tout cest apprest ne se peut empescher de donner le mesme aduis qu'il auoit donné au grand Nauire, & de dire qu'il estoit besoin de le faire descharger, & qu'il n'entreroit pas si commodément, n'estant point deschargé, qu'il auoit quantité de choses qui ne luy seruoient de rien, & qu'en vn passage côme celuy là s'estoit assez que d'auoir le necessaire: Mais comme il n'estoit qu'en fort peu de consideration à cause qu'il n'estoit pas si riche que l'autre ny si grand aussi, il ne fut escouté que pour estre mesprisé & reietté de leur opinion, l'esperance de gagner leur fait persuader,

toutes choſes faciles, tellement que ſans conſiderer autrement la choſe, ils enuoyerent incontinent vers ce grand Nauire des petits baſteaux, les vns pour le conduire dans le vray chemin, les autres pour luy enſeigner & l'entretenir de bonnes paroles, cependant la peine & le mal qu'il auroit à ſouffrir en ce paſſage. Mais voila que la meſme tourmente continuë, & ſe ſemble auec plus de violence quelle n'eſtoit auparauant, tellement que ces conducteurs hors de iugement & de pouuoir, pour ſatisfaire à ce qu'ils s'eſtoient promis, ils furent contraints de luy dire la parole qui ſeule luy deſplaiſoit, qui eſtoit qui ſe falloit deſcharger, qu'il n'y auoit pas d'apparence de le pouuoir conduire aiſément au port, ſi plain comme il eſtoit : Cela ne ſe peut reſoudre entierement ſans le conſentement des amis & des parents qui

estoient au bord de l'eau, lesquels voyans de loin la difficulté & considerant bien du regret le subiet de la harangue que l'on leur alloit faire, se resolurent neantmoins & permirent au premier qui leur en parla, que l'on fist ceste descharge comme on la trouueroit à propos, tout aussi tost l'on met la main à l'œuure, & apres on continuë à tascher de luy aider encor mieux qu'auparauant: mais comme si la mer eut voulu vanger en sa perte vne infinité d'autres pauures vaisseaux qu'il auoit volez, pour se rendre ainsi riche, elle sembla s'irriter encor d'auantage, & les vents la rendirent esmeuë en telle sorte qu'il fallut relascher encor vne fois, & descharger entierement tout ce qui estoit dedans, qui estoit ce qu'il auoit butiné, & ne luy resta que ce qu'il auoit emporté pour faire son voyage, alors il entra, & fut conduit assez faci-

lement, n'ayant plus rien qui l'empeschast. Mais de toute la ioye qui en apparence s'apprestoit pour luy faire la bien venuë, tout cela fut conuerty en des regards pleins de dedain & de mespris, parce que le subiet de la ioye s'en estoit allé auant l'eau, qui estoient les richesses dequoy l'on l'auoit deschargé, tellement que ce qu'ils s'estoient promis ny estans plus, & ne l'affectionnant que par cest interest, il ne pouuoient pas seulement le regarder auec de l'indifference, mais comme ayant esté trompez, il luy faisoient le plus mauuais visage que peut composer vne haine.

SENS MORAL.

IL me semble que la consideration d'vn certain plaisant, sur l'auaricieux vient

fort bien sur la fin de ceste Fable, vous voyez, dit-il, apres que mon pisse vinaigre est troussé en male, & qu'ennuyé de conter de l'argent en ce monde, il est allé en l'autre, voir si tout ce qu'il a pris icy est de poix, & de sa raison: trois ou quatre Coquins d'heritiers dont la faim & la soif, ne se sont entretinses que sur l'esperance de sa mort, & de la succession de celuy-ci; Ces affamez venant à sa mort, pour le pleurer des yeux & de la bouche, comme l'on fait à present, saisissant vn sac de pistolles au colet, voyant d'autre-part tant d'argent, de biens & de cõmoditez, rauis dans la contemplation d'vne ioye si inesperée: Commencerent à dire, c'est grand pitié que de ce pauure homme, il a sué sang & eau pour nous amasser cela; sa memoire & la suite de sa vie nous doiuent estre bien cheres, Ie ne l'oublieray iamais dira quelqu'vn, & pour tesmoignage de cela dira l'autre, Il faut que le dernier seruice que nous luy pouuons ren-

dre, qui est de le faire porter en terre, soit auec telle despence & auec telle pompe que le souuenir de sa beauté, en puisse rester dans la memoire de tout le monde, comme les biens & les richesses qu'ils nous a laissez, nous y donnent de la consideration : Voila comme ces Messieurs icy s'entretiennent, lors qu'ils sont dans l'esperance de partager vne bonne succession : Mais apres que le bon homme est en terre & que mettant la main sur les papiers, ils tiennent le testament & vne infinité d'autres escritures, qui les priuent de tout ce qu'ils eussent peu esperer : C'est alors que plains de colere & de desdain contre le mort, Ils se repentent de toutes les bonnes volontez qu'ils luy ont tesmoignees, & autant comme il en auoient chery la memoire, autant s'efforcent-ils d'en deschirer la reputation, tant l'amour & l'amitié d'appresent est attachée au profit & à l'auarice, ainsi nostre Fable nous fait voir que ces parens qui estoient sur le bord

de l'eau, ainsi les peut-on nommer, puis qu'il n'en est pas auiourd'huy beaucoup, qu'à ceste condition, estant en attente de voir arriuer ce nauire auec toutes ses richesses, ne peurent luy tesmoigner autre ressentiment pour sa bien venuë, que des desdains & de la colere, parce que les richesses pour lesquelles ils luy faisoient les doux yeux, auoient esté iettez en la mer, & par consequent il n'y auoit plus de subiet pour les obliger à ses minauderies: Mais laissant à part la fin de ceste Fable, & prenant le commencement, cela est tres-vray quelle nous represente à nud & à descouuert les conditions de la vie humaine, & publique: Ce monde est vne mer, chacun y est en voyage, & apres quantité de tourmentes, l'on desire tousiours reuoir le port d'où l'on est party, la difference des pelerins de la vie, est la diuersité des actions qu'ils y exercent, les vns naissent riches, les autres sont pauures, & les autres acquierent par leur inuention

& par leur trauail du bien, & de la commodité, & tous sont obligez de reuenir au port d'où ils sont partis, les seuls riches semblent ignorer le danger qu'ils doiuent courir à vne telle entree, & comme le grand Vaisseau de nostre Fable, croyent que la nature leur doibt ce que la complaisance leur a tousiours presté: Mais outre la consideration que nous pouuons faire d'vne infinité de cordages, d'inuentions, de peines, de soucis, qu'il fallut pour tascher de tirer ce grand Vaisseau à bord, laquelle consideration s'applique aux riches, lesquels par leurs commoditez, ne manquent point quand ce vient à la mort d'amis, de parents, de flateurs & d'inuentions, pour leur rendre ce passage plus doux & facile, que tout ainsi comme il fallut ietter en la mer tout ce que ce grand Vaißeau par son voyage auoit mal acquis & desrobé, que de mesme quand nous sommes en ce poinct, nous auons beau faire, nous auons beau nous presenter, no-

stre conscience est comme le vent, & la tourmente de ceste Fable, elle nous reiette aussi loin comme nous en approchons, quoy que l'on nous puisse dire quand ce vient à ce poinct : Il faut rendre gorge, il faut nous despoüiller de toutes les richesses, si mal amassees, & pour passer heureusement, laisser tout ou du moins n'emporter auec soy que ce que Dieu nous a fait tomber entre les mains, pour faire nostre voyage ; les pauures comme ce petit Vaisseau enuers ce grand ont de l'aduantage, rien ne les retient, ils coulent heureusement, mon cousin ny ma cousine, mon frere ny mon parent, tout cela ne sont point interests, qui les puissent faire gauchir au chemin du deuoir: Ils ne trouuent point tant d'escueils à euiter, parce qu'ils sont de moindre monstre que les grands, & ne leur faut point tant d'espace pour faire leur chemin, là où tout au contraire les grands riches, ils ne s'en peuuent aller sans faire du bruit, sans compa-

gnie, & en vn mot sans vn grand hazard de ruiner leur reputation & de leur perdre.

FABLE XC.

De la Tortuë & de l'Aigle.

LA Tortuë prioit vn iour l'Aigle, qu'elle luy enseignast à voler, ce qu'entendu par l'Aigle, elle la dissuade tant qu'elle peut de ce dessein, luy representant que cela n'estoit point de sa nature, qu'elle n'auoit point d'aisles pour se souftenir quand elle seroit en haut, en fin qu'elle ne pouuoit entreprendre cela sans courir fortune de son honneur & de sa vie, elle neantmoins ne laisse de continuer ces prieres, tellement que l'Aigle importunée de ceste folie, pour la contenter

la print & la porta assez haut, puis la laissa tomber, elle n'ayant moyen ny inuention pour se soustenir, elle tomba par mauuaise fortune sur vne pierre, tellement quelle se rompit toute & se tua.

SENS MORAL.

LA Fable nous enseigne que beaucoup pour faire tout de leur fantasie, & ne prendre conseil, & n'obeyr à ceux qui sont sages & prudens, se sont en leurs entreprises ruinez, & n'ont auec leur ruine, remporté que de la honte & de l'infamie.

FABLE XCI.

De l'Asne du Lyon & du Coq.

VN Coq & vn Asne allant de compagnie & passant par vn bois, rencontrerent vn Lyon, qui aussi tost se ietta sur l'Asne pour la deuorer, le Coq se mist à crier, & aussi tost le Lyõ prend la fuite tout espouuanté de la voix du Coq: Ce que voyant l'Asne & croyant estre deliuré des griffes du Lyon, parce qu'il s'enfuyoit, pensant que ce fust de peur qu'il eust d'elle, courut apres & le poursuiuit fort loin: Mais le Lyon esloigné de la voix du Coq & ne l'entendant plus tourna visage, deuore le pauure Asne qui le suiuoit, ne luy donnant presque pas le loisir de dire ces paroles: O moy miserable, & sans

iugement, ne deuois-ie pas considerer que mon pere & ma mere n'estoient que des Asnes, qu'ils n'auoient pas la force & le courage pour combattre, & moy qui n'ay d'autre vertu que celle qui m'ont donnee, ie ne deuois pas reuenir au cõbat contre vn animal qui a par prerogatiue sur les autres animaux, l'agilité, la force & le courage.

SENS MORAL.

LA Fable nous monstre, qu'il ne faut s'engager à poursuiure vn homme iusques au dernier desespoir, que l'on ne considere bien auparauant sa façon & son courage, parce que plusieurs par prudence font semblant de craindre & d'auoir peur, qui neantmoins ne font qu'attendre l'occasion & le temps, lequel estant venu, retournent à l'improuiste sur leurs ennemis, & des-

& deffont d'ordinaire ceux qui les croyent auoir deffaits.

FABLE XCII.

De L'Asne.

COmme il n'y a rien en toute la nature, qui ne recherche l'accouplement de son espece, pour & croistre & s'augmenter suiuant ceste maxime, l'asne ne s'estoit point voulu donner pour compagne d'autre animal que l'asnesse, & auoient vescu desia ensemble produisant de leurs semblables, faisans quantité de petits asnons, lesquels petit à petit croissant se rendoient capables par leur bonne nourriture, d'estre auec le temps les plus grands Asnes du monde : Mais comme les contentemens ne sont point

stables, & qu'il n'y a rien en ce monde, qui aye moins de duree que le plaisir & la ioye, ces pauures Asnes qui auoient vescu par vn si long temps dans vne si grande confidence, & qui pour recõpense de tant de peine qu'ils auoient prise, se voyoient encor par vn general applaudissement d'vn chacun, loüez & estimez seuls de tous les animaux qui eussent mis tant & de si beaux grands Asnes au monde, Toutes ces choses ne les peurent empescher que dans ceste si douce compagnie, il n'y eut du diuorce, & que l'enuie de changer ne fit rompre les douceurs de leur vnion : Voyci comme cela aduint, l'Asnesse estoit vn iour dans vn pré paissant des herbes & des fleurs autant comme son appetit la solicitoit d'en prendre pour donner nourriture à son corps, lors qu'vn Cheual grand & fort vint droit à

elle, ayant les yeux tout eſtincellans de feu & d'action, les oreilles droites, la bouche ouuerte, trotant & ſe retrouſſant les bras, en ſorte qu'il paroiſſoit viſiblement par la gentilleſſe de ſon action, que c'eſtoit à elle à qui il en vouloit, & que par quelqu'vne de ſes actions il eſperoit luy en donner dans la veuë : La pauure Aſneſſe qui n'auoit point d'autre paſſion que de produire des Aſnes, ne daigna pas ſeulement leuer la teſte pour le regarder, mais taſchant de s'en diſtraire afin que ſes yeux ne trompaſſent ſa fidelité, elle s'en alla plus loin pour plus aiſément euiter ſa compagnie, le Cheual tout au contraire ſçachant que l'importunité autant comme la complaiſance, trouue bien ſouuent en amour le temps que les amoureux appellent l'heure du Charetier ne la laiſſa point, la ſuiuit : & au lieu que toutes

ses gentillesses n'auoient paru que par la perfection de sa nature, Il luy voulut monstrer que son action n'auoit pas moins de part dans les airs & les iustesses, que les hommes ont inuentees, que l'inclination luy rendoit propre. Mais d'autant qu'au pays des Asnes les voltes, les courbetes, les caprioles, les croupades & vne infinité d'autres airs, se prennent d'ordinaire pour vne mesme chose, & qu'il n'y mettent point ou fort peu de difference entre ce qui est de naturel & ce que l'art & la science peuuent acquerir, Ie ne m'arresteray point à particulariser la vigueur & la gentillesse de ses airs; Mais ie diray seulement que tout ce que peut suggerer vne passion, de ceste sorte en l'esprit d'vn Cheual, fut mis en effect & representé afin de tascher de paruenir à ce dessain de le faire considerer d'vne Asne, de sorte qu'apres plusieurs importu-

nitez, à la fin il obtint ce qu'il auoit espe-
ré, & trouua l'heure que les amoureux
appellent fauorable, parce que l'Asnes-
se le considera, le trouua agreable, l'ai-
ma, & par cest amour soit d'vne façon
ou d'autre, elle conceut & deuint
pleine.

Neantmoins elle ne s'imaginoit
point que pour si peu de temps qu'elle
auoit regardé ce Cheual, cela l'eut peu
faire emplir, & sur ceste creance & dans
ce repentir d'auoir donné loy à sa veuë
de faire bresche à sa loyauté, elle re-
solut de ne le voir iamais plus, & de
n'auoir point d'autre compagnie que
celle de son Asne: Mais cõme le temps
est celuy seul qui nous donne la co-
gnoissance des choses, quand moins
nous y pensons, son ventre qui
croissoit de iour en iour, & le temps
venu de faire son petit, luy fit mettre
sur la terre au lieu d'vn petit Asne vn

animal, qui sembloit tout d'vn autre façon que ceux de son espece, lequel neantmoins fut consideré & receu du pere, à la maniere accoustumee des Asnes; & quoy qu'il y eut quelque dissemblance de la grandeur du corps, & de la couleur du poil de ses autres Asnes; si est-ce qu'il l'aduoüa pour sien appuyé sur ces raisons: Il a tousiours, disoit-il, les aureilles aussi grandes que les autres, C'est la principalle marque d'vn Asne, Il sera grand & fort & pour la couleur il l'a tient de son grand pere asseurément, & ainsi le pauure Asne taschoit de se destromper du soupçon que ce peu de dissemblance luy vouloit faire conceuoir, Il resolut de le nourrir comme les autres & de le rendre sinon plus parfait en l'Asnerie, du moins aussi grand Asne que luy: Mais comme ce galand vint à croistre, se sentant d'vn esprit plus vif, & engen-

dré d'vn animal beaucoup plus noble, aussi fit-il peu d'estat des preceptes de l'Asnerie, au contraire se seruant de son inuention & de sa force: Il cómença à faire milles niches, vser de mille meschancetez qui le rendirent en telle sorte craint & redouté, qu'il n'y auoit vn seul de toute ceste espece, qui ne ployast sous luy, & qui ne reuerast ses volontees, L'Asne qui voyoit tout ces libertinages, voulut luy remonstrer: Mais celuy cy tout au contraire s'arme de raisons contre luy, dit que toutes ces raisons de viure si innocentes, & si stupides estoient bonnes de son temps: Mais qu'apresent l'Asnerie n'estoit plus de saison que tous les liures estoient traduits, & que pour paroistre releué dans sa condition il estoit de l'essence d'vn grand Asne, & de bon esprit de former sa façon de viure, & d'establir soy mesme les maximes, sur les-

quelles on veut establir sa fortune & sa vie à des raisons si innouyes & si peu entenduës, le pauure Asne demeura tout confus & repassant en sa memoire la dissemblance qu'il y auoit de luy à ses autres Asnes, lors de sa naissance, Il creut alors: Mais trop tard, celuy-cy n'estoit pas legitime, & que c'estoit asseurément vn bastard, parce que la pluspart sont tousiours adonnez au mal ou ne valent rien du tout, neantmoins pour s'en esclarcir & ne hazarder la reputation d'vn Asnesse, sur les opinions que peuuent conceuoir les Asnes en telles choses, Il fit venir l'Asnesse, laquelle apres plusieurs refus & tesmoignages de honte, pour les demandes de l'Asne, respondit en fin quelle auoit veritablement vne fois regardé vn Cheual, & que demeuree en extase par ce regard, elle ne sçauoit point s'il s'estoit passé autre chose, or

ce dit l'Asne, Ie n'en veux point sçauoir d'auantage, parce que tu es d'vn pays ou non pas seulement vn regard, mais le moindre vét fait emplir le ventre, à qui que ce soit, neantmoins son estonnemét fut grand cóme ne s'attendant rien moins qu'à ce qui luy estoit arriué, & d'autant que l'estonnement ne se peut exprimer par aucunes paroles : Ie vous le laisseray considerer auec la Moralité, que vous y mettrez comme il vous plaira.

FABLE XCIII.

De deux ieunes hommes.

DEux ieunes hommes allerent vn iour chez vn Cuisinier, pour achepter de la viande, & comme ils arriuerent, ils trouuerent le Cuisinier qui estoit empesché d'vn autre costé à quelques affaires qu'il auoit, eux ne perdirent point temps: Car voyant qu'il ne pouuoit auoir l'œil sur leurs actions, vn d'eux prit vn morceau de chair qu'il bailla incontinent à son compagnon, le Cuisinier ayant acheué ses affaires se retourne & trouua manque à sa viande de ce morceau de chair, commença à le leur demander: celuy qui l'auoit prise, se mist à faire de grands serments qu'il ne l'auoit

point, Celuy qui l'auoit iuroit qu'il ne l'auoit pas desrobee, le Cuisinier tout aussi tost, commença à entendre leur astuce, & pour leur donner à cognoistre qu'il entendoit bien l'equiuoque, qu'ils mettoient dans leur iurement: Il leur dit si vous pensez me cacher par vos iuremens & vostre inuention & le larcin que vous m'auez fait, Souuenez vous que vous ne le sçauriez cacher à celuy par lequel vous auez iuré qui est Dieu.

SENS MORAL.

CEcy nous monstre que quoy que nos pechez soient cachez & couuerts aux hommes, & que nous y apportions toute nostre industrie pour cest effect, nous ne les pouuons neantmoins cacher à Dieu, qui est celuy seul qui voit & perce dans les plus

cachées & secrettes pensées, & pour mener vne vie qui n'aye point de reproche, Il faut faire nos actions tout à descouuert & n'entreprendre iamais rien qui nous puisse apporter de la honte.

FABLE XCIIII.

Du Chien & de la Brebis.

LE Chien fit venir en Iustice, la Brebis pour luy rendre ce disoit-il du pain qu'il luy auoit presté, elle toute estonnee de ceste procedure, estant innocente de ce que le Chien luy demandoit, respondit quelle n'auoit rien receu de luy, & qu'asseurément elle ne luy deuoit rien: Le Loup & le Renard se trouuerent là & asseurerent estre vray ce que le Chien demandoit, tellement que la pauure Brebis estant condam-

née par ces tesmoignages, le Chien se ietta dessus & la mangea.

SENS MORAL.

IL y a quelqu'vn qui dit, que si le mal se pouuoit depeindre tel comme il est, qu'au lieu d'estre suiuy, Il produiroit tant d'horreur dans le iugement de ceux qui le verroient, qu'on n'en fuiroit pas seulement la veuë, mais la plus petite pensée qui nous en pourroit naistre, nous voyons cecy tous les iours par experience, & pour nostre Fable, que ceux qui de tout temps ont voulu entreprendre vn mauuais dessain, ont fait tousiours ce qu'ils ont peu pour le masquer & couurir de raisons, en sorte que s'ils n'estoient point creus pour l'auoir entrepris sans raison, qu'ils fussent tins des hommes pour gens de bien, & tels qu'ils n'eussent voulu entreprendre rien

qui ne fust iuste & raisonnable : Cela monstre la peine enquoy sont ces ames qui sont possedees de ceste rage : Cela monstre que nostre conscience nous parle tousiours, & qu'il n'y a point de remede pour nous oster le sentiment de ceste peine, puis que nous en portons le fardeau iournellement auec nous, & quoy que les pauures semblent estre nez pour souffrir beaucoup d'iniustice, n'ayant point moyen de se deffendre, tousiours donnent-ils ceste peine de cercher vn cousin, vn parent & vne infinité d'autres gens pour pallier la faute auec celuy qui la commet, peine qui est d'autant plus grande, que la plus part de ces gens icy n'y ayant esté que par interest, & l'interest qui les y a portees venant à manquer comme toutes choses sont en reflus : Ce sont les premiers qui blasonnent la meschante action qui la descouurent, & qui sont cause bien souuent de la perte & de la ruine de l'autheur : C'est pourquoy pour n'estre en ceste peine, il vaut

bien mieux ne faire que du bien, suiure ce precepte, ne faits à autruy que ce que tu voudrois qui te fut fait, la fortune est pour les riches & pour les pauures, tel on a veu dans la boüe & dans la fange, mesprisé & mocqué, qui a donné apres la punition à celuy qui par apparence humaine ne le croyoit iamais voir en cest estat, pour nous monstrer par cecy & par nostre Fable, qu'il ne se fait point de mauuaise action qui ne porte sa peine, & que tost ou tard nous sommes recompensez selon le bien ou le mal que nous faisons.

FABLE XCV.

Du Coq & du Chat.

LE Chat auoit resolu de manger le Coq, & estoit venu pour cest effet: Mais comme il n'est point de si mau-

uais dessain, ny de si mauuaise resolution, qui quand ce vient à l'executer, celuy qui la veut commettre ne tasche de la couurir par quelque espece de raison, le Chat en voulut faire de mesme: Car quoy qu'il fut plus fort que le Coq, & qu'il le peust manger dés l'abordade, neantmoins il voulut faire voir que sa volonté estoit iuste par ces reproches qu'il fait au Coq, tu es luy dit-il, vn querelleux qui porte aux hommes plus de mal que de bien, tu ne faits que chanter toutes les nuicts, & ainsi leur empesche le repos, le Coq s'excusa, disant: qu'au lieu que ce fut aux hommes vne importunité, qu'au contraire il estoit le seul de tous les oyseaux qui le faisoit ressouuenir d'aller à son trauail, le Chat ne se contentant luy dit: hà meschant tu as la compagnie de ta mere & de ta sœur, & tu veux donner des raisons pour excuses,

le Coq vouloit encor s'excuser, Mais sans luy donner autre loisir il se ietta dessus & le mangea à l'heure mesme.

SENS MORAL.

LA Fable nous enseigne que d'ordinaire, ceux qui ont du pouuoir & de l'authorité sur nous, n'ont point d'egard si ce qu'ils entreprennent est raisonnable ou non pourueu qu'ils contentent leur passion.

FABLE XCVI.

De L'Asne du Lyon & du Coq.

VN Coq & vn Asne allant de compagnie, passant par vn bois rencontrerent vn Lyon, qui aussi tost se ietta sur l'Asne pour la deuorer, le Coq

se mist à chanter, ce qu'entendant le Lyon, il prent la fuite de peur qu'il a de sa voix : L'Asne tout au contraire creut que c'estoit elle qui luy auoit causé ceste fuite si precipitée, & estant par ceste opinion deuenuë fort orgueilleuse de voir qu'elle faisoit fuir le plus courageux animal du monde, ne se contenta pas de le voir fuir, mais elle voulut aller apres, pour le chasser encor plus loin, mais comme elle le poursuiuoit voila que le Lyon bien esloigné, de la voix du Coq, qui luy est tant apprehensible, retourne tout court sur l'Asne, le terrasse, & le deuore, en si peu de téps qu'à peine le pauure Asne eust le loisir de dire ce peu de paroles pour ces plaintes, ô moy miserable & sans iugement ne deuois-ie pas me contenter de l'esloignement de celuy là qui ne cogneut iamais la peur, sans par vne sotte vanité luy vouloir faire croire que c'e-

ſtoit moy qui luy donnois la fuite, ne deuois-ie pas bien ſçauoir que mon pere & ma mere n'eſtoient que des Aſnes, & que par conſequent ie ne pouuois pas auoir d'autre vertu que celle qu'ils m'auoient donnée, & que ma force ordinaire ne conſiſte qu'à porter les coups, & non pas à en donner.

SENS MORAL.

La Fable nous monſtre, que beaucoup de perſonnes pour n'auoir pas voulu ſe contenter des aduãtages que la fortune leur auoit donnez, au lieu d'en tirer de la gloire & de la reputation, n'en ont eu que de la honte & de la ruine, les liures ſont pleins d'une infinité d'exemples de pluſieurs braues & vaillans Capitaines, qui ont eſté entierement deffaits, pour ne ſe contentant pas de leur victoire, auoir voulu pourſuiure plus auant qu'il

ne falloit, leur ennemy qui se retiroit, trouuant en son armée plus de resistance & meilleur ordre qu'ils ne s'estoiẽt promis. Il ne faut pas que nostre vanité & trop grande presomption de nostre courage nous aueugle de telle sorte, que de mettre nostre reputation au hazard en la poursuite d'vn desespré: Nous deuons nous contenter de l'honneur de l'auoir deffait. Car bien souuent il arriue que se voyant reduit à cette extremité, où de combattre ou de mourir, ralliant ce qui luy reste d'hommes, ceste premiere peur changée en temerité, ioüe au quitte ou au double, fait aucunefois plus d'execution dans l'armée de celuy qui le suit, qui descheu de son attente se promettoit, par la rupture de ses ennemis, remporter vne victoire generalle.

FABLE XCVII.

D'vn Homme & d'vn petit Cheual.

VN homme auec vn petit Cheual alloit par vn grand chemin, dedans lequel rencontrant quantité de gens, comme toute sa vie il auoit tasché de plaire le plus qu'il pouuoit à vn chacun, & par sa complaisance auoit attiré la bienueillance d'vne infinité de monde : Se resolut comme c'estoit vn grand chemin dans lequel il estoit, y ayant quantité de personnes de diuerses mœurs & cōditions, de faire que par son accortise il peut s'aquerir aussi bien la bienueillance generalle comme il auoit fait la particuliere, c'est à dire, qu'il esperoit faire que toutes ses actiōs seroient aduoüées de tout le monde,

comme il auoit fait de quelques particuliers, qui l'auoient communiqué, pour à quoy paruenir, le Cheual surquoy il estoit monté estoit fort petit & foible, & luy estoit fort gros & gras, tellement que la charge qu'il donnoit au Cheual de son corps sembloit exceder de beaucoup la force que le petit Cheual faisoit paroistre, tellement qu'vn chacun voyant cela le gossoit & disoit que le pauure Cheual estoit trop chargé, & qu'il y auoit conscience de le faire tant souffrir, luy entendant tous ces discours pour paruenir à son intention, qui estoit de tascher comme nous auons dit, de plaire à tout le monde, il commença à descendre & à aller à pied apres son Cheual, mais il n'eut pas esté long temps de ceste façon qu'il en trouua d'autres qui commencerent à dire, que c'estoit vne grande sottise à luy qui

eſtoit chargé de graiſſe & incommodé d'aller à pied, de ſe pener de la ſorte pour ſoulager vn Cheual qui en apparence ne valoit rien qu'à tuer, ce que entendu par noſtre complaiſant, il ſongea que pour ne tomber dans les deux mocqueries qu'auoient fait ceux qui l'auoiét veu, qu'il eſtoit à propos de donner de la peine au Cheual, & d'en receuoir auſſi, afin que le mal eſtant partagé cela le rendiſt conſiderable, & par conſequent hors de reproche: pour ce faire il ſe fait attacher à la queuë de ſon Cheual & ne ſe laiſſoit pas du tout traiſner, auſſi à cauſe de ſa graiſſe & de ſon indiſpoſition ne marchoit-il pas entierement: Mais il n'euſt pas beaucoup fait de chemin en ceſte poſture qu'il fut encor plus mocqué qu'auparauant, de façon que voyant n'eſtre tôbé dans l'applaudiſſemét general comme il ſe l'eſtoit promis, il ſe reſolut de viure

à son ordinaire & ne donner pas tant d'empeschement à l'esprit comme est celuy que l'on a, lors que l'on se veut mesler de contenter tout le monde.

SENS MORAL.

LA Fable nous apprend que le vray repos de la vie, n'est point dans les conditions qui sont entierement regardées de tout le monde, & qui ont pour but ceste peine de s'acquerir la bienueillance d'vn chacun, c'est l'attacher beaucoup plus mal qu'à vn cable pourry, parce que la douleur & l'apprehension de se voir perdre, ne peut vous arriuer qu'vne fois, & tout au contraire autant de fois que les hommes changent d'affection & de volonté, ce sont autant de peines & de morts à souffrir à cause de vostre interest que vostre volonté en fait dependre; qu'il vaut bien mieux ne s'interesser que pour les

gens de bien : Comme ils ne sont pas auiourd'huy par douzaines, aussi n'aurez vous pas tant de peine à les entretenir en vostre amitié, tout ceux qui ont suiuy l'autre chemin qui ont tasché de s'aquerir vn monde d'amis, n'y ont iamais reüssi, que par vn grand bon heur de fortune, & par vne tres difficile conduite, c'est pourquoy pour n'auoir point ceste peine, apres auoir coposé ses actions en sorte qu'elles soient raisonnables, il faut nous desirer la bienueillance d'vn chacun, autant comme ils desirent nous la departir, & de cette façon nous serons aussi contens comme eux; eux pour nous aimer librement & selon leur inclination, & nous pour nous voir possesseurs de ce que nous auons souhaitté.

FABLE XCVIII.

D'vn Oyseleur & d'vn Pygeon.

VN Oyseleur prist sa rets & s'en alla en la Campagne pour la tendre, & essayer à prendre quelque Oyseau,& regardant en haut, il aduisa vn Pygeon sur la branche d'vn arbre,alors l'approchant peu à peu, iette tout doucement sa rets esperant par ce moyen l'attraper, mais comme tout son esprit estoit bandé à regarder ce Pygeon, de peur de le perdre, marchant par mauuaise fortune, il mit son pied sur vne Vipere,qui aussi tost le mordit: l'Oyseleur contraint de mourir par la douleur & par le venin de cette morsure, commença à faire ces regrets: O moy miserable, ie croyois pouuoir

donner la mort à autruy & ie me la suis donné moy mesme.

SENS MORAL.

CEtte Fable nous apprend que bien souuent pensant prendre nous sommes pris, & qu'il n'y a point d'action que l'on deseigne auec quelque enuie de malfaire, qui ne porte sa punition auec soy, c'est pourquoy il vaut mieux porter ses intentions au bien puis que l'on voit que tost ou tard nous receuons le salaire de nos bons ou mauuais dessains, que non pas par mauuaises intentions nous procurer le mal & la punition qui suit tousiours vne enuie de malfaire & vne mauuaise volonté.

FABLE XCIX.

D'vn Paysan & de son Chien.

VN Paysan pendant le beau temps auoit mangé & despencé toutes ses commoditez, l'Hyuer venu & ne pouuant rien recueillir de ses terres, qu'il auoit laissées pendant l'Esté en friche, eust recours à ce qu'il auoit chez luy, il tuë toutes ses brebis, & les mange les vnes apres les autres, il en fait autant de ses chéures, autant de ses bœufs & vaches qu'il auoit chez luy, iusques mesmes ceux qui luy seruoient au labour de ses terres. Son Chien voyant la paresse & la nonchalance de son Maistre, & considerant que s'il demeuroit d'auantage auec luy, qu'il ne l'espargneroit non plus que

les autres, il commença à fuir, laissant son Maistre tout seul, disant en luy mesme, puis qu'il n'a pas espargné les bœufs de sa charuë, il ne me pardonnera pas.

SENS MORAL.

Cette Fable nous apprend à cognoistre que beaucoup de grands ne nous aiment d'ordinaire que par dessein, & que la moindre occasion d'aduersité qu'il leur aduient ils n'ont point de familiers exceptez & mettent tout au hazard, c'est pourquoy il semble que ceux qui n'aiment qu'en cette façon, ne meritent pas que l'on les doiue seruir autrement, & pour ce suiet doit on auoir en aussi bonne memoire l'issuë de leur porte comme l'esclat de leur grandeur, nous en a fait desirer l'entrée, de cette façon nous [illegible] rons tousiours libres quoy qu'ils [illegible]

mandent : Ce sera tousiours ce qui nous plaira, & si la necessité nous contraignoit de telle sorte que de nous faire subir entierement leur domination, nous pouuons tousiours dire que c'est le malheur de nostre fortune, & non le deffaut de nostre prudence qui nous assuiettit à telle Loy.

FABLE C.

D'vn Pelerin & de Iupiter.

VN homme estoit sur le point d'entreprendre vn voyage de longue traicte, lequel pour auoir Iupiter fauorable luy fit promesse, qu'il luy feroit part de ce qu'il trouueroit en chemin, il trouua vn panier plein de dattes & d'amandes, lesquelles au lieu d'en garder la moitié (cóme il auoit promis à Dieu) mangea toutes les dattes, n'en reser-

uant que les noyaux, & des amandes les escales, lesquelles il presenta sur vn Autel dedié à Iupiter, luy parlant en cette sorte, ô Iupiter ie m'aquitte maintenant de la promesse que ie t'ay faite, ie te presente la moitié de ce que i'ay trouué à sçauoir le dedans des vnes & le dehors des autres.

SENS MORAL.

ON doit se donner de garde, de ceux qui sont accoustumez à tromper autruy, l'habitude qu'ils se sont dés long temps acquise se tourne en fin en coustume, & s'adressant generallement à toutes sortes de personnes sans auoir esgard à la qualité d'aucun, ce qui se voit clairemẽt par l'impudence de ce Pelerin, qui pour auoir les Dieux propices pendant son voyage, fait des promesses lesquelles si elles eussent esté droictement ac-

complies, leur eussent esté grandement agreables, au lieu que pensant tromper les Dieux, il se trompa luymesme, & attira à sa confusion l'indignation celeste par vn present de mocquerie de noix & d'escales.

FIN.





TABLE DES FABLES CONTENVES EN CE LIVRE.

V

TABLE.

TABLE.

FIN.

299

Item que en le [illegible] n'a point a [illegible]

[illegible]

[illegible] ma gre [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

A [illegible] cardinals [illegible]

Mineur de 25 ans ne peut [illegible]

en jugement [illegible]

[illegible]

[illegible] de sieur [illegible]

[illegible]